

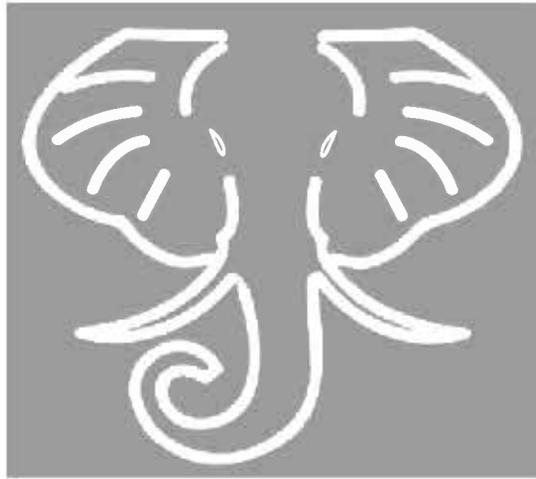
Fils d'empereur, le petit prince.

Quentin-Bauchart, Maurice, 1857-1910.

Paris, E. Flammarion [1901]

<http://hdl.handle.net/2027/njp.32101071839623>

HathiTrust



www.hathitrust.org

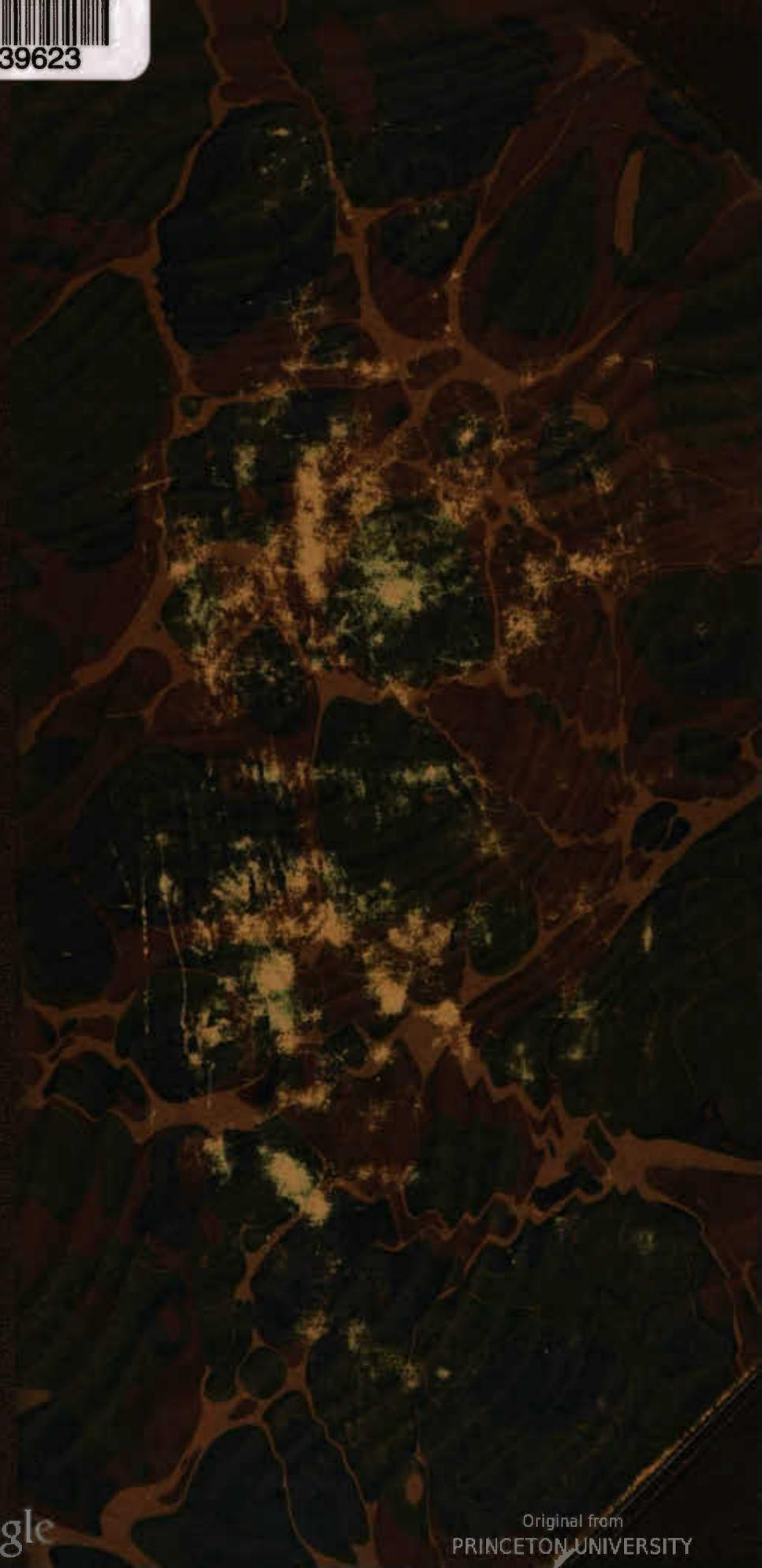
**Public Domain in the United States,
Google-digitized**

http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us-google

We have determined this work to be in the public domain in the United States of America. It may not be in the public domain in other countries. Copies are provided as a preservation service. Particularly outside of the United States, persons receiving copies should make appropriate efforts to determine the copyright status of the work in their country and use the work accordingly. It is possible that current copyright holders, heirs or the estate of the authors of individual portions of the work, such as illustrations or photographs, assert copyrights over these portions. Depending on the nature of subsequent use that is made, additional rights may need to be obtained independently of anything we can address. The digital images and OCR of this work were produced by Google, Inc. (indicated by a watermark on each page in the PageTurner). Google requests that the images and OCR not be re-hosted, redistributed or used commercially. The images are provided for educational, scholarly, non-commercial purposes.



32101 071839623



.185
597
.74

Library of



Princeton University.

Bequest of
Lawrence J. Bower
Class of '96

Il a été tiré

25 Exemplaires numérotés sur papier de Chine

pour la Librairie L. CONQUET

CARTERET, successeur



FILS D'EMPEREUR

Passavant le meilleur

MAURICE QUENTIN-BAUCHART

FILS D'EMPEREUR

LE PETIT PRINCE



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

YTIENIYIMU
YRABU
L.A. NOTORIAN



A LA MÉMOIRE

DE

NAPOLÉON-EUGÈNE-LOUIS-JEAN-JOSEPH

PRINCE IMPÉRIAL

né à Paris le 16 Mars 1856,

tué à l'ennemi en Zoulouland

le 1^{er} Juin 1879

Ce livre est dédié

DEC 10 1914 32207

1

AVANT-PROLOGUE

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu.

VICTOR HUGO.

LA PRÉSENTATION AU PEUPLE

14 Août 1859.



La place Vendôme, le 14 Août 1859 — jour de la rentrée à Paris des troupes d'Italie.

La Place, en vue de la solennité de l'après-midi, est magnifiquement pavoisée, luxueusement décorée ; elle semble convertie en un gigantesque Amphithéâtre qui s'harmonise heureusement avec les lignes de son architecture imposante.

Partout, le long des façades, flottent les trois couleurs.

De distance en distance, particulièrement à l'entrée de la rue de la Paix et de la rue Castiglione, de hautes colonnes triomphales soutiennent des Victoires présentant des couronnes de laurier.

Le balcon de la Grande Chancellerie a été métamorphosé en une immense tribune qu'abrite un vélum de velours vert semé d'abeilles et frangé d'or ; c'est là, qu'accompagnée des dames de la cour, se tient l'Impératrice Eugénie dans l'épanouissement de sa merveilleuse beauté.

Les fenêtres voisines sont occupées par les Ministères, les Grands Corps constitués de l'Empire, le Sénat, la Chambre des Députés, le Conseil d'État, dont les uniformes scintillent au soleil.

Puis ce sont les différentes Cours et Tribunaux en robes rouges et noires, le Conseil municipal de Paris, l'Institut, les Facultés, tout un fourmillement de riches costumes et d'éblouissantes toilettes.

Au centre de la Place, la Colonne de la Grande Armée, sans aucune décoration extérieure, rendue plus imposante par cette simplicité voulue, dresse dans le ciel bleu d'azur, sa colossale silhouette, tandis qu'au sommet le « Petit Caporal », vêtu de sa redingote légendaire assiste, — sphinx de bronze — au triomphe de la jeune Armée impériale.

Depuis le matin Paris a pris sa physionomie des jours de fête.

De la rue de la Paix à la place de la Bastille, sur toute la ligne des boulevards, ce ne sont que bannières et guirlandes de feuillage, colonnes votives, arcs de triomphe, attributs et devises...

Place de la Bastille s'élève un Arc gigantesque représentant la façade de la cathédrale de Milan. Plus loin un portique mauresque décore le carrefour des Filles-du-Calvaire. Des oriflammes portant des inscriptions en l'honneur de l'Empereur Napoléon III et de l'Armée flottent en face des théâtres. A l'extrémité de la rue de la Paix, une statue colossale barre de son socle massif l'entrée des boulevards. C'est la Paix, une femme assise, le front ceint de lauriers, tenant un glaive de la main gauche, entre deux aigles, les ailes éployées; à ses pieds un lion couché; plus bas, dans un cartouche, on lit : *Villafranca*.

Là toutes les fenêtres sont pavoisées, les devantures des magasins converties en gradins. Les moindres emplacements vides sont devenus des tribunes publiques; les toits eux-mêmes des maisons sont surchargés de spectateurs: pas un coin n'est resté inoccupé.

Et tandis que passe le cortège, les fleurs pleuvent sur les soldats victorieux...

L'Empereur Napoléon III à cheval, lancé au trot, escorté d'un nombreux état-major chamarré, a ouvert la marche, précédant l'Armée.

Tout le long du parcours, ce n'a été qu'une longue, interminable acclamation: fleurs et couronnes n'ont cessé de tomber aux pieds du Souverain.

L'Empereur est en uniforme de général de division, le

cordon de la Légion d'honneur en sautoir. Il a grand air, bien en selle, faisant caracoler son cheval alezan en cavalier consommé.

Une joie incommensurable se lit sur son visage ; ses yeux gris, qui d'ordinaire ont une expression vague, indéfinissable, brillent d'un éclat particulier.

Les moustaches cirées, la barbiche en pointe, le teint un peu pâle, les pommettes roses, il ne cesse de saluer la population parisienne, en portant la main à son bicorne galonné d'or, panaché de blanc.

Il est arrivé de la sorte Place Vendôme.

Après en avoir fait rapidement le tour, il est venu se placer au pied de la Colonne, face à la tribune de la Chancellerie.

A cet instant, d'un geste large, il a tiré son épée, l'a promenée longuement à droite et à gauche, embrassant dans une même étreinte d'acier l'Impératrice, le Prince impérial qui se trouve aux côtés de sa mère, et la foule entière, donnant par ce salut solennel le signal du défilé...

Le général Mellinet et la première division d'infanterie de la garde s'avancent, bientôt suivis de la deuxième division et des quatre corps d'armée que précèdent les maréchaux Baraguay d'Hilliers, MacMahon, duc de Magenta, Canrobert et Niel.

En tête de chaque division se tiennent les aumôniers militaires, un bouquet à la main.

Puis les blessés, ... les uniformes mêlés dans une confusion fraternelle, — fantassins à la tunique

flottante, voltigeurs aux buffleteries blanches, zouaves au pantalon bouffant, grenadiers aux lourds bonnets à poil.

Celui-ci a la mâchoire brisée ; celui-là un bandeau sur l'œil ; cet autre le bras en écharpe. Il y en a qui boitent, s'appuyant péniblement sur une béquille. D'autres ne peuvent se mouvoir qu'avec l'aide d'un camarade.

Tous sont là : ceux de Montebello comme ceux de Turbigo, ceux de Solférino, ceux de Magenta où la Garde par son courage héroïque a sauvé l'Armée.

En présence de leur Souverain les corps se raidissent, les membres endoloris se redressent. Ils se traînent — débris glorieux — plutôt qu'ils ne marchent, la tête haute, le geste fébrile, avec une flamme d'orgueil dans les yeux, dominant leur douleur par un effort suprême...

De toutes parts pleuvent les fleurs, les couronnes ; de toutes parts retentissent les acclamations ; et mille fois répétés sortent de toutes les poitrines les cris de :

Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! Vive le Prince impérial !

Il est près de six heures du soir. Le jour commence à tomber : depuis midi dure la Revue.

Dans un silence respectueux, solennel, sont passés les quatre drapeaux et les trente-huit canons pris sur les Autrichiens.

D'heure en heure l'enthousiasme n'a cessé de grandir. Une joie sans mélange flotte dans l'air. Tous les cœurs vibrent à l'unisson sans arrière-pensée mauvaise.

Ce Triomphe n'est pas seulement celui de l'Empereur, c'est le triomphe de la France, le triomphe de la Jeune Armée, qui, dans une campagne rapide, par de brillants faits d'armes, a conquis ses galons...

Et les Aigles victorieuses, aux loques noircies par la poudre, déchiquetées par les balles, sont bien à coup sûr les sœurs de Celles qui entourent le socle de bronze, devant lequel elles passent, sœurs aînées, sœurs immortelles qui promènèrent la gloire de l'« Autre » dans toutes les Capitales de l'Europe !

A son tour la cavalerie prend ses dispositions pour se mettre en ligne.

Des commandements retentissent. Les lourdes masses des cuirassiers vont avec un bruit formidable se poster pour défiler...

Cependant un long frémissement a parcouru l'assistance.

Quelque chose de grave, d'inattendu vient évidemment de se produire...

Et soudain, en avant de l'Empereur, à cheval sur le pommeau de la selle, un *Enfant* est apparu.....

... Il est vêtu de l'uniforme bleu et rouge des grenadiers de la Garde ; le plastron blanc, où s'entre-

croisent les buffleteries, forme une tache claire sur sa mignonne poitrine ; le bonnet de police, d'où s'échappent de jolies boucles dorées, est légèrement incliné sur la tête. Il se tient droit sous l'œil paternel, l'air sérieux, impressionné sans doute par tous ces visages dont les yeux sont fixés sur sa personne.

Mais sa timidité a disparu...

... Et le voici qui salue militairement, la main droite à la hauteur du front, dans un geste délicieux de gaucherie enfantine.

De la Place entière monte un long murmure approbateur.

Bientôt ce murmure se transforme en un véritable délire, en une angoissante frénésie.

Les vivats se succèdent sans interruption :

Vive l'Empereur ! Vive le Prince Impérial !

Les chapeaux se lèvent : les mouchoirs volent : les gants se déchirent : les yeux se mouillent. Des femmes tendent les bras vers le petit Être, qui semble tout à coup figé dans une impassibilité muette.

La troupe, agitant ses armes, mêle ses cris à ceux du peuple. Les officiers saluent du sabre : les drapeaux s'abaissent devant l'Enfant impérial...

Et c'est avec l'âme de l'Armée, l'âme de Paris, l'âme de la Ville entière, qui acclame le « Petit Prince », le fils de l'Empereur.

Ce n'est plus seulement la Victoire présente qui se montre aux yeux de la foule enthousiasmée, c'est l'*Avenir*... un Avenir auréolé d'espérance, un Avenir de paix glorieuse, de prospérité bienfaisante, personnifié par ce blondin de trois ans aux cheveux bouclés, aux joues rebondies, à la physionomie caressante, déjà si pleine de douceur et de charme, qui sourit innocemment à l'Armée et au Peuple de France !!!



PROLOGUE

La guerre qui commence sera
longue et pénible.

(Proclamation de l'Empereur Napoléon III)

I

LE BAPTÈME DU FEU

Saarbruck, 2 Août 1870.

2



Une crête sur la rive gauche de la Sarre dominant une vallée encaissée, coupée de ravins et de pentes boisées.

Dans le lointain, de l'autre côté de la rivière, la ville de Saarbruck, ceinte de nombreux jardins, offre un aspect pittoresque et riant ; un large pont de pierre, jetant une note blanche, réunit la Ville principale au faubourg Saint-Jean, situé en amont sur la rive opposée.

Il est onze heures du matin. Un soleil radieux inonde la campagne, où des champs d'éteule apparaissent très jaunes dans la verdure, alternant avec quelques vignes de peu d'étendue.

Depuis deux heures environ le combat est commencé.

A cet instant l'infanterie prussienne, attaquée de l'autre côté des hauteurs, bat en retraite vers la ville.

Nul désordre dans ses rangs.

Un officier supérieur monté sur un cheval blanc dirige le mouvement.

La colonne forme un long ruban sombre, aux casques étincelants, qui atteint bientôt le faubourg Saint-Jean et le pont de pierre.

... Les premiers éclaireurs du 66^e de ligne se montrent, garnissant les hauteurs abandonnées par l'ennemi.

Ils s'avancent deux par deux en bonds successifs, s'abritant derrière les arbres et les rochers, ou se dissimulant dans les plis de terrain.

A leur suite surgit la ligne des tirailleurs, dont on distingue nettement les pantalons rouges.

La fusillade extrêmement nourrie toute la matinée vient de cesser. Les évolutions des deux armées s'exécutent dans un silence absolu.

... Cependant de Saarbruck sortent des bataillons qui viennent renforcer les troupes prussiennes. Celles-ci ont terminé leur mouvement en arrière, et s'appêtent à opposer une vigoureuse résistance.

En un clin d'œil elles se sont reformées pour le combat.

En même temps à gauche de la Ville, devant la gare, une batterie d'artillerie a pris position.

Immédiatement elle ouvre le feu qui, joint aux salves de l'infanterie abritée en partie par les premières

maisons du faubourg Saint-Jean, couvre de projectiles les mamelons qu'occupe la division française.

De ce côté le Colonel du 66^e s'est avancé au galop sur le front de son régiment. D'abord il a donné l'ordre aux éclaireurs de rentrer dans le rang ; puis d'une voix forte il a commandé :

En avant !

Le commandement est répété par les officiers dans un entrechoquement de notes brèves.

Les bataillons s'ébranlent.

Au pas de course la ligne des tirailleurs dégringole des hauteurs ; qui sont occupées aussitôt par le gros des troupes.

La fusillade éclate, partant des ravins où se sont arrêtés les tirailleurs, tandis que sur la crête des feux de salve répondent aux feux de salve de l'ennemi.

Tout à coup la sourde voix du canon entre en scène.

C'est une batterie de la division Bataille qui est venu s'établir en avant du 66^e de ligne, le soutenant de son feu, ripostant à l'artillerie prussienne ; une autre batterie, celle des mitrailleuses, est restée en réserve.

C'est alors qu'apparaît à cheval l'EMPEREUR NAPOLÉON III accompagné du PRINCE IMPÉRIAL, également à cheval. Un seul officier d'ordonnance se trouve avec eux, l'escorte étant restée à quelque distance.

L'Empereur porte l'uniforme de général en campagne.

Il paraît souffrant, la démarche alourdie, les traits tirés, les yeux creux estompés d'une cernure bleuâtre.

Le Prince a endossé simplement une tunique de sous-lieutenant d'infanterie.

Il est charmant sous ce costume qui mûrit sa physionomie enfantine, les traits fins, presque efféminés, le regard d'une douceur ineffable. De taille plutôt petite, il semble grandi, aminci en quelque sorte, joyeux, insouciant du danger, enfiévré par l'ardeur de la bataille, dans l'enthousiasme de ses quatorze ans.

L'Empereur et le Prince impérial s'avancent lentement au milieu des soldats qui les ont reconnus et qui les acclament.

Les balles pleuvent à leurs côtés.

L'Empereur suit avec sa lorgnette les moindres détails des opérations : calme, attentif, pas un muscle de son visage ne tressaille, tandis que le Prince caracole sur son cheval.

Nulle parole n'a encore été échangée entre le Père et le Fils.

..... La batterie ennemie a cessé de tirer, rendue muette par le feu plus nourri de l'artillerie française.

On l'aperçoit quitter en hâte la position qu'elle occupait et se reporter en arrière, pendant qu'une colonne d'infanterie prussienne sortant de la Ville sur la levée du chemin de fer essaye un dernier mouvement offensif.

L'ordre est donné aux mitrailleuses de la repousser.

La première décharge jette le désordre dans les rangs ennemis.

La colonne cherche à se reformer : une nouvelle avalanche de projectiles l'oblige à battre en retraite.

Les fantassins prussiens perdent pied devant cet ouragan de feu ; quelques-uns, malgré les exhortations visibles des officiers, s'enfuient à toutes jambes.

LE PRINCE IMPÉRIAL ne peut maîtriser sa joie ; se tournant du côté de son Père, il s'écrie avec enthousiasme :

LE PRINCE IMPÉRIAL

Nous sommes vainqueurs ! Nous sommes vainqueurs ! Les voilà qui s'enfuient !

L'EMPEREUR NAPOLEON

En effet, l'ennemi se sauve en désordre.

S'adressant à un officier d'ordonnance :

Monsieur, portez-vous donc de ce côté, et donnez-nous des nouvelles, s'il vous plaît.

Tandis que l'officier part au galop, le feu a cessé. A peine entend-on encore du côté de Saarbruck quelques détonations lointaines.

L'EMPEREUR ET LE PRINCE IMPÉRIAL ont mis pied à terre.

Les troupes de réserve se tiennent en vue, un peu à l'écart.

L'EMPEREUR, enveloppant son fils d'un regard attendri.

Eh bien, Louis ! Le voilà donc ce baptême du feu que tu désirais tant. Tu t'es fort bien conduit : je suis fier de toi. D'ailleurs je ne te faisais pas l'injure de douter de ton courage. Mais ne te trouves-tu pas fatigué ?

LE PRINCE, fièrement.

Oh ! non, père ; je resterai encore à cheval tant qu'il faudra.

L'EMPEREUR

Remercions Dieu, mon fils ! Nous avons certainement l'avantage.

Il demeure un instant pensif.

Repose-toi, en attendant les nouvelles. Ce soir, nous retournerons coucher à Metz.

LE PRINCE

Regardez-donc comme les balles tombaient tout à l'heure près de nous.

En voici une qui n'a même pas pénétré dans la terre. Voulez-vous m'autoriser à la



ramasser ? J'y ferai graver mes initiales, et la donnerai à Tristan Lambert, qui vient de s'engager dans la garde : ce sera mon cadeau de baptême.

L'EMPEREUR, souriant.

Fais comme tu voudras.

LE PRINCE, joyeux.

Merci, merci, mon père.

Il ramasse la balle, et la met dans sa poche.

L'officier d'ordonnance, revenant à franc étrier, s'arrête devant l'Empereur, et portant la main à son képi.

L'OFFICIER D'ORDONNANCE

Sire, l'ennemi est repoussé de toutes parts. Voyez : l'avant-garde de nos troupes entre dans Saarbruck. Le général Bataille me suit et va confirmer la victoire à Votre Majesté.

L'EMPEREUR

C'est bien, monsieur ; je vous remercie. Encore un mot : savez-vous si nos pertes sont sensibles.

L'OFFICIER D'ORDONNANCE

Nous avons un officier tué, sire, un sous-lieutenant : j'ignore son nom. Je l'ai vu rapporter tout à l'heure. C'est un tout jeune homme : il tenait encore son épée de sa main qu'il avait gantée de blanc comme pour un bal.

L'EMPEREUR, se découvrant.

Honneur à lui !

L'OFFICIER D'ORDONNANCE

On parle également d'une dizaine de soldats blessés ; mais l'élan de nos troupes a été si grand que nos pertes sont relativement légères.

L'EMPEREUR

Encore une fois, merci, monsieur, pour vos bonnes nouvelles.

Il s'assied sur un tronc d'arbre, tire de sa poche un calepin, en déchire une feuille et écrit sur ses genoux.

L'EMPEREUR NAPOLEON A L'IMPÉRATRICE

(Dépêche particulière).

Saarbruck, 2 Août.

Louis vient de recevoir le baptême du feu : il a

été admirable de sang-froid, et n'a nullement été impressionné.

Une division du général Frossard a pris les hauteurs qui dominent la rive gauche de Saarbruck.

Les Prussiens ont fait une courte résistance.

Nous étions en première ligne ; mais les balles tombaient à nos pieds.

Louis a conservé une balle qui est tombée tout près de lui.

Il y a des soldats qui pleuraient en le voyant si calme.

Nous n'avons eu qu'un officier tué et dix hommes blessés.

« NAPOLÉON. »

Quand l'Empereur a terminé, il plie le papier, et faisant signe à l'officier d'ordonnance :

L'EMPEREUR

De suite, ceci, à l'Impératrice !

Survient par la gauche LE GÉNÉRAL DE DIVISION BATAILLE, entouré de son état-major, et suivi d'un escadron du 5^{me} chasseurs à cheval, ayant à sa tête le colonel de Seréville.

LE GÉNÉRAL BATAILLE s'avancant vers l'Empereur, après l'avoir salué.

Sire, l'affaire est terminée. Les Prussiens sont en pleine déroute. Dans un instant le

drapeau tricolore flottera sur l'Hôtel de Ville de Saarbruck.

Levant son épée et se tournant vers les officiers :

Messieurs, vive l'Empereur !

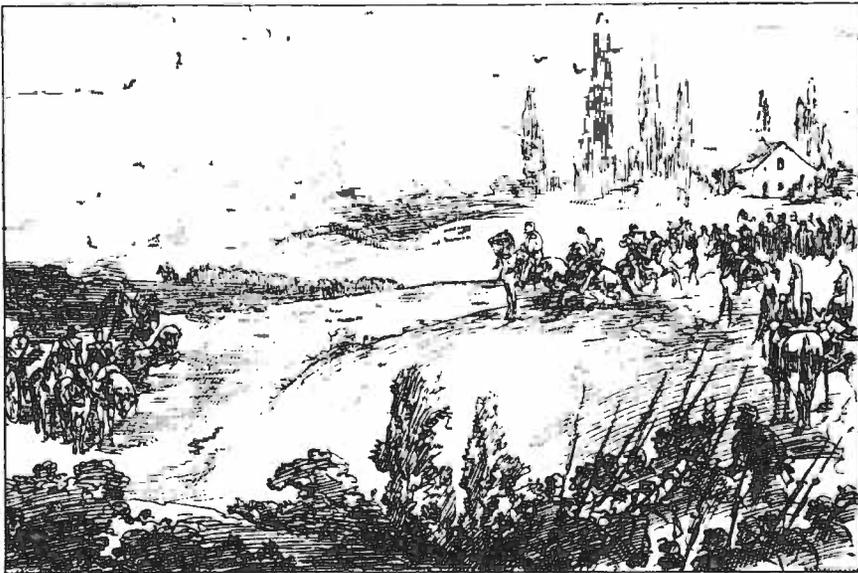
LES OFFICIERS, tirant leurs épées.

Vive l'Empereur ! Vive le Prince Impérial !

L'EMPEREUR ET LE PRINCE sont remontés à cheval.

Ils parcourent le front des troupes.

A leur approche les acclamations redoublent.



II

L'EXIL

4 Septembre 1870.



La salle d'une auberge isolée, à quelques kilomètres d'Avesnes sur la route de Landrecies.

L'ameublement, d'une grande pauvreté, se compose d'une demi-douzaine de tables uniformément recouvertes de toile cirée, qu'entourent des chaises de paille.

Les murs blanchis à la chaux sont ornés dans les panneaux principaux de vieilles gravures ayant comme sujets la Guerre et la Paix, et d'une lithographie grossièrement enluminée représentant la famille impériale, l'Empereur, l'Impératrice et leur Fils, qui se sourient béatement dans un cadre doré.

Un comptoir en zinc couvert de verres, de bouteilles, de fioles aux couleurs diverses, occupe un angle de la pièce.

Au premier plan, une porte mène de plain-pied à la route. En face deux autres portes, dont l'une conduit à l'escalier qui grimpe au premier étage de la maison ; l'autre est entr'ouverte, et laisse deviner un cabinet meublé de façon rudimentaire, d'une table en bois blanc et d'un fauteuil Voltaire, que recouvre un velours verdâtre ; sur la table, des registres et livres de compte. Au fond se trouve une alcôve.

Dans le cabinet, l'aubergiste est assis devant la table, et semble occupé à écrire.

Entre sa femme qui vient du dehors ; elle tient un panier à la main.

LA FEMME DE L'AUBERGISTE

Là, voilà qui est fait ! (Elle pose le panier sur une table.) Les lapins ont un bon dîner : tout un panier de pissenlits que j'ai été cueillir moi-même sur les chemins. Les pauvres bêtes ! C'est qu'il n'y a pas gras d'avoine à leur donner. Avec cette gueuse de guerre, il ne passe plus jamais de voyageurs par ici, et l'on n'a point de sous pour en acheter. Pas vrai, notre homme ?

L'AUBERGISTE

Tu as raison, femme. Si cela continue, nous

n'aurons plus qu'à plier boutique, et mettre la clé sous la porte. Je viens de faire nos comptes; depuis huit jours nous n'avons pas vendu pour dix francs. Vingt dieux, ça finira peut-être un jour ou l'autre. Si encore on avait des nouvelles ! Ah ! les Prussiens de malheur ! Heureusement, Mac-Mahon et Bazaine vont les reconduire jusqu'au Rhin à coups de crosses ! Quelle purée ! (Il rit.)

LA FEMME

Qu'est-ce que dit la feuille, ce matin ?

L'AUBERGISTE

Quasiment rien. On parle d'une grande bataille dans les Ardennes qui aurait duré deux jours ; mais tout ça, c'est des menteries pour sûr... comme toujours...

L'homme se promène en long et en large dans la salle. La femme s'est assise : elle se met à tricoter. Ils demeurent un instant silencieux.

LA FEMME

Quelle heure est-il donc ?

L'AUBERGISTE, regardant sa montre.

Cinq heures moins le quart.

LA FEMME, se levant.

Bientôt cinq heures ; je me sauve mettre au feu notre fricot. Il n'y a pas à dire, il faut pourtant manger tout de même.

Elle s'apprête à quitter la salle, quand sur le seuil de la porte donnant sur la route, apparaît un sergent de zouaves.

C'est un brisquard, déjà d'un certain âge. Il est sans armes, couvert de poussière, les vêtements en loques. Sa figure blême, d'une saleté repoussante, avec une barbe grisonnante de huit jours, respire la fatigue et la souffrance. On devine qu'il est absolument épuisé, prêt à défaillir. Il s'appuie lourdement contre le mur, pouvant à peine se tenir sur ses jambes flageolantes.

LE SERGENT

Bonsoir, la compagnie. Êtes-vous d'assez braves gens pour me permettre de me reposer un instant, et me faire l'aumône de quelque chose à manger? Dame, je ne pourrai guère vous payer; car je n'ai pas un liard dans ma poche.

L'aubergiste s'est retourné. Il semble d'abord stupéfait de cette apparition subite; en même temps la femme est revenue sur ses pas. De suite tous deux ont deviné à qui ils ont affaire.

L'AUBERGISTE, s'adressant au nouveau venu,
d'un ton aimable.

Entrez ! entrez donc, mon brave. Asseyez-vous là : reposez-vous. (Se tournant vers sa femme.)
Femme, as-tu quelque chose à lui donner ?

LE SERGENT

Oh ! n'importe quoi : un peu de pain.

LA FEMME

J'ai du pain et du lard, et puis une bonne chope de bière. Cela vous va-t-il ?

LE SERGENT, se laissant tomber sur une chaise.

Si ça me va !... Voilà deux jours que je n'ai rien mangé, ma brave dame.

Très vite, la femme a servi. Le soldat se met à manger gloutonnement, puis boit goulûment, tandis que le ménage le regarde faire en silence.

LA FEMME, à part.

Pauvre garçon !

LE SERGENT, posant, après avoir bu une dernière fois, son verre sur la table.

Ah ! ça fait du bien par où ça passe...

L'aubergiste est allé jusqu'au comptoir, a pris un flacon d'eau-de-vie et deux petits verres ; puis s'approchant du sergent :

L'AUBERGISTE

Un coup de raide, maintenant, pour vous remettre tout à fait.

LE SERGENT

Merci, vous êtes trop bon !

L'AUBERGISTE

Mais si, mais si : on trinquera.

Il verse l'eau-de-vie : tous deux trinquent et boivent.

L'AUBERGISTE

A la vôtre !

LE SERGENT

A la vôtre ! (Après avoir bu.) C'est du fameux.

L'aubergiste et sa femme se sont rapprochés, et regardent fixement le soldat avec une compassion émue.

L'AUBERGISTE

Pour lors, vous arrivez de... là-bas ?

LE SERGENT

Pour sûr, que j'en arrive, bon sang; et c'est miracle si je vis encore... Mais vous êtes là tous deux à me reluquer... Vous n'avez donc pas encore vu de soldats par ici! Vous ne savez donc rien de ce qui se passe.

L'AUBERGISTE, avec anxiété.

Non, mais dites, dites vite...

LE SERGENT, essuyant une larme.

La bataille perdue! Mac-Mahon blessé, mort peut-être! L'armée tout entière prisonnière, quasi détruite...

L'AUBERGISTE, donnant un coup de poing sur la table.

Ah! bon sang de bon sang de bon Dieu!

LA FEMME

Jésus, Marie, c'est-y vrai ce que vous nous contez là?

LE SERGENT

Si c'est vrai, ma bonne dame! mais quand je vous dis que j'y étais, que j'en reviens. Voilà trois jours et trois nuits que je marche

devant moi toujours tout droit, n'osant entrer ni dans les villages, ni dans les villes, dans la crainte d'y rencontrer ces satanés Prussiens. Ah ! mon affaire serait claire : — pif, paf — fusillé, pour leur avoir échappé, à ces bandits ! Enfin, tout à l'heure, exténué, mourant de faim, je me suis hasardé à ouvrir cette porte, espérant tomber sur de bonnes âmes qui ne me vendraient pas. Et j'ai bien fait ; car vous êtes de braves gens ; et je vous remercie du fond du cœur de m'avoir accueilli. Mais dans quel pays sommes-nous ?

L'AUBERGISTE

A quelques heures d'Avesnes, sur la route de Landrecies, dans le département du Nord. Eh bien ! vous en avez fait du chemin depuis trois jours ! Mais rassurez-vous : il n'y a pas de Prussiens par ici, ou du moins nous n'en avons pas encore vus.

LE SERGENT, dans un élan de joie.

Bon Dieu ! alors je puis respirer ! Alors je n'ai plus rien à craindre ! Alors je suis libre ! libre ! libre !!! (Des larmes coulent le long de ses joues). Excusez : un vieux brisquard tel que moi, pleurer comme un enfant ! Mais c'est la joie, voyez-vous, la joie de leur avoir échappé tout

à fait à ces gueux ; et puis la fatigue.....
l'énervement.... et puis (baissant la voix)... la
honte !

L'AUBERGISTE

La honte ?

LE SERGENT

Oui, la honte ! la honte d'avoir été raclés,
d'avoir été vaincus, nous, les vieux de la vieille,
nous qui étions à Solférino, à Magenta, à Sébas-
topol ! Ah ! tonnerre, vaincus par ces gros
poussahs d'Allemands ! (Il lève le poing). Mais
que faire ? Nous nous trouvions un contre dix,
enveloppés de toutes parts ; avec cela leurs sacrés
canons vous en crachaient, des noyaux. Les
camarades tombaient comme des mouches.....
et moi, pas une égratignure.... comme l'Em-
pereur.

L'AUBERGISTE

L'Empereur ! qu'est-il devenu, l'Empereur ?

LE SERGENT

Il doit être prisonnier avec ce qui reste de
l'armée !... Le malheureux ! si vous l'aviez vu
comme je l'ai vu ! Sûrement il cherchait à se
faire tuer ; mais la mort n'a pas voulu de lui...

Nous étions demeurés en réserve, cachés à plat ventre dans un fossé — il faut vous dire que nous n'avions pas encore donné — le long d'une route toute droite bordée de peupliers. Par-dessus nos têtes la tempête de fer faisait rage. De loin en loin, coupés en deux par les boulets, des arbres, s'abattaient, s'enchevêtraient les uns dans les autres : c'est à cet endroit que j'ai aperçu l'Empereur pour la dernière fois.

Il s'avancait seul au pas de son cheval alezan, ayant laissé son état-major à quelques centaines de mètres, abrité par une petite ferme. Il s'arrêta, fit face à l'ennemi : et toujours impassible, contempla la bataille. Son visage était pâle avec un peu de sang aux pommettes. Il resta bien ainsi cinq minutes. C'était si poignant que nous ne pûmes nous empêcher de crier : « Vive l'Empereur ! » Il se retourna, nous aperçut... Alors il porta la main à son képi ; puis avec la même impassibilité, du même pas tranquille et lent, il s'en retourna rejoindre son état-major. A cet instant un de ses officiers d'ordonnance, un capitaine — des camarades qui le connaissaient ont dit qu'il s'appelait M. d'Hendecourt — vint au galop à sa rencontre, sans doute pour lui apporter une communication : un boulet le coupa en deux à quelques mètres de son Souverain. Sur

la route ses entrailles faisaient une tache rouge ; nous vîmes l'Empereur saluer le cadavre, quand il passa près de lui.

LA FEMME, se cachant le visage entre les mains.

C'est affreux ! c'est horrible !

LE SERGENT

Que voulez-vous ? C'est la guerre.

L'AUBERGISTE, très ému.

Et vous, comment avez-vous fait pour vous échapper ?

LE SERGENT

Je n'en sais rien encore. On s'était battu toute la journée, tantôt marchant en avant, tantôt repoussés, sans savoir au juste ce que l'on faisait, mais toujours sous le feu de l'ennemi qui vous fusillait de loin : pas moyen de l'aborder à la baïonnette. Et, vrai Dieu ! il y en avait dans la compagnie qui manquaient à l'appel. Sur le soir, comme le soleil se couchait, il nous sembla que la canonnade ralentissait un peu. Une estafette vint annoncer au capitaine qu'il fallait se replier sur la ville de Sedan, que presque toute l'armée s'y trouvait, qu'on venait de hisser le drapeau blanc, enfin que

l'on capitulait. J'ai encore devant les yeux notre pauvre capitaine recevant ces nouvelles : « Mes amis, nous dit-il, la voix brisée, nous sommes rincés, à ce qu'il paraît ; et maintenant il faut nous rendre. » Des murmures accueillirent ces paroles. Pour moi, mon sang n'avait fait qu'un tour. Eh ! quoi ? il fallait se rendre ; on allait être prisonnier du roi de Prusse ! Pas de ça, Lisette. Quand la nuit fut tout à fait venue, pendant la marche, avec deux copains, deux vieux sergents, comme moi, nous nous sommes défilés au tournant d'une route. Puis chacun a tiré de son côté. Que sont-ils devenus, les autres ? Moi, j'ai eu la chance de traverser sans encombre les lignes prussiennes, et me voici.

L'AUBERGISTE

Qu'allez-vous devenir à présent ?

LE SERGENT

Me mettre dans la première ville que je rencontrerai à la disposition de l'autorité militaire, et servir mon pays, si je le puis encore.

L'AUBERGISTE, avec admiration.

Vous allez faire cela ?

LE SERGENT, très simplement.

Pourquoi pas ?

LA FEMME, avec enthousiasme.

Ah ! c'est bien ! Ah ! c'est beau ! Mais vous ne pouvez pas continuer votre chemin ainsi. Ce n'est plus un uniforme, ce sont des loques qui vous restent sur le dos. Et puis, si les Prussiens vous rejoignaient par hasard ! (S'adressant à son mari). Nous trouverons bien à lui donner, n'est-ce pas, une blouse et un pantalon, avec une paire de souliers par dessus le marché ? Ainsi vêtu, vous n'aurez rien à craindre.

LE SERGENT

Vous êtes bonne, vous.....

L'AUBERGISTE

Venez par ici : nous avons une chambre là-haut, où vous pourrez vous reposer à votre aise. Pendant que vous dormirez, je vous chercherai ce qu'il vous faut.

LE SERGENT

Comment pourrai-je jamais vous témoigner ma reconnaissance ?

L'AUBERGISTE

Mais venez, venez donc.

Il l'entraîne hors de la salle.

LA FEMME est demeurée seule; on l'entend murmurer à mi-voix :

Le pauvre garçon ! Si ça n'est pas une pitié !

... Quand tout d'un coup, au dehors, de bruits de chevaux et de voiture se font entendre.

LA FEMME

Qu'est cela ? On dirait une voiture qui s'arrête devant chez nous.....

Elle se dirige vers la porte; mais à cet instant celle-ci s'ouvre, laissant passer trois personnes, deux hommes et un enfant d'une quinzaine d'années.

Les deux hommes portent l'uniforme d'officiers d'état-major : ce sont le commandant Duperré et le lieutenant Watrin qui accompagnent le PRINCE IMPÉRIAL.

Le Prince est encore vêtu de sa tunique de sous-lieutenant d'infanterie; il paraît harassé, souffreteux, malade.

Depuis les premiers désastres, le pauvre Enfant est en proie à un ébranlement moral dont il ne peut se remettre. C'est une sorte de fièvre qui ne le quitte

pas. Il a perdu l'appétit, le sommeil; visiblement il dépérit de jour en jour.

Le 27 Août, il a quitté l'Empereur à Rethel. Alors ont commencé pour lui de lamentables pérégrinations, qui ne sont qu'un long Calvaire, et que son état de santé rend encore plus douloureuses. Sans cesse en voiture, il a été renvoyé de Rethel à Mézières, de Mézières à Sedan; puis est retourné de Sedan à Mézières, selon les dépêches expédiées soit par l'Empereur, soit par l'Impératrice, dépêches qui souvent se contredisent. Aujourd'hui il arrive de Mézières, a traversé Avesnes, où l'on s'est arrêté durant quelques heures. Le voici à présent sur la route de Landrecies, échoué dans cette misérable auberge, arrêt rendu nécessaire par la fatigue excessive imposée aux chevaux, qui refusent de marcher.

Le Prince n'a plus de volonté, plus de force; il se laisse conduire sans murmurer au gré du commandant Duperré, qui s'est chargé de sa personne en remplacement de M. Bachon, obligé par la maladie de retourner à Paris.

En entrant dans l'auberge, il semble prêt à défaillir. Il marche soutenu par le lieutenant Watrin dont il a pris le bras, tandis que le Commandant s'adresse à la femme de l'aubergiste.

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Vite, madame... vite un siège pour Son Altesse!

LA FEMME (à part).

Son Altesse ! (haut) Voilà, monsieur.

Elle avance une chaise, sur laquelle le Prince se laisse tomber lourdement.

LE PRINCE, la regardant, avec un bon sourire.

Merci, madame.

LE COMMANDANT DUPERRÉ, s'adressant au Prince.

Comment vous trouvez-vous, Monseigneur ?

LE PRINCE

Mieux ; seulement j'ai toujours bien mal à la tête.

LA FEMME

Son Altesse ! Monseigneur !!! Ah ! bonté divine, c'est le fils de l'Empereur !

S'adressant au Prince.

Voulez-vous vous reposer, Monsieur.... monseigneur ?... Nous avons.... là-bas.... dans le fond.... notre chambre.... avec un bon lit.... le temps de mettre des draps.... Ce ne sera pas long.... Ah ! c'est de tout cœur que je vous l'offre....

LE COMMANDANT DUPERRÉ

C'est inutile ; malheureusement nous n'avons pas le temps. Mais j'aperçois dans cette chambre un fauteuil. Le Prince serait mieux que sur une chaise. Voulez-vous, Monseigneur, que nous roulions ici ce fauteuil ?

LE PRINCE

Ne prenez pas la peine de l'apporter ; j'irai jusque-là. Je me trouverai en effet plus tranquille dans cette chambre. Ah ! si je pouvais me coucher : ce serait si bon !

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Je suis désolé de ne pouvoir accéder au désir de Votre Altesse ; mais il faut que nous soyons ce soir à Landrecies. C'est l'ordre de l'Empereur.

LE PRINCE

L'Empereur ! Où est-il ? dites, commandant. Où est-il, papa ?

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Auprès de Sedan, avec l'armée, Monseigneur.

LE PRINCE

Vous avez des nouvelles de l'armée ? (Sévère-

ment). Pourquoi ne me les avez-vous pas communiquées, monsieur? (Avec tristesse.) Seraient-ce de nouvelles défaites... encore?...

A cette question le Commandant tressaille; une vive émotion lui empourpre le visage. Cependant il se contient, et répond d'un ton calme:

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Une bataille est, paraît-il, engagée, Monseigneur; mais on ignore le résultat.

LA FEMME, à part.

Pauvres gens, ils ne savent rien encore!

LE PRINCE, avec exaltation.

Pourquoi suis-je ici, puisque l'on se bat? Je veux retourner à l'armée. Je veux me battre...

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Hélas! Votre Altesse est trop souffrante.

LE PRINCE, avec une exaltation croissante.

Je ne suis pas souffrant... Je vais très bien... Je veux retourner là-bas... Je veux me battre... Je veux me battre..

Il se lève, mais retombe épuisé sur la chaise.

LE COMMANDANT DUPERRÉ, visiblement ému.

Ces émotions font mal à Votre Altesse. Il vaudrait mieux vous reposer dans ce fauteuil, puisque vous préférez ne pas rester ici. (S'adressant au lieutenant Watrin). Monsieur, aidez, je vous prie, le Prince.

LE LIEUTENANT WATRIN

Bien, mon commandant. (Au Prince, d'une voix douce). Je suis à vos ordres, Monseigneur.

Le Prince, avec l'aide du lieutenant et de la femme de l'aubergiste, gagne la chambre voisine. On l'installe dans le fauteuil. Mais à peine est-il assis qu'il porte les mains devant son visage : on l'entend sangloter.

LA FEMME DE L'AUBERGISTE

Ne vous faites pas de mauvais sang, Monseigneur ; vous serez bientôt guéri, et vous pourrez y retourner, à l'armée.

Le Prince remercie la femme d'un signe de tête.

Là... vous voici plus raisonnable.

Désirez-vous quelque chose pour vous remonter : un peu de lait ? J'en ai justement du nouvellement trait...

Le Prince fait signe de la tête qu'il accepte.

Vous voulez bien ? Je cours tout de suite à la cave. Ah ! que je suis contente !

Pendant ce temps le lieutenant Watrin a rejoint dans la salle le commandant Duperré. Celui-ci lui fait comprendre qu'il doit venir lui parler. La conversation a lieu à voix basse.

LE COMMANDANT DUPERRÉ, gravement.

Venez, monsieur ; vous devez être tenu au courant. (Après un effort). Lisez : voici la dépêche que j'ai reçue tout à l'heure à Avesnes. Vous connaissez le chiffre, n'est-ce pas ?

Il lui tend une dépêche, qu'il a tirée de sa tunique.

LE LIEUTENANT WATRIN, lisant.

« Je suis prisonnier du roi de Prusse. Emmenez le Prince en Angleterre. — Signé : Napoléon. » (Avec désespoir.) Oh !!!

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Plus bas, morbleu... (Montrant le Prince). Cette nouvelle le tuerait. Il sera toujours temps de la lui apprendre...

LE LIEUTENANT WATRIN, anxieusement.

Et l'armée, mon commandant, l'armée ?

LE COMMANDANT DUPERRÉ

J'ignore son sort. A Avesnes, on ne savait rien encore. On parlait cependant d'une grande bataille perdue; mais on ne se doutait même pas de la captivité de l'Empereur.

Ah! c'est dur...

Il essuie une larme.

LE LIEUTENANT WATRIN

Ah! oui, mon commandant, c'est dur, tout de même.

Les deux officiers se serrent silencieusement la main.

LE LIEUTENANT WATRIN

Et où conduisez-vous le Prince à présent?

LE COMMANDANT DUPERRÉ

A Landrecies... Nous y rejoindrons Clary et Larrey qui sont partis en avant. J'espère aussi y trouver un télégramme de Filon, au nom de l'Impératrice. Nous achèterons des vêtements civils pour le Prince et pour nous: ce sera plus prudent. Nous prendrons ensuite le chemin de fer pour Maubeuge; de là, en Belgique, s'il

plaît à Dieu. Le mieux, à mon avis, est de quitter la France le plus rapidement possible. On ne saurait prendre trop de précautions; et des énergumènes pourraient fort bien dans un moment d'exaltation faire un mauvais parti à ce pauvre enfant.

LE LIEUTENANT WATRIN

Nous serions là pour le défendre, mon commandant, et nous faire tuer au besoin.

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Chut! taisez-vous. On vient... Il ne faut pas que l'on puisse se douter de quelque chose.

La femme en effet est rentrée suivie de son mari. Elle tient un bol de lait qu'elle va porter au Prince, tandis que l'aubergiste s'avance vers les deux officiers.

L'AUBERGISTE

Les chevaux sont reposés, messieurs. Vous allez pouvoir bientôt repartir. On leur a donné une bonne ration d'avoine. Est-ce que vous avez encore beaucoup de chemin à faire? C'est que les routes sont mauvaises par ici. Il a tant plu la semaine passée...

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Nous allons coucher à Landrecies : est-ce loin?

L'AUBERGISTE

Vous en avez encore pour deux bonnes heures et demie : vous ne serez guère arrivés avant huit heures.

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Dans ce cas il faut partir. (S'adressant au lieutenant Watrin). Lieutenant, veillez, je vous prie, à ce que tout soit prêt pour le départ.

LE LIEUTENANT WATRIN, saluant militairement.

Bien, mon commandant.

Pendant que sort le lieutenant, le Commandant se dirige vers la salle où repose le Prince. Celui-ci est en train de boire avidement la tasse de lait qui lui a été apportée.

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Monseigneur, je viens annoncer à Votre Altesse qu'il est temps de repartir.

LE PRINCE

Encore quelques instants, commandant ; on est si bien ici !...

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Impossible, Monseigneur ; il se fait tard, et nous devons arriver à Landrecies avant la nuit.

LE PRINCE

Dans ces conditions... je vous suis..., puisqu'il le faut...

Il se lève sans le secours de personne, et traverse la salle. Alors il s'adresse au Commandant, qui l'accompagne anxieusement.

LE PRINCE

Ce repos m'a fait grand bien. Vous voyez, je vais mieux... Il est inutile de m'aider... Lorsque je serai tout à fait rétabli, je demanderai à l'Empereur l'autorisation de retourner à l'armée pour me battre.

Puis tout à coup, pris d'une idée subite :

Quel jour sommes-nous donc, commandant ?

LE COMMANDANT DUPERRÉ

Dimanche 4 septembre, Monseigneur.

LE PRINCE

Nous sommes un dimanche, et nous n'avons

pas été à la messe : c'est mal. Si maman savait cela, elle nous gronderait fort, bien fort... Que fait-elle en ce moment à Paris, ma chère maman ?

Le Prince est parvenu jusqu'à la porte qui donne sur la route, où l'on aperçoit la voiture attelée et prête à partir. A cet instant il se tourne vers la femme de l'aubergiste, qui n'a cessé de le suivre, et lui tend la main.

LE PRINCE

Au revoir, madame, et merci de vos bontés : je ne les oublierai pas.

La femme a saisi cette main, et la couvre de baisers. Elle ne peut prononcer une parole, tant est grande son émotion.

Au moment où l'Enfant Impérial gagne la voiture, un homme qui se trouve sur la route lève son chapeau, et crie de toutes ses forces :

Vive le petit Prince !

C'est le sergent qui, mis au courant par l'aubergiste, est descendu en hâte pour saluer une dernière fois le Fils de son Souverain. Il se trouve d'ailleurs méconnaissable, vêtu d'une blouse et d'un pantalon de treillis, la tête couverte d'un large chapeau de paille.

Étonné, le Prince, pendant quelques secondes,

regarde fixement ce paysan, dont le vivat familial lui rappelle tant de souvenirs.

Un instant il a dans un éblouissement subit la vision de son enfance, du château des Tuileries où il a été élevé, de Paris qui le salua si souvent de cette même acclamation.

Puis devant ses yeux passent l'image de sa Mère bien-aimée, celle de son Père adoré, dont il ignore la cruelle destinée.

Gracieusement, avec un geste plein de noblesse qu'accompagne un triste sourire, il incline la tête : et, tandis que la voiture s'ébranle, le conduisant vers l'inconnu, de grosses larmes roulent lentement le long de ses joues.



LIVRE PREMIER

LA MAJORITÉ

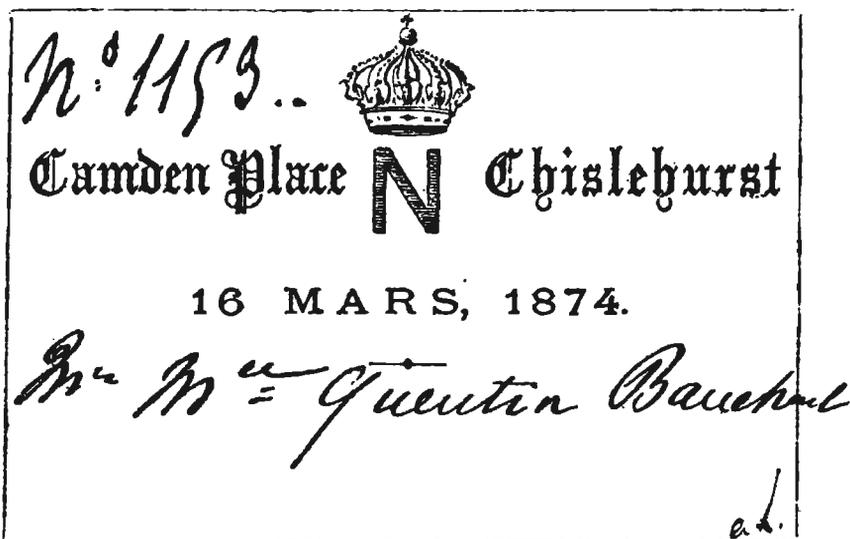
Le plébiscite, c'est le salut,
c'est le droit !

(Paroles du Prince impérial.)

I

LA RÉUNION DE WILLIS' ROOM

Dimanche 15 Mars 1874



Une salle de bal public assez vaste connue sous le nom de Willis' Room, 26 King's street (Piccadilly), à Londres, mise obligeamment par son propriétaire à la disposition des pèlerins bonapartistes.

Elle est décorée de dorures ternies, qu'éclairent trois lustres au gaz, d'un style uniforme peu décoratif.

Au fond une estrade occupée généralement par un orchestre, demeure vide dans l'obscurité, comme un trou béant.

Autour de la salle six tables en bois blanc ont été installées, servant de bureaux. C'est là que sont délivrés les laissez-passer pour entrer le lendemain à Camden-Place et assister à la cérémonie.

Ces laissez-passer sont de simples cartes couleur bleu ciel, qui portent l'unique inscription : « *Camden Place-Chislehurst, 16 Mars 1874* », enveloppant la lettre N et la couronne impériale frappées en relief ; plus bas le nom du destinataire.

Ont pris place aux bureaux des secrétaires de marque, tels que MM. Janvier de la Motte, Schneider, etc.

Près de la porte, se débitent des brochures impérialistes. On s'arrache *Le quatrième Napoléon*, de Léonce Dupont et *Le lendemain de l'Empire*, d'Auguste Vitu.

Au dehors, King's street, d'ordinaire déserte le dimanche, offre une animation insolite, ressemble presque à une succursale du boulevard des Italiens. Les voitures en longues files stationnent aux abords de Willis' Room, et la queue se déploie, comme à l'entrée d'un théâtre, jusque bien avant dans Piccadilly.

A l'intérieur le coup d'œil est des plus animés et des plus pittoresques. La salle est littéralement bondée, trop petite pour contenir le flot toujours croissant des arrivants.

Spectacle unique que cette foule venue de tous les points de la France, dans un même but, dans une même communion politique, dans le seul désir de voir le fils de Napoléon III, de lui serrer la main, de saluer de ses vivats la majorité du futur Souverain !

C'est que depuis six années que se sont passés

les néfastes événements de 1870, la France appauvrie par des secousses continuelles, souffre au point de n'avoir même plus de travail pour les ouvriers.

Au mois de Janvier 1873, le mouvement bonapartiste, déjà très réel à cette époque, est tellement important, que le gouvernement de M. Thiers semble halluciné par un nouveau retour de l'île d'Elbe. Ce réveil de la France après les malheurs de la dynastie impériale, cette réaction inévitable succédant aux calomnies exagérées, ces progrès journaliers d'un parti plébiscitaire napoléonien paraissent brusquement arrêtés par la mort de l'Empereur Napoléon III : trépas inattendu, dont la cause fut une opération voulue, opération qui, si elle eût réussi, lui eût permis de monter à cheval, et peut-être de reconquérir son trône.

Le Prince impérial, enfant de seize ans, élève de l'École militaire de Woolwich, qui adorait son père et a ressenti de cette perte cruelle un chagrin incommensurable, n'en demeure pas moins l'héritier de la tradition impériale, l'espérance suprême de ses partisans.

Aussi, loin de se dissoudre, le parti impérialiste, admirablement guidé par M. Rouher, reprend-il une nouvelle vigueur.

Chose exceptionnelle, quasi unique dans les annales de l'histoire, aucun de ses anciens fonctionnaires ne l'ont abandonné.

Le gouvernement de demain est prêt, avec ses ministres, ses ambassadeurs, ses préfets, ses conseillers d'État...

En outre, le peu de confiance dans la durée d'une République créée de toutes pièces en haine de l'Empire, non par des républicains, mais par des monarchistes avérés, incapables de rétablir le régime de leur choix; le manque d'autorité et de prestige du Septennat, le chef de l'État, le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, qui a succédé à M. Thiers, devant toute sa fortune politique, ses grades et ses titres à l'empereur Napoléon III; la progression continuelle des impôts, écrasant plus particulièrement les agriculteurs; le mécontentement général de toute une classe de la population, ces raisons multiples avaient concouru à grouper dans une immense manifestation ceux qui attendaient le salut de la Patrie d'un Gouvernement fort, établi sur la base solide de la Souveraineté nationale, et que consacraient demain, tout comme avait été consacré le Second Empire, des millions de suffrages...

..... Aussi, depuis trois jours, les paquebots n'ont-ils cessé de déverser en Angleterre près de huit mille pèlerins.

Et ceux-ci à présent se pressent à Willis' Room, désireux de se procurer la carte qui leur permettra d'entrer le lendemain à Camden.

Les bureaux sont littéralement pris d'assaut.

Des groupes se forment, s'interpellent.

Chacun fraternise, les plus hauts dignitaires avec les plus humbles délégués des départements.

On se conte les péripéties de la route ; mille bruits circulent.

On commente le refus du prince Napoléon d'assister à la cérémonie, bien qu'il ait été invité par une lettre de la main même du Prince impérial ; généralement on blâme l'attitude du fils du roi Jérôme, attitude qu'explique la mésintelligence existant depuis longtemps entre lui et l'Impératrice.

Mais ce n'est là qu'une ombre légère au tableau.

Déjà dans la matinée et dans la journée, un certain nombre d'anciens fonctionnaires ont été reçus par le Prince impérial dans son cabinet de travail, et par l'Impératrice dans le grand salon de Camden-House.

Tous sont sortis ravis de l'accueil affable du jeune héritier de l'Empire.

Quelques-uns de ces privilégiés sont entourés, questionnés.

On reconnaît parmi eux, MM. Levert, Jolibois, Hirvoix, Abbattuci, Henri Chevreau, le marquis de la Valette, le duc de Cambacérès, le marquis de Girardin..... On fait une ovation à Paul de Cassagnac, le hardi polémiste, dont la haute stature dépasse les plus grands des assistants.

Il y a aussi un certain nombre d'ouvriers et de chefs d'ateliers : parmi eux une délégation du faubourg Saint-Antoine reçue également l'après-midi.

On rit, on cause, on se serre la main.

L'allégresse est générale : la joie illumine les visages.

UN OUVRIER PARISIEN, qui entre,
interpellant le marquis de la Valette.

Où faut-il m'adresser, monsieur, afin d'avoir
une carte d'entrée pour demain ?

LE MARQUIS DE LA VALETTE

Tenez, à l'une de ces tables, mon ami. Vous
donnerez votre nom, et l'on vous délivrera la
carte. Seulement, vous serez obligé de faire
queue pendant quelques instants. Voyez, com-
bien il y a de monde. Ces messieurs sont
débordés.

L'OUVRIER PARISIEN

Tant mieux, bon sang, si on est nombreux...
C'est que nous l'aimons bien, allez, notre Petit
Prince. Moi, j'suis d'Paris, du faubourg Antoine
pour vous servir, ouvrier ébéniste... Nous
sommes toute une délégation, une quinzaine,
et n'ayant pas froid aux yeux, pour sûr. —
Faut vous dire, que la dernière fois que je l'ai
vu, c'était un peu avant la guerre, à une fête
donnée en son honneur aux Tuileries, dans les
jardins... C'est que j'accompagnais mon gosse, un

solide gars, qu'est dans les mêmes âges. Il aurait bien voulu venir lui aussi, mais pas moyen, à cause des monacos. — J'vas l'trouver grandi, pas vrai, le Petit Prince. On dit qu'il est maintenant un homme. Ah ! mille dieux, quand il était tout môme, et qu'on l'voyait aux Champs-Élysées ou sur les boulevards, passant dans sa voiture, avec son bonnet à poil sur la tête... Y a pas à dire, y avait pas plus rupin...

Il se met à la queue.

LE MARQUIS, à Jolibois.

Vous voyez, mon cher Jolibois, comme tous ces braves gens sont dévoués !

JOLIBOIS

C'est le vrai peuple, la tête près du bonnet, mais un cœur d'or... : et facile à conduire, quand on sait s'y prendre.

UN PAYSAN BOURGUIGNON, continuant
une conversation commencée avec un paysan auvergnat

Pardi, nous nous sons dit comme ça : faut pas arriver les mains vides. Pour lors, il y a huit jours, nous avons commencé une souscrip-

tion pour lui apporter queuqu'chose, au pétiot. — Faut vous dire qu'cheux nous, en Bourgogne, depuis les temps, quand un Souverain vient nous rendre visite, on lui offre, comme qui dirait, un vin d'honneur. Et, M. Goisset, de Dijon, qu'avait déjà eu l'idée d'la souscription, a imaginé d'acheter avec la monnaie une coupe en argent, et ciselée, faut-il voir ; un biau morceau, quoi ! Il y a écrit dessus : « 16 mars 1874, vin d'honneur, au retour... » (Il rit.) C'est tapé, hein !... « au retour ! » Espérons qu'ça n'tardera point.

LE PAYSAN AUVERGNAT

Nous, en Auvergne, nous avons apporté un aigle sculpté sur une colonne. Sans reproches, on a payé trois cents francs d'excédent. Mais nous ne le regrettons point : c'est de l'argent bien placé...

LE PAYSAN BOURGUIGNON

On dit qu'c'est comme ça, dans tous les coins d'la France. C'est fièrement biau, tout d'même.

UN MONSIEUR, s'approchant.

Vous avez raison, mes amis : c'est beau et

rassurant pour l'avenir. Son Altesse a reçu tantôt M^{me} Lebon, la doyenne des dames de la Halle de Paris. J'étais là, et je vous jure que l'entrevue a été touchante. Vous la verrez demain, M^{me} Lebon ; elle sera certainement au premier rang. Eh bien ! le Prince l'a embrassée sur les deux joues, après qu'elle lui eût remis une grande enveloppe, avec des lettres, des pièces de vers, des adresses couvertes de signatures. Elle était si émue, la brave dame, qu'elle s'est mise à pleurer sans trouver un mot. En sortant, elle avait repris sa langue, et disait à qui voulait l'entendre « qu'elle ne donnerait pas sa journée pour mille francs... »

L'OUVRIER PARISIEN

C'est chouette, c'qu'elle a dit là, la petite mère.

UN PAYSAN BASQUE, se mêlant à la conversation.

Nous autres, de Tarbes, nous avons apporté une bannière brodée d'abeilles d'or, avec la couronne impériale au milieu. C'est l'ouvrage des jeunes filles de la ville. M. Fatin, qui nous conduit, nous a promis qu'elle serait déployée demain à la cérémonie.

LE BARON DE BOURGOING, entrant,
après avoir serré la main à Jolibois, à Levert,
et à La Valette.

Vous ne sauriez croire la douce surprise que nous venons d'avoir. Nous étions entrés tout à l'heure, quelques amis et moi, à l'« Alhambra ». On y donne un ballet appelé « Ballet des Nations », où les principales puissances de l'Europe sont symbolisées par leurs danses, leurs drapeaux et leurs airs nationaux. Savez-vous quel air l'orchestre a joué, lorsqu'il s'est agi de la France : « *La reine Hortense* » ! De tous côtés, les applaudissements ont éclaté. On criait : « Debout ! debout !... » En un instant la salle entière s'est levée... On a redemandé le chant impérial... C'était admirable !...

LEVERT

Bravo, bravo ! Nous y retournerons en masse après-demain. D'ailleurs, ne sommes-nous pas tellement nombreux que, dans les rues de Londres, on entend couramment parler le français ? Quelle superbe manifestation ! Pourvu qu'il fasse beau temps demain !

LE BARON DE BOURGOING

Nous aurons le soleil d'Austerlitz, je vous en réponds.

JOLIBOIS

Ce n'est pas le retour de l'île d'Elbe ; c'est la France entière qui s'est rendue à l'île d'Elbe !

LE MARQUIS DE LA VALETTE

Autre nouvelle : M^{me} Lefebvre, la femme du préfet, a composé une cantate en l'honneur du Prince, et des plus réussies. Elle est intitulée : *Napoléon vient d'avoir dix-huit ans.*

PLUSIEURS VOIX

Où peut-on se la procurer ?

LE MARQUIS DE LA VALETTE

Demain, on distribuera des exemplaires à Chislehurst. En attendant voici le mien.

Il tire de sa poche un imprimé.

PLUSIEURS VOIX

Il faut la chanter.

D'AUTRES VOIX

Oui, oui, la chanson !

L'OUVRIER PARISIEN, insistant.

La chanson ! la chanson !

LE MARQUIS DE LA VALETTE, s'adressant à
l'ouvrier parisien.

Voulez-vous vous charger de ce soin, mon
ami ?

Il lui tend la feuille.

C'est sur l'air : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en
souviens-tu ?*

Il fredonne.

L'OUVRIER, prenant le papier.

Pour sûr, qu'on va en pousser une.

Il chante, le papier à la main.

Nos ennemis disaient dans leur démence,
L'Empire est mort, nous régnons maintenant,
Mais le sort trompe une lâche espérance,
Car ils avaient compté sans un Enfant.
Peuple français, cet Enfant est un Homme,
Qui te rendra des destins triomphants...
Paris sera plus illustre que Rome.
Napoléon vient d'avoir dix-huit ans ! (*bis*)

Second couplet...

Ne dites pas : il est trop jeune encore,
Dans son étoile, amis, ayons tous foi.
En saluant le drapeau tricolore,
Peuple, a-t-il dit : tout pour toi, tout par toi.
Dans son exil, au tombeau de son Père,
Il a puisé de grands enseignements.
De ce tombeau jaillira la lumière,
Napoléon vient d'avoir dix-huit ans ! (*bis*)

LA FOULE

Bravo, bravo. Vive Napoléon !

Tout le monde reprend en chœur le refrain.

Napoléon vient d'avoir dix-huit ans !

JOLIBOIS

Voilà un refrain qui sera bientôt populaire.

On se passe de mains en mains la chanson, tandis
que le refrain continue en sourdine dans la salle.

LE BARON DE BOURGOING

Connaissez-vous la bonne farce que Levert a
faite au Gouvernement ?

PLUSIEURS PERSONNES l'entourant,

Non, non. ConteZ-nous cela?

LE BARON DE BOURGOING

Voilà : En arrivant à Boulogne-sur-Mer, qui est, comme vous le savez, sa circonscription électorale, au moment de monter sur le paquebot, il a télégraphié à M^{me} Levert, restée à Paris : « Arrivé bon port, à Boulogne ; enthousiasme indescriptible ; emmenons le commissaire de police à Chislehurst. »

On rit.

LEVERT, intervenant.

C'est parfaitement exact. Comme toutes les dépêches passent par le Ministère de l'Intérieur, vous voyez d'ici la tête du duc de Broglie, et la pinte de bon sang qu'il s'est faite.

On rit de plus belle.

L'OUVRIER PARISIEN

Ça, c'est envoyé...

LE MARQUIS DE LA VALETTE

Toujours farceur, ce Levert.

LEVERT

Bast ; ceci n'est rien à côté du « bateau que l'on a monté » au duc d'Aumale. Voilà qui est plus drôle encore. Le duc est, paraît-il, en ce moment, à Londres. La fatalité a voulu qu'il descendît dans le même hôtel que Rouher. Aussi, tous les quarts d'heure quelqu'un vient frapper à sa porte, et demande d'une voix timide : « M. Rouher, s'il vous plaît ! » Le duc, si cela continue, deviendra enragé. On affirme qu'il prendra demain matin le premier train.

UNE VOIX

Peut-être va-t-il rejoindre le prince Napoléon !

UNE AUTRE VOIX

Le fait est qu'il y a un peu plus de monde qu'à l'enterrement de Louis-Philippe.

LEVERT

Je vous crois sans peine : il y avait en tout quarante-deux personnes .

JOLIBOIS

Aux obsèques de Napoléon III, il en est venu plus de quatre mille, je vous le certifie.

LEVERT

C'est que Louis-Philippe était le roi des bourgeois, tandis que les Napoléon sont les élus du peuple.

JOLIBOIS, à Hirvoix.

On dit que la police française a mis sur pied ses meilleurs limiers, et qu'ils sont arrivés à Londres en même temps que nous. Sans doute y en a-t-il ici ?

HIRVOIX

Soyez-en persuadé. Mais, tant mieux : ils raconteront ce qu'ils auront vu.

JOLIBOIS

D'ailleurs, vous le savez mieux que personne : tous les agents de police sont bonapartistes.

HIRVOIX

Vous avez raison ; ceci est de toute évidence.

Du côté de la porte d'entrée, des hurrahs retentissent ; en quelques minutes la foule a reflué dans les profondeurs de la salle ; on crie :

Vive le Prince Impérial ! Vive Rouher !

C'est en effet ROUHER qui, faisant son apparition, se trouve l'objet de cette ovation spontanée.

L'assistance entière, sans exception, acclame celui que l'on appelle le vice-empereur. Le travail de distribution des cartes est forcément interrompu ; tous les regards se dirigent vers le nouveau venu.

De taille au-dessous de la moyenne, Rouher se fraie à grand'peine un passage au travers de la cohue sympathique.

Il a la figure rasée, qu'encadrent des favoris grisonnants, les cheveux ramenés sur les tempes. Sa physionomie respire la bonté, tandis que dans ses yeux clairs, se devine une impérieuse fermeté.

D'un geste bref, autoritaire, il fait signe de la main qu'il va parler.

Comme par enchantement, le silence succède aux clameurs de tout à l'heure.

ROUHER, d'une voix vibrante.

Vos acclamations, messieurs, vont plus loin que Willis' Room, et plus haut que moi. Per-

mettez donc de les traduire par ce cri qui est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs :
« Vive l'Empereur ! »

Les cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur ! » retentissent.

On se presse autour de Rouher : on lui serre la main.

Mais de nouveau, il fait signe qu'il désire parler encore.

On clame :

Écoutez, écoutez. Chut, chut, silence.

A grand'peine le calme renaît.

Rouher est monté sur l'estrade restée vide au fond de la salle. Ainsi il domine entièrement l'assemblée ; et de sa bouche sortent ces paroles.

ROUHER

Voilà, n'est-il pas vrai, mes chers amis, une belle veillée des armes.

LA FOULE

Oui ! oui !

ROUHER

C'est que nous tous, nous poursuivons au

grand jour et avec une indomptable énergie, un but que, sans violences, nous atteindrons, je vous le jure. Demain, vous verrez le Prince et l'Impératrice; vous jugerez par vous-mêmes ce qu'ils sont. Tout ce que je vous demande, c'est à votre retour en France, de faire tous vos efforts pour éclairer l'opinion publique, en disant ce que vous aurez vu.

LA FOULE

Bravo! bravo! Oui! oui! nous le jurons...
Vive l'Empereur! Silence, écoutez.

ROUHER, poursuivant.

Demain, à une heure, après la messe, commencera la réception; dans le parc, s'il fait beau; sous une immense tente, s'il pleut. Dans le cas où le temps manquerait lundi, on continuera mardi, mercredi même... Car, en faisant le pèlerinage de Chislehurst, vous donnez au Prince et à l'Impératrice une grande marque de dévouement qui mérite récompense. Tout le monde, je vous le promets, sera individuellement présenté. Messieurs, que votre cri de ralliement soit celui-ci: Vive l'Empereur de demain! Vive l'Empereur!

L'enthousiasme est à son comble; les bravos succèdent aux bravos, les vivats aux vivats, et de toutes les poitrines sortent les cris de :

Vive le Prince Impérial ! Vive l'Empereur !



II

LA CÉRÉMONIE DE CAMDEN-PLACE

Lundi 16 Mars 1874.



Une pelouse dans le parc de Camden-Place à Chislehurst, à proximité de l'aile droite du Château.

Celui-ci est une grande bâtisse construite en briques et pierres sans style, à laquelle du côté de la grille d'honneur, on accède de biais par une allée ombreuse, où dominent les hêtres et les tilleuls.

Deux avant-corps peu proéminents dont les toits abaissés sont bordés de balustrades à l'italienne, encadrent la porte d'entrée, au-dessus de laquelle a été sculpté un blason anglais qui enveloppe une horloge.

A gauche de la façade donnant sur le parc s'avance

une rotonde au milieu de vastes prairies d'aspect riant, coupées par des bouquets boisés.

Cette rotonde comprend au rez-de-chaussée le grand salon, et au premier étage la chambre de Sa Majesté l'Impératrice.

Sur la pelouse avoisinante, à l'ombre d'un cèdre, deux tentes couvertes en toile blanche ont été dressées.

L'une peut contenir au moins trois mille personnes; c'est celle destinée à la cérémonie officielle.

L'autre, plus petite, renferme la collation qui sera servie aux visiteurs.

Autour de ces tentes ont été disposés de distance en distance quatre-vingt-six piquets, portant en grosses lettres par ordre alphabétique les noms des quatre-vingt-six départements. Ces piquets indiquent les endroits où devront après la cérémonie officielle se grouper les différentes délégations, avant de défiler devant le Prince.

Dès le matin des trains spéciaux de Londres n'ont cessé d'amener de nombreux voyageurs, hommes et femmes, la boutonnière ou le corsage fleuri de violettes.

D'ailleurs la compagnie du South-Eastern-railway a compris, avec le sens pratique des Anglais, qu'il y avait là une aubaine à réaliser, et a bien fait les choses.

Depuis deux jours, de grandes affiches aux couleurs françaises ont été placardées dans les gares de Londres; ces affiches rédigées en deux langues

portent la suscription : « *Chemin de fer du South-Eastern-railway. — Lundi 16 Mars. — Majorité du Prince impérial.* »

La gare de Chislehurst est pavoisée; le drapeau français flotte sur la station. Dans la salle d'attente une inscription encadrée de feuilles de laurier retenue par des immortelles et des violettes contient ces mots en français : « Vive le Prince impérial! — 16 Mars 1874. »

..... Vers dix heures et demie une messe à la mémoire de l'Empereur Napoléon III a été célébrée dans la petite église catholique Sainte-Mary de Chislehurst, aux abords de laquelle plus de trois mille personnes s'étaient massées, une centaine à peine de privilégiés ayant pu pénétrer dans l'intérieur.

A l'issue de la messe, le Prince impérial et l'Impératrice sont rentrés à pied, salués jusqu'à Camden par d'unanimes acclamations.

Dès midi, la lande qui s'étend devant la grille de la demeure impériale offre un curieux spectacle.

Une multitude de voitures ayant amené des familles anglaises stationnent pittoresquement de toutes parts.

La musique d'un régiment écossais, et la musique de Chislehurst rangées le long des murs jouent des airs nationaux et des airs de danse.

C'est une fête, une gaieté universelle.

Un grand nombre de policemen de haute stature, à l'uniforme sombre, la tête couverte du casque en cuir bouilli, maintiennent difficilement les curieux, ne laissant passer que les Français munis de cartes.

Ceux-ci, aussitôt la grille franchie, s'inscrivent sur des tables placées sous les premiers arbres de l'avenue qui mène au château.

Il est maintenant près d'une heure de l'après-midi.

Le ciel est radieux, d'une pureté rare sous le climat anglais.

Le soleil a chassé la brume matinale, et brille du plus vif éclat.

Sur Camden flotte le drapeau tricolore ; la plupart des villas avoisinantes sont également pavoisées aux couleurs françaises. L'église protestante, à quelques centaines de mètres, fait entendre le gai carillon de ses cloches.

Depuis midi et demi la grande tente s'est remplie d'une foule bruyante.

En raison du beau temps elle demeure ouverte, les draperies relevées ; et les milliers de personnes qui n'ont pu trouver place au dedans se pressent au dehors, multitude joyeuse, l'environnant de tous côtés.

Intérieurement, à l'extrémité tournée vers le Château, un petit hémicycle a été réservé, occupé en partie par une estrade, et séparé de la salle par un cordon.

C'est de cette estrade que, d'après le cérémonial adopté, le duc de Padoue doit adresser un discours

au Prince ; c'est de cette estrade que celui-ci doit répondre.

D'anciens fonctionnaires, ministres, députés, sénateurs, préfets, conseillers d'État y ont déjà pris place.

On distingue parmi les dames en riche toilette de ville, mais sans chapeau, la duchesse de Cambacérès, la maréchale Canrobert, la duchesse de Malakoff, la marquise d'Albuféra, la générale comtesse Fleury, la baronne de Bourgoing, madame de la Valette, la comtesse Clary, madame Lebreton-Bourbaky, M^{me} et M^{lle} Rouher, ainsi que M^{me} Lebon, la doyenne des dames de la Halle de Paris.

Au milieu des hommes, voici d'abord les membres de la famille impériale, le prince Lucien Bonaparte, le prince Lucien Murat, le prince Louis Murat, le prince Charles-Napoléon Bonaparte, puis les anciens ministres : MM. Rouher, duc de Grammont, comte de Casabianca, Pinard, duc de Padouc, Ferdinand Barrot, Grandperret, Chevreau, Mège, Busson-Billault, Béhic ; MM. Pietri et Boitelle, anciens préfets de police.

Les anciens préfets sont au nombre de soixante-cinq. Presque tous les membres de l'ancien Conseil d'État sont présents ; enfin les députés en fonctions de l'appel au peuple.

C'est là en quelque sorte le personnel d'un gouvernement entier prêt à fonctionner sur l'heure.

Tous les hommes sont en tenue de soirée, frac et pantalon noir.

La demie après une heure vient de sonner à l'horloge du château.

Soudain des acclamations enthousiastes éclatent.

Un ouragan de cris traverse l'air.

Le fond de la tente vient de s'entr'ouvrir.

Le PRINCE IMPÉRIAL paraît, donnant le bras à l'Impératrice.

L'Impératrice est en deuil de veuve, la tête couverte d'un léger voile de crêpe.

Elle s'avance, la physionomie radieuse, avec une fierté légitime du Fils qu'elle a près d'elle. Les malheurs qui depuis quatre ans l'ont frappée n'ont pas altéré sa beauté, la joie actuelle donnant à ses traits une vigueur toute nouvelle, un éclat particulier.

Le PRINCE est en habit, avec la plaque et le grand cordon de la Légion d'honneur.

C'est à présent un jeune homme mince, élancé, élégant, distingué de manières.

Il a le geste aisé, l'œil doux et profond, la démarche un peu lente de son Père allié à la grâce de sa Mère.

Il se tient droit, nullement embarrassé, recevant en pleine poitrine les bordées d'enthousiasme qui ont salué son entrée, et qui ne cessent pas, cachant son émotion naturelle sous un sourire; mais les mouvements fébriles, que sa volonté ne parvient pas à comprimer, font deviner aisément les sentiments qui l'agitent.

Deux fauteuils dorés recouverts banalement en velours rouge occupent le centre de l'estrade.

Le PRINCE s'assied dans l'un de ces fauteuils. Sa Mère prend place à sa droite.

A sa gauche se tient debout le prince Lucien Bonaparte, tandis que se groupent autour d'eux Rouher, le prince Murat, les grands dignitaires de l'Empire et les anciens ministres.

D'entre ceux-ci se détache LE DUC DE PADOUE.

C'est un vieillard de haute taille, aux traits fins, aux cheveux et à la barbe de neige, à la physionomie distinguée.

Sa démarche est lente et solennelle.

Il fait quelques pas, salue respectueusement LE PRINCE IMPÉRIAL, déplie une feuille de papier blanc qu'il tient à la main : et d'une voix d'abord émue, puis de plus en plus assurée, prononce les paroles suivantes, fréquemment interrompues par les bravos de l'assistance.

LE DUC DE PADOUE

Monseigneur,

Notre premier hommage était dû à l'Empereur : La prière nous a réunis autour de son tombeau ; nous nous sommes rappelé cette grande âme, à laquelle le rang suprême n'avait enlevé aucune de ces exquises délicatesses et que l'infortune avait laissée noble et sereine.

Oublieux des ingratitude, dédaigneux des

haines, l'Empereur n'a jamais, après tant de désastres subis, fait tomber une seule parole amère de ses lèvres attristées.

Nous qui l'avons connu, nous l'avons bien aimé, Monseigneur, et cette affection est notre premier lien avec vous, qui portez si haut les sentiments de la piété filiale.

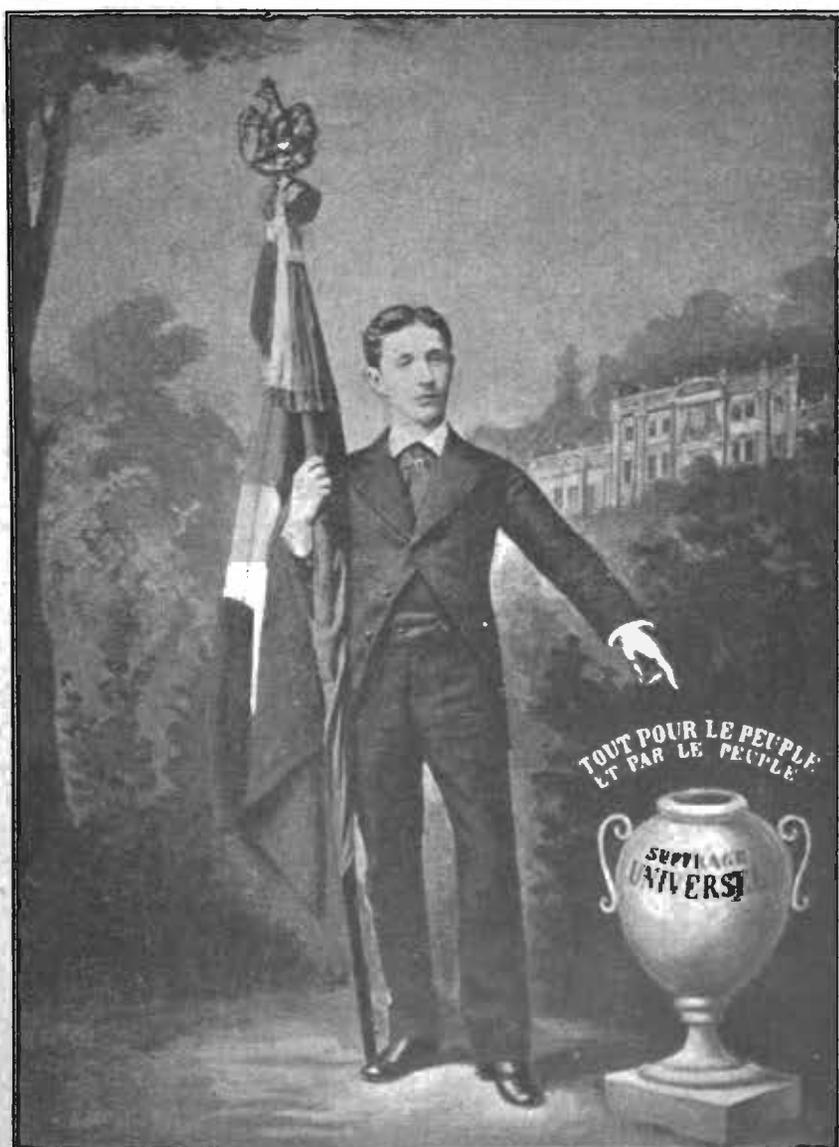
Des divers points du territoire, nous nous sommes donné rendez-vous au jour anniversaire de votre naissance ; ceux qui n'ont pu venir vous ont adressé les témoignages de leur fidélité.

Permettez-moi, Monseigneur, de préciser en peu de mots le caractère vrai de cette réunion.

Les partis de France propagent leurs doctrines et cherchent à en hâter le triomphe ; nous ne pouvions garder le silence : la cause impériale occupe une trop grande place dans le pays.

Résolus à ne pas franchir les limites de la loi, nous avons le droit de rappeler le passé, de nous interroger sur les aspirations de notre patrie et de proclamer nos croyances devant le représentant d'une dynastie qui en ce siècle a occupé le trône pendant plus de trente années.

Il y a dix-huit ans, Monseigneur, le peuple français acclamait votre naissance. L'Europe, réunie au congrès de Paris, s'associait à ses



TOUT POUR LE PEUPLE
ET PAR LE PEUPLE



Principe de la Souverainete Nationale et le Drapeau qui le consacre

joies et à ses espérances. Vous receviez le titre d'Enfant de France.

Aujourd'hui, si la tempête n'avait pas arrêté le cours de la volonté nationale, les constitutions de l'Empire remettraient entre vos mains les destinées du pays.

Au contraire, depuis trois années, les tentatives pour constituer un gouvernement définitif naissent et meurent dans l'impuissance. La nation, tout en se confiant à la loyauté du maréchal de Mac-Mahon qui a la garde temporaire de ses intérêts, est inquiète sur son avenir, et l'activité nationale est en souffrance.

La sécurité ne peut être reconquise que par la loyale et libre expansion de la volonté de tous s'imposant au patriotisme de chacun.

Quel gouvernement choisira le suffrage universel exerçant son indiscutable souveraineté?

La France est démocratique, mais elle veut l'ordre et l'autorité.

La République n'a jamais été pour elle qu'une intermittence ou une transition; elle ne lui a été imposée que par la terreur, une insurrection triomphante ou un attentat commis sous les yeux et au profit de l'ennemi.

La dynastie des Napoléon a été choisie dans les rangs du peuple pour représenter et garantir les intérêts et les droits de notre société

moderne. Fondée, relevée, soutenue par d'innombrables suffrages, elle est l'élue non d'une classe, mais de la nation tout entière.

Ce sont là vos titres, Monseigneur, et cette nation qui les a écrits de sa main ne saurait les oublier.

Ceux qui la disent versatile et révolutionnaire la calomnient. Sans doute les surfaces sont fortement agitées par les vents contraires et notre sort n'a été que trop de fois à la merci de l'émeute.

Mais la foi politique du peuple est comme sa religion : elle n'est un instant courbée par l'orage que pour se relever plus ardente et plus fière. Nous sommes nombreux autour de vous, Monseigneur; mais mille fois plus nombreux sont ceux qui sur la terre française, célèbrent le 16 Mars par leurs vœux et leurs prières.

Attendez donc avec confiance.

Personne n'arrêtera le courant national : vivez les heures de l'exil dans le recueillement et le travail, entouré des tendresses d'une mère, dont le courage et la patriotique abnégation ont marqué la noble place dans l'histoire, mais soyez prêt pour les desseins de la Providence.

Le discours du duc de Padoue est terminé. Sa péroraison a été saluée par les cris de :

Vive Napoléon IV! Vive l'Empereur!

Le PRINCE à son tour se lève.

Et le silence, un silence profond, se fait comme par enchantement.

Tous les yeux sont ardemment fixés sur le jeune homme, qui, nullement intimidé, se tourne d'abord vers le duc de Padoue.

LE PRINCE IMPÉRIAL

Monsieur le Duc,

Je vous remercie des paroles que vous venez de prononcer. Elles ne pouvaient être adressées par un ami plus loyal et plus sympathique.

La voix est d'une grande fermeté, admirablement timbrée; l'accent d'une énergie saisissante, communicative, la diction merveilleusement juste.

On sent que ce n'est pas seulement un éphèbe de dix-huit ans qui parle, mais un homme d'action qui se révèle et s'affirme.

Maintenant il s'adresse à l'assistance :

LE PRINCE IMPÉRIAL

Messieurs,

En vous réunissant ici aujourd'hui, vous avez

obéi à un sentiment de fidélité envers le souvenir de l'Empereur, et c'est de quoi je veux tout d'abord vous remercier.

La conscience publique a vengé des calomnies cette grande mémoire, et voit l'Empereur sous ses traits véritables.

Vous qui venez des diverses contrées du pays, vous pouvez lui rendre témoignage; son règne n'a été qu'une constante sollicitude pour le bien de tous : sa dernière journée sur la terre de France a été une journée d'héroïsme et d'abnégation.

Cris : « Oui, oui. Vive l'Empereur ! »

Votre présence autour de moi, les adresses qui me parviennent en grand nombre attestent combien la France est inquiète de ses destinées futures; l'ordre est protégé par l'épée du duc de Magenta, ancien compagnon des gloires et des malheurs de mon père. Sa loyauté nous est un sûr garant qu'il ne laissera pas exposé aux surprises des partis le dépôt qu'il a reçu; mais l'ordre matériel n'est pas la sécurité...

Mouvements divers.

L'avenir demeure inconnu : les intérêts s'en effraient ; les passions peuvent en abuser.

C'est vrai! c'est vrai!

De là est né le sentiment dont vous m'apportez l'écho, celui qui entraîne l'opinion avec une puissance irrésistible vers un retour direct à la nation pour jeter les fondements d'un gouvernement définitif.

Le plébiscite, c'est le salut, c'est le droit!

Longues acclamations.

C'est la force rendue au pouvoir et l'ère des longues sécurités rouverte aux pays : c'est un grand parti national, sans vainqueurs ni vaincus, s'élevant au-dessus de tous pour les réconcilier!

Enthousiasme ; cris de : « Vive l'Empereur ! »

La France librement consultée jettera-t-elle les yeux sur le fils de Napoléon III?

Oui, oui.

Cette pensée éveille en moi moins d'orgueil que de défiance de mes forces.

L'Empereur m'a appris de quel poids pèse l'autorité souveraine, même sur de viriles épaules, et, combien sont nécessaires, pour accomplir une si haute mission, la foi en soi-même et le sentiment du devoir.

C'est cette foi qui me donnera ce qui manque à ma jeunesse.

Uni à ma mère par la plus tendre et la plus reconnaissante affection, je travaillerai sans relâche à devancer les progrès des années.

Cris : « Vive l'Impératrice ! »

Quand l'heure sera venue, si un autre gouvernement réunit les suffrages du plus grand nombre, je m'inclinerai avec respect devant la décision du pays.

Mouvements divers.

Si le nom de Napoléon sort pour la huitième fois des urnes populaires, je suis prêt à accepter la responsabilité que m'imposerait la volonté de la nation.

Acclamations unanimes, cris de : « Vive Napoléon IV ! »

Telle est ma pensée : je vous remercie d'avoir parcouru une longue route pour venir en recueillir l'expression.

Reportez aux absents mon souvenir, à la France les vœux de l'un de ses enfants ; mon courage et ma vie lui appartiennent.

Que Dieu veille sur elle, et lui rende sa prospérité et sa grandeur !!!

Lorsque LE PRINCE a terminé, aux dernières paroles prononcées avec une autorité croissante, un seul cri vient à toutes les lèvres, comme il est dans tous les cœurs :

Vive l'Empereur !!!

En un clin d'œil, LE PRINCE et L'IMPÉRATRICE sont entourés, littéralement enveloppés. C'est une frénésie, un délire...

Chacun veut leur serrer la main, toucher leurs vêtements.

De vieux hommes, des paysans s'agenouillent sur leur passage.

Bien qu'ils n'aient que quelques pas à faire, c'est à grand'peine que, protégés par les familiers de la maison, ils peuvent regagner l'intérieur du château...

Il est deux heures ; l'émotion n'est pas calmée...

C'est en vain que les commissaires parcourent les groupes, annoncent à haute voix que les réceptions vont commencer.

Enfin chaque députation finit par se retrouver, non sans peine, autour du poteau indicateur du département qu'il représente.

Ce sont par ordre alphabétique les députations de

l'Ain, de l'Aisne et de l'Algérie qui ouvrent la marche...

Dans les salons, LE PRINCE et sa Mère se tiennent debout, accoudés à l'admirable cheminée en porcelaine de Saxe, dont les hautes cariatides forment derrière eux comme un riche entrelacement.

Les groupes se succèdent, conduits soit par un député, soit par un ancien fonctionnaire; et pour chacun les présentations ont lieu.

LE PRINCE serre la main de chaque arrivant; cette poignée de main est franche, d'une franchise un peu rude même, et ce n'est pas une des moindres séductions de cet être doué, dont la personne dégage un charme indéfinissable, charme tellement puissant que ceux qui l'approchent ne le quittent pas sans lui rester dévoués corps et âmes.

Il a un mot aimable pour tous, semble connaître chaque figure nouvelle qui s'approche de lui.

Lorsque se met en branle la députation de Paris, — la plus nombreuse, — les assistants crient : « Vive Paris ! » de toutes leurs forces. Au milieu de ces centaines de personnes en habit noir, où se montre la redingote démodée de quelques ouvriers endimanchés, venus à leurs frais, l'on crie : « Vivent les ouvriers de Paris !! »

Puis les délégations des départements se succèdent à intervalles réguliers, sans interruption.

Il en est venu de tous les coins de la France, du Nord comme du Midi, de l'Est comme de l'Ouest.

Ici des Bretons fraternisent avec des Auvergnats, des Bourguignons avec des Basques, des Picards avec des Savoisiens, des Normands avec des Marseillais...

Sur les visages se lit un enthousiasme véritable, sincère.

C'est bien le Pays de France qui a passé la mer pour saluer son futur Empereur ! C'est bien la voix du Peuple de France qui fait entendre sa puissante clameur.

Le jour commence à baisser, et des milliers de personnes attendent encore l'honneur de se présenter devant leur jeune Souverain.

Cependant il paraît impossible, en présence de cette affluence inattendue, de terminer complètement la cérémonie avant la nuit.

On annonce que la réception sera continuée le lendemain.

Mais la foule résiste, refuse de s'éloigner, réclame à grands cris le Prince.

Une nouvelle ovation renaît grandiose.

La fenêtre centrale de la rotonde s'est ouverte ; et dans l'encadrement LE PRINCE IMPÉRIAL est apparu.

A plusieurs reprises il salue cette multitude qui l'acclame ; puis se redresse dans une pose à la fois digne et fière.

Pendant quelques instants il demeure ainsi.

Une bouffée de légitime orgueil lui est montée au cerveau.

Il se trouve absolument transporté par la grandeur de la manifestation populaire, se sent sacré Empereur par ces mille et mille bouches, élevé en quelque sorte sur le pavois par la volonté de la Nation !

**Vive l'Empereur ! Vive le Prince impérial !
Vive Napoléon IV !**

Il est en communion complète avec cette mer humaine dont le grondement joyeux l'enivre, avec ce peuple, dont le délire le gagne peu à peu.

Vive Napoléon IV ! Vive l'Empereur !

Il salue de nouveau, en proie à une exaltation croissante.

Cette journée n'est-elle point pour lui la revanche des anciens jours, la revanche des malheurs de 1870, des défaites injustes, des calomnies odieuses!... Et déjà sa pensée se tourne vers son Père, son Père qui fut un Souverain juste et bon, aimant le peuple, accessible à tous, son Père qui perdit son trône par un excès de bonté, dégénéré en un excès de faiblesse, son Père, un rêveur épris de rénovation sociale, que l'histoire impartiale jugera un jour à son véritable mérite !

Vive l'Empereur ! Vive Napoléon IV !

Ces cris montent sans discontinuer, comme un hosannah vers le ciel, appelant sur le nouvel élu la bénédiction du Très Haut !

Au loin, derrière les arbres du parc, par delà les pelouses verdoyantes, le soleil se couche dans un éblouissement de feu.

Tout à coup une brume rougeâtre monte à l'horizon.

La nature entière est devenue rose, d'une roseur qui semble du sang ou bien de la pourpre...

Roses les grands chênes; roses les ormes monstrueux, les hêtres séculaires, les tilleuls à la rugueuse écorce; roses les cèdres gigantesques; roses les prairies mamelonnées aux lointains profonds; rose la façade du Château, sur laquelle l'astre en mourant a dardé ses ultimes rayons.

LE PRINCE en semble lui aussi imprégné, resplendissant de cette clarté qui l'enveloppe d'un lumineux manteau.

...Et voici qu'au milieu de ce rayonnement, s'éclaire sur sa poitrine comme une traînée rouge, le Grand

Cordon de la Légion d'honneur qu'il porte en sautoir,
— éclaboussement de sang succédant à la pourpre
souveraine — présage sinistre en pleine apothéose !!



LIVRE SECOND

L'AMOUR

Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.

Alfred de Musset.

I

LA RENCONTRE

Janvier 1878.



Un compartiment de deuxième classe sur la ligne de Douvres à Londres (South-Eastern-railway).

Le train vient de stopper à la station de Chislehurst.

Deux personnes sont montées dans le compartiment : une jeune fille et un jeune homme paraissant tous deux âgés d'une vingtaine d'années.

La jeune fille est brune, les cheveux noir de jais, abrités sous une mignonne capote, qui laisse entrevoir par derrière un minuscule chignon ; mais les yeux sont bleus, bordés de cils et surmontés de sourcils de nuance foncée, avec une expression claire. L'ensemble de la physionomie paraît distingué, les traits fins, le nez petit, légèrement retroussé.

Elle est vêtue d'une robe forme tailleur, simple, de couleur grise, sans garnitures, qui fait valoir la souplesse peu commune de la taille.

Un instant, tandis que le train s'ébranle, elle se tient penchée à la portière ; puis se rassied, visiblement troublée par ce tête-à-tête.

Le jeune homme est blond, d'un blond tirant sur le châtain ; les cheveux sont coupés court, le visage régulier, les yeux limpides, le nez busqué, la bouche mignonne qu'ombrage une moustache naissante.

D'une taille moyenne, mais élancée, son maintien est plein de grâce. Un complet de couleur sombre l'habille ; sur la tête un chapeau de feutre. Sa mise quoique élégante, dénote une simplicité de bon goût.

Ce jeune homme de vingt-deux ans n'est autre que le Prince impérial Louis-Napoléon.

...Depuis quelques semaines il a remarqué la jeune fille qui se rend souvent à Londres les mêmes jours et aux mêmes heures que lui.

La première fois qu'il la vit, elle se tenait sur le quai, attendant l'arrivée du train. Sa démarche gracieuse, son maintien modeste l'avaient tout d'abord frappé ; puis il n'y pensa plus.

Quelques jours après il la croisait à la même place.

Suivant son habitude il était venu à pied de Camden — une promenade — et, tout à coup, sur le seuil de la gare, il l'avait aperçue.

Elle stationnait devant le guichet, attendant pour prendre son billet.

Il éprouva une indéfinissable satisfaction, s'attarda quelques instants à la contempler. Ce sentiment quasi-involontaire fut assez fort pour exciter sa curiosité.

De ce jour, intrigué peut-être par la persistance de la rencontre, par l'ébauche de rendez-vous que lui procurait le hasard, cette jolie personne l'intéressa.

D'un caractère peu expansif, auquel se joignaient des sentiments religieux solides, aucune femme n'était encore entrée dans son existence.

Sa situation particulière lui interdisait, en effet, de s'adresser aux premières venues ; et dans les parties de plaisir que rarement il s'était permises avec ses camarades de l'école de Woolwich, toujours il avait observé une réserve absolue.

A la vérité il se trouvait, à vingt ans passés, vierge de corps comme de cœur ; non pas qu'il ne connût la vie, mais sa nature d'une sensibilité extrême, quelque peu mystique, qu'il tenait de sa mère, l'accomplissement régulier de ses devoirs religieux l'avaient détourné jusqu'alors d'une manière complète des aventures communes aux jeunes gens de son âge.

Dans le monde de l'aristocratie anglaise qu'il fréquentait, même à la cour de la Reine, il s'était sans cesse appliqué à conserver une attitude d'une absolue correction.

Le nom qu'il portait lui interdisait d'entretenir une liaison suivie avec quelque lady ou même quelque

princesse, liaison qui eût été connue de suite et ne lui eût procuré que des déboires.

Il n'en était pas moins fort galant cavalier, brillant causeur, d'une courtoisie empressée ; et le charme réel qu'il répandait autour de sa personne aurait fait tourner bien des têtes féminines, s'il se fût abaissé aux premières avances.

Cette vie chaste lui pesait cependant ; et parfois la nature reprenant le dessus, il se laissait aller jusqu'à rêver des bonheurs insoupçonnés, dont il s'était volontairement privé.

Son état d'âme rendait donc très naturelle l'impression produite par la charmante inconnue.

Du jour où il la trouva de son goût, il y pensa plus que jamais il n'avait pensé à d'autre femme. La nuit, il revoyait son élégante tournure. Cette vision, il ne la chassait point de son esprit ; au contraire, il se complaisait dans ces remembrances, se laissant bercer sans inquiétude par sa passion naissante, gardant au fond du cœur, et pour lui seul, son secret, heureux de ces amours buissonnières, dont il ne devait compte à personne.

Dire qu'il l'aimait déjà serait peut-être exagéré : aussi bien éprouvait-il un réel plaisir à la retrouver. Cette rencontre fréquente était devenue pour lui une singulière habitude. Un jour qu'elle ne vint pas, il ressentit une vive contrariété, un petit chagrin passager. Il craignit avec angoisse qu'elle ne fût malade, et ne se rassura qu'après quelques jours, quand elle reparut.

Bien qu'il ne lui eût jamais adressé la parole, son cœur ne tressautait pas moins lorsqu'il l'apercevait inopinément dans l'intérieur de la gare ou sur le quai, généralement près de l'étalage des journaux qu'elle semblait examiner avec complaisance.

Qui pouvait être cette charmante enfant ? — Probablement quelque demoiselle de magasin ou quelque institutrice (sa mise ne dénotait pas une condition plus élevée), dont les parents habitaient Chislehurst, et qui se rendait à Londres pour ses occupations.

Elle descendait en effet régulièrement à la station de Cannon street, la plus rapprochée de la cité, tandis que le Prince continuait sa route jusqu'à Charing-Cross, près du quartier aristocratique.

A Cannon street, il ne manquait point de la guetter par la portière. Elle sautait lestement, se dirigeant vers la sortie, passant avec agilité au milieu de la foule, ou se faufilant au travers des cabs qui stationnaient jusqu'auprès de la voie.

Bientôt il la perdait de vue. Alors il se renfonçait dans le coin de son compartiment avec une mauvaise humeur qu'il s'efforçait vainement de dissimuler.

Maintes fois durant le trajet il prit la résolution de descendre en même temps qu'elle, afin de la suivre. Mais oserait-il l'aborder dans la rue ? Et puis, ce moyen de policier, pour obtenir le renseignement qu'il convoitait, répugnait à sa nature loyale.

Avait-il été remarqué, lui aussi ? C'était douteux ; car elle semblait ne faire aucune attention à son manège.

Et ceci durait depuis de longs mois lorsque ce jour-là, la voyant monter dans un wagon inoccupé, au moment même du départ, il s'était élancé sur ses traces.

Le train filait...

Tout d'abord, il se sent honteux de son audace, étourdi par la brusque résolution qu'il a prise.

Il étale devant lui un journal grand ouvert, qu'il affecte de lire attentivement. Mais les lettres dansent devant ses yeux ; il lui est impossible de comprendre un mot. Alors il regarde à la dérobée sa compagne de voyage, détaillant avec avidité les moindres traits de sa mignonne personne, s'énervant petit à petit à la pensée de se trouver seul avec cette belle jeune fille, à laquelle il rêve depuis des semaines, le sang bouillonnant dans ses veines, avec des révoltes de tout son être, éprouvant de cette douleur passagère comme une délicieuse angoisse.

Comment osera-t-il lui parler ?

Evidemment il se persuade qu'il sera tout à fait ridicule, s'il ne profite de ce hasard, auquel il a quelque peu aidé, s'il gagne Londres sans lui avoir adressé même banalement la parole.

Le train s'arrêtant à un petit nombre de stations avant Cannon street, il semblait peu vraisemblable qu'ils fussent dérangés.

Mais comment faire ? quel prétexte invoquer ?

.... Et tandis que sans la perdre une minute de vue, il méditait ainsi, le carreau de la portière, probablement mal assujetti retombe avec un bruit

sourd, laissant échapper une bouffée d'air, qui vient agiter les petits frisons posés en désordre sur le front de la jeune fille.

Elle se lève pour remonter le carreau : mais déjà le Prince s'est précipité.

LE PRINCE

Permettez, miss, je ne souffrirai pas.....

Elle le fixe un instant de son regard clair; celui-ci relève hâtivement la vitre.

LA JEUNE FILLE

Merci, monsieur, je vous suis fort obligée.

LE PRINCE

Je m'estime trop heureux, miss, d'avoir pu vous être agréable.

Tous deux demeurent à présent silencieux. Le Prince s'est rapproché, et se tournant vers elle...

LE PRINCE, après un effort.

Ce n'est pas aujourd'hui le premier jour que j'ai l'honneur de vous rencontrer. Maintes fois je vous ai déjà vue à Chislehurst. Vos

occupations vous amènent sans doute souvent de ce côté ?

La jeune fille n'a pas répondu ; elle a rougi et s'est pelotonnée nerveusement dans le coin où elle est assise, fixant de nouveau sur lui ses yeux effarouchés.

Mais le Prince a compris que, s'il ne poursuit pas la conversation, s'il en reste là, l'occasion qu'il attend va lui échapper encore. Cette pensée subite lui donne un courage qu'il ne se fut pas soupçonné. Et de sa voix la plus douce :

LE PRINCE

Excusez la liberté que je prends : mais depuis que je vous ai aperçue pour la première fois — il y a déjà bien des semaines — vous avez fait sur moi une impression si vive..... (s'enthousiasmant) — ... Oh ! ne vous fâchez pas, je vous en conjure... Aussi dois-je vous avouer qu'aujourd'hui le hasard seul ne nous a pas réunis. C'est volontairement que je suis monté dans ce wagon derrière vous : je ne sais encore comment... J'avais complètement perdu la tête. Vous êtes si jolie ! — Ah ! voilà que vous prenez encore votre air courroucé, et je vous ai certainement offensée !... Mais vous ne pouvez m'accuser de ne point agir loyalement

puisque je vous fais ma confession tout entière.

LA JEUNE FILLE, sévèrement.

Vraiment, monsieur, vos questions sont d'une telle indiscretion...

LE PRINCE, baissant la voix.

Vous avez raison : je reconnais l'indiscretion de ma conduite, et je vous en demande pardon. Tout à l'heure, à la prochaine station, je descendrai de ce wagon ; et plus jamais vous n'entendrez parler de moi. Mais avant de vous perdre, vous ne pouvez m'empêcher, n'est-ce pas, de vous dire combien je vous trouve charmante, de vous avouer encore une fois l'impression profonde que vous avez faite depuis longtemps sur mon cœur.

...Ah ! laissez-moi continuer, de grâce. Que vous importe, puisque nous ne devons plus nous revoir !... Je veux vous dire aussi que je rêve de vous nuit et jour, et que mon plus grand bonheur eût été de passer ma vie à vos pieds... Mais vous exigez que je disparaisse de votre présence, j'obéirai : je vous en donne ma parole.

Le Prince a prononcé ces derniers mots sur un

ton de dignité fière ; puis, cérémonieusement il s'est écarté de sa compagne, rejoignant l'extrémité opposée du compartiment.

La jeune fille l'a écouté avec attention ; on devine qu'elle est moins contrariée qu'elle ne veut le laisser paraître. Elle se sent flattée au contraire dans son for intérieur par de tels hommages venant d'un cavalier d'aussi élégante tournure. Son courroux a disparu. Un sourire discret plisse ses lèvres. C'est qu'elle s'est laissé bercer par la musique de cette voix au timbre si doux. En même temps elle est frappée de l'attitude qui a succédé tout à coup aux intonations tendres de la déclaration première. Elle se sent comme enveloppée par un charme inexpliqué.

Elle baisse les yeux, et s'adressant au Prince :

LA JEUNE FILLE.

Oh ! monsieur, soyez persuadé que je n'exige pas du tout que vous vous éloigniez à l'instant de ma présence, et vous ne m'offensez nullement. Mais vous conviendrez qu'il n'est pas... bienséant pour une jeune fille honnête d'engager la conversation avec une personne qu'elle ne connaît pas, qu'elle voit pour la première fois... dont elle ignore même le nom...

Le Prince paraît assez embarrassé de cette question ; cependant il réplique vivement :

LE PRINCE

Vous désirez savoir qui je suis... Je vais vous le dire...

Après une hésitation.

Je me nomme Louis Walter : j'ai vingt-deux ans : mes parents habitent Chislehurst, et je me rends presque journellement à Londres pour mes études. Je suis élève de l'École militaire de Woolwich, et j'attends ma nomination dans l'armée.

LA JEUNE FILLE

Je vous remercie, monsieur, de cette marque de confiance et je ne veux pas demeurer en reste avec vous. Je m'appelle Charlotte Watkyns : j'ai dix-huit ans et quelques mois, je n'ai plus de parents ; et je vais quelquefois rendre visite à Chislehurst, chez une amie — Mais, Seigneur Dieu ! quelle opinion allez-vous avoir de moi ? Il n'y a pas dix minutes que je vous connais, et j'ai déjà commis une double imprudence : celle de lier conversation avec vous, et celle de vous dire mon nom. C'est d'une grave inconséquence.

LE PRINCE

Je penserai que vous êtes la plus délicieuse personne que je connaisse. Je penserai que vous aussi avez eu confiance en moi, comme j'ai eu confiance en vous.

Vous ne vous en repentirez pas, je vous le jure. C'est à croire que Dieu lui-même a voulu nous réunir... Sans doute tout à l'heure vous avez eu foi en mes paroles : vous n'avez pas voulu que je vous quittasse malheureux...

Oh ! merci, merci...

Baissant la voix.

Peut-être aussi, ne vous suis-je pas tout à fait... indifférent?...

Le Prince se trouve à présent en face de la jeune fille, et cherche à lui prendre la main.

Elle recule vivement, une émotion mal dissimulée lui empourprant le visage.

LA JEUNE FILLE

Je ne puis, monsieur, vous permettre de continuer ainsi. Quoique je sois encore très jeune, on m'a appris qu'une personne bien

élevée ne doit point écouter des choses aussi peu convenables.

LE PRINCE

Encore une fois, miss, pardon ; vous avez en effet été par trop indulgente. Je vous serai toute la vie reconnaissant d'avoir voulu m'entendre. Mais, si je ne dois plus vous revoir, jamais, jamais, — si ce roman gentiment commencé ne peut avoir de lendemain — eh bien, croyez-moi, — je vous jure que je suis sincère, — j'emporterai de ces minutes trop brèves passées en votre compagnie un souvenir inoubliable. Elles auront été les plus heureuses de mon existence... Je m'en souviendrai sans cesse avec délice...

Le Prince a prononcé ces paroles avec feu. En même temps ses yeux se sont attachés fixement sur ceux de Charlotte ; on devine qu'il a mis toute son âme, toute sa tendresse dans ce regard.

La jeune fille ne s'est point détournée ; elle se sent de plus en plus attendrie, impuissante à résister à cette étreinte délicieuse des yeux, dont elle se trouve enveloppée.

Or une flamme rapide a passé sous ses longs cils qu'elle baisse modestement : elle s'apprête à les relever avec une angoisse mal dissimulée, lorsque le train, traversant la Tamise, entre avec un bruit sourd

mêlé de sifflets prolongés en gare de Cannon street.

En un instant elle s'est reprise.

Brusquement elle se lève, et se dirigeant vers la portière :

LA JEUNE FILLE

Au revoir ! Je suis arrivée, je me sauve...

LE PRINCE

Vous permettrez que je vous aide à descendre ?

LA JEUNE FILLE

Oh ! ceci de grand cœur.

Cette fois, c'est elle qui lui tend la main. Le Prince fiévreusement s'en est emparé... Durant une seconde à peine il la tient emprisonnée dans la sienne, avec la tentation folle de la porter à ses lèvres.

Mais Charlotte a sauté légèrement du wagon ; très vite, sans se retourner, elle a disparu dans la foule.

Le Prince reste seul dans le compartiment déserté.

Tandis que le train, reprenant sa course, traverse de nouveau la Tamise, il demeure rêveur, absorbé par le bouillonnement de ses pensées.

... Il éprouve un regret du mensonge qu'il a

dû faire, de ce faux nom, qui lui est passé tout à coup par la cervelle, et dont il s'est affublé.

Puis ce sentiment fait place à une joie ineffable : celle d'avoir pu enfin causer quelques instants avec la ravissante enfant.

Il est surpris de son audace. Comment a-t-il osé lui parler ainsi d'amour?

Anxieusement il se demande ce qui résultera de cet entretien.

La reverra-t-il seulement jamais?

Cette pensée, qui tout à coup l'assaille, lui cause une émotion profonde.

Quoi ? l'aimerait-il déjà véritablement ?

Il n'ose sur ce point s'interroger, mettre complètement à nu son cœur.

A-t-il même le droit d'aimer cette enfant innocente et candide, qui si gentiment ne lui a caché ni son nom, ni son état social.

Qu'advient-il un jour, s'il pousse plus avant l'aventure ?

En même temps son cœur se fond dans une sensation inconnue.

Innocemment il s'y complaît, la tête en feu.

... C'est qu'elle est tout à fait charmante, la mignonne.

Il s'efforce de se remémorer ses moindres gestes d'une grâce si parfaite, son teint mat, sa bouche si pure où éclate dans un sourire l'ivoire de ses dents, ses yeux d'un bleu clair, tranchant de façon si étrange sur l'ébène de ses cheveux, sa taille souple, sa main

effilée dont il croit sentir encore la furtive étreinte, le son argentin de sa voix qui bourdonne sans cesse à ses oreilles.....

Il baisse la tête : et de ses lèvres s'échappe ce nom : « Charlotte », murmuré plutôt que prononcé, — une plainte légère comme une prière...



II

LE RENDEZ-VOUS

Mars 1878.



Une chambre au premier étage chez Dumont, coiffeur français, 109, Regent street, à Londres.

La pièce est modestement meublée d'un lit, d'une armoire, d'une toilette, d'une table ronde placée au milieu. La décoration des fenêtres, « à guillotine » suivant la mode anglaise, ne comprend que des rideaux festonnés de cretonne à fleurs, ainsi qu'un store en taffetas vert foncé pour abriter des rayons du soleil.

Les meubles sont en acajou, les sièges, également en acajou, recouverts de reps.

C'est le pied-à-terre loué par le Prince impérial, pied-à-terre où il reçoit ses amis, donne ses rendez-vous, se fait adresser sa correspondance personnelle, s'habille, lorsqu'il doit se rendre à quelque dîner ou quelque soirée intime.

Le logis a l'aspect de l'habitation d'un sous-lieutenant peu fortuné, plutôt que celle, même passagère, de l'héritier des Napoléon.

Le Prince a d'ailleurs des goûts simples et s'accommode à merveille de cette humble demeure.

Il est environ quatre heures de l'après-midi. Le Prince vient d'ouvrir la porte qu'il referme avec soin.

Il tient dans ses bras une bottelée de roses qu'il pose sur la table ; puis se dirige vers la cheminée, choisit l'un des deux vases de faïence grossière qui en sont le principal ornement. Il a bientôt confectionné un énorme bouquet qu'il pose triomphalement sur la table. Un instant il se penche pour juger de l'effet produit.

Satisfait, il ouvre l'armoire, en sort des tasses de porcelaine blanche, des cuillers, une bouillotte — ce qu'il faut pour confectionner le thé. Il y joint des gâteaux secs, une bouteille de champagne... Tout cela est rapidement disposé.

Le Prince semble guilleret : de temps à autre durant ce petit travail, il sifflote une marche guerrière.

Une immense satisfaction est peinte sur son visage ; ses yeux brillent ; on devine qu'il éprouve un réel plaisir en apprêtant ainsi lui-même, sans le secours d'aucun domestique, ce goûter improvisé.

Un bruit de pas dans l'escalier lui fait dresser l'oreille ; mais le bruit a dépassé la porte, se dirige vers l'étage supérieur.

Le Prince a tiré sa montre, nerveusement l'a remise dans son gousset.

Il reste à présent préoccupé, impatient.

Il se dirige vers la fenêtre, examine attentivement la rue ; puis, découragé, s'assied les jambes croisées dans l'unique fauteuil que possède la pièce.

Evidemment, il attend quelqu'un, et cette personne tarde bien à venir.

A sa nervosité, à son impatience succédant à sa gaieté il n'est point malaisé de deviner que cette personne doit être une femme ; et quelle femme serait-ce, sinon la jolie Charlotte Watkyns?.....

Depuis le jour inoublié, où ils ont échangé quelques paroles dans le train qui les menait l'un et l'autre à Londres, les deux jeunes gens se sont revus.....

L'amourette ébauchée a suivi son cours ordinaire. Aujourd'hui, ils s'aiment, et se le sont dit. Mais leurs rapports ont conservé un caractère de chasteté parfaite, leurs relations une pureté absolue.

Ceci devait arriver : un hasard nouveau les remit en présence à cette même gare de Chislehurst, témoin des prémices de leur liaison.

Ils s'étaient croisés dans l'étroit passage souterrain

qui sépare les quais, sous la voie encaissée du chemin de fer. Dans cet endroit obscur, mal éclairé, ils se heurtèrent presque, le Prince rentrant à la chute du jour à Camden, et la jeune fille retournant de son côté à Londres.

Au salut discret du jeune homme, Charlotte avait esquissé une légère inclinaison de tête ; celui-ci revenant sur ses pas, l'eut bientôt rejointe, abordée d'un banal : « Bonjour, miss, comment vous portez-vous ? » auquel elle avait inconsciemment répondu par un : « Fort bien, monsieur, et vous ? » en baissant les yeux.

Certes c'était une grave imprudence ; mais elle se sentit obéir à un premier mouvement impulsif, irrésistible, qu'elle ne chercha même point à s'expliquer.

Dès lors, la glace était rompue. Du moment qu'elle consentait à répondre, c'est qu'elle pardonnait les avances de l'autre jour, c'est qu'elle n'avait pas oublié son compagnon. Le Prince, du moins, le comprit ainsi : et comme le train pour Londres se trouvait en retard, il s'offrit à lui tenir compagnie.

Un bavardage discret s'ensuivit, bavardage où les deux enfants nullement gênés cette fois, se dirent ingénument tout ce qui leur passa par la tête, la conversation ayant pris bientôt l'allure enjouée du « flirt ».

Pressée de questions, elle avoua qu'elle aussi l'avait remarqué depuis des mois, que l'impression fut loin d'être mauvaise, qu'elle l'avait considéré aussitôt comme un parfait gentleman, et qu'en somme

elle n'éprouva ce jour-là aucun déplaisir à ce qu'il lui parlât le premier.

Le Prince se sentit transporté en écoutant ces paroles, dont la naïveté sincère lui parut adorable.

Il répliqua par des protestations : « Son souvenir ne l'avait pas quitté, et ses jolis yeux le poursuivaient chaque nuit dans son sommeil. »

Tous deux se sentaient attirés l'un vers l'autre par un vif sentiment de sympathie, et tous deux s'abandonnaient sans aucune appréhension à la douceur de leurs sentiments partagés.

L'arrivée du train mit fin à ces épanchements.

Ils promirent de se revoir.

— « Au revoir, miss Charlotte, vous penserez un peu à moi ? »

— « A bientôt, master Louis ; je ne vous oublierai pas, je vous assure. »

Telles furent les paroles sur lesquelles ils se quittèrent.

Le Prince était rentré à Camden, la tête en feu, ravi au fond du cœur — une sensation exquise et toute nouvelle pour lui. Son âme naissait en quelque sorte à l'amour, et se fondait délicieusement dans le souvenir béni. Il se sentait transporté, transfiguré par cette ébauche de roman. Aussi se montra-t-il d'une telle gaieté que son entourage même s'en aperçut. Sa nature primesautière, exubérante, qui depuis quelque temps avait fait place à une gravité voulue, reparut tout entière.

Il lui passa par la tête des craintes chimériques que son secret ne fût surpris. Il se rappela avec angoisse qu'il était connu du personnel de la gare. N'avait-il pas commis une imprudence en causant aussi longtemps avec la jeune fille ? Son insistance auprès d'elle n'avait-elle pas été remarquée ? Justement il croyait se souvenir que le vieil employé, à face de singe, qui pointait les billets à la porte du quai, l'avait dévisagé longuement ce jour-là.

Il tremblait que l'Impératrice ne fût mise au courant de son escapade.

Il adorait sa mère, eût été désolé de lui causer par son inconséquence un chagrin quelconque.

Pendant il ne pouvait se résoudre à ne plus rencontrer Charlotte.

Ce grand garçon de vingt-deux ans d'un sérieux et d'une maturité précoces, si convaincu des devoirs qui lui incombait, n'en avait pas moins des craintes de collégien pris en faute.

Il pensa que s'il devait revoir sa petite amie, il fallait à tout prix que cette liaison demeurât absolument secrète ; et il se promit de ne s'en ouvrir à personne, pas même à ses intimes.

Plus jamais ils ne s'abordèrent à Chislehurst, Louis ayant persuadé facilement Charlotte de l'imprudence commise.

Aussi bien se revirent-ils désormais souvent ; deux fois par semaine, en moyenne.

Ils se donnaient généralement rendez-vous dans Cannon street, aux environs de la station : quelquefois

devant l'église Saint-Paul, ou bien à la gare de Victoria.

Perdus en quelque sorte au milieu de l'animation de la Grande Ville, ils déambulaient à travers les rues, principalement du côté de Regent street ou de Piccadilly, s'arrêtant en flâneurs devant les magasins.

Souvent ils achetaient quelques menus objets ; le Prince les offrait avec enthousiasme. Elle avait désiré une bague, y fit graver la date de leur première rencontre, jura de ne jamais s'en séparer.

Durant leurs promenades, la vie fiévreuse de Londres les enveloppait, sans qu'ils s'en préoccupassent : le roulement continu des cabs et des omnibus aux impériales bondées de monde, souvent si nombreux qu'ils étaient obligés de s'arrêter à la file durant des minutes interminables ; le va-et-vient affairé des piétons se croisant dans tous les sens ; l'impassibilité des policemen ; la démarche raide, insolente même, des soldats vêtus de rouge, le pantalon collant, la tunique étriquée, le bonnet exagérément incliné sur l'oreille, retenu sous le menton par une jugulaire. Ils ne prêtaient guère attention à ces mille riens de la rue anglaise, pris tout entiers par le rayonnement de leur rêve.

Souvent, fuyant la cohue, ils gagnaient Saint-James Park, s'asseyaient pendant des heures sur un banc au bord du lac.

Charlotte adorait donner à manger aux canards ; elle apportait des croûtes de pain qu'elle jetait dans l'eau de toutes ses forces, s'amusait avec une joie

d'enfant des cabrioles de toute la gent emplumée, de leurs cris, de leurs disputes, de leurs plongeurs.

Cet amusement innocent plaisait également à Louis ; il suffisait pour cela qu'il plût à Charlotte. Mais lui, l'aimait surtout parce qu'il provoquait chez la jeune fille de grands éclats de rire, laissant entrevoir ses dents, et creusant de chaque côté de sa bouche d'adorables fossettes.

Ce fut sur ce banc isolé qu'elle l'autorisa à lui prendre la main. Il la conservait longuement serrée dans la sienne, et ils se tenaient ainsi, heureux de cette muette étreinte qui leur suffisait.

Ils préféraient ce coin discret de Saint-James, voisin de Charing-Cross, mais fréquenté surtout par les enfants et les nourrices, à Regent's Park, situé dans le quartier élégant, et surtout à Hyde Park, où le Prince aurait pu se trouver face à face avec quelque lord de sa connaissance.

Il avait persuadé à la jeune fille qu'ils seraient plus tranquilles sous ces frais ombrages, plutôt qu'aux abords des pelouses roussies et poussiéreuses de la promenade à la mode ; et bien que dans sa petite cervelle de femme du commun elle eût éprouvé un vif plaisir à contempler les riches équipages, les envolées de joyeux cavaliers et de brillantes amazones, elle ne s'était permis aucune observation, avait accédé au désir de son Louis, auquel elle obéissait aveuglément, comme s'il eût été déjà le maître.

Le Prince se montrait de plus en plus épris de Charlotte, de sa chère Lottie, comme il l'avait de suite

appelée ; il ne résistait point à cette passion grandissante.

Quand il se trouvait avec elle, il ne songeait guère au nom qu'il portait ; il préférait se croire tout simplement petit cadet de Woolwich, officier de fortune, comme son grand-oncle, vivre le joli roman qu'il avait imaginé, en dépit de sa haute situation et de sa mission future.

Il se laissait bercer par cette douce accoutumance de retrouver le plus souvent possible la délicieuse créature, quelque indigne qu'elle pût être un jour de son rang ; sincèrement, sans arrière-pensée, son cœur parlait, imprégné de cet amour vivifiant auquel il s'abandonnait avec délice.

... Et dans un moment d'exaltation, au milieu des plus ardentes tendresses, il lui avoua qu'il possédait dans Regent street un pied-à-terre « loué par avance pour l'époque où il serait nommé sous-lieutenant ».

En même temps il lui parla de l'immense joie qu'elle lui ferait en acceptant une après-midi de prendre chez lui, — chez eux — une tasse de thé, et de grignoter quelques gâteaux !.....

La jeune fille était devenue rêveuse, et n'avait rien répondu, non pas que sa pudeur en fût blessée ; mais elle sentait vaguement un *inconnu* et un *inconnu terrible* derrière cette proposition d'apparence honnête. Elle se demandait avec angoisse si, l'aimant comme elle l'aimait, elle aurait la force de lui résister, dans le cas où il deviendrait entreprenant. Elle se méfiait plus d'elle-même que de lui ; elle avait peur,

une peur quasi-désirée, de chanceler sans défense sous son premier baiser, baiser pour lequel elle éprouvait d'avance une crainte vague, aiguë comme d'une chose qu'à la fois l'on redoute et l'on recherche : une douleur qui serait aussi un plaisir.....

Elle se contenta, sans répondre, d'envelopper son ami d'un long regard effarouché, où se lisait le combat intime qui l'agitait.

Louis lui demanda pardon de son audace : il avait si souvent rêvé de l'avoir à lui, rien qu'à lui, *chez lui* plutôt que dans la rue, où sans cesse les passants les dévisageaient. Ils seraient sûrement mieux que sur le banc de Saint-James square !

Que craignait-elle en somme ? Ne l'aimait-il pas plus que tout au monde ?

Le jeune homme était véritablement sincère en parlant ainsi ; jamais il n'avait eu, dans sa candeur, aucune pensée mauvaise, nulle intention de l'attirer dans un piège pour abuser d'elle.

Il lui jura — et c'était d'ailleurs la vérité, — qu'il possédait cette chambre depuis de longs mois, bien avant qu'il eût fait sa connaissance. Souvent ils étaient passés devant la maison, quand ils se promenaient dans Regent street. Lui avait-il proposé alors de monter, ne fût-ce qu'un instant ?..... Mais elle ne voulait pas..... Jamais plus, il n'en parlerait....

... Ce fut elle qui en parla la première.

Sans doute les paroles de Louis avaient produit sur Charlotte une vive impression, ou bien une curiosité

la poussait peut-être, avec quelque intime désir de ce qu'il adviendrait.

Ils convinrent d'un rendez-vous pour la semaine suivante. « A quatre heures et demie au plus tard », avait-elle dit. Elle n'aurait qu'un petit moment à lui consacrer. Et puis elle ne voulait pas qu'il fit de folies pour la confection du goûter : elle n'entendait pas qu'il s'induisit en de folles dépenses, au-dessus de ses moyens...

De nouveau des pas se font entendre dans l'escalier. Cette fois ils s'arrêtent derrière la porte ; un coup discret est frappé. C'est bien elle...

D'un bond le Prince a couru ouvrir.

Charlotte apparaît, essouffée par la montée rapide, rose d'émotion.

Elle est vêtue d'une robe de piqué blanc sans garniture ; le corsage n'est qu'une blouse bouffante ; sur la tête un canotier de paille garni également d'un ruban blanc ; une ceinture de même couleur lui enserre la taille. Ce costume virginal lui sied à ravir.

Le jeune homme en semble frappé ; la porte refermée, il se précipite les mains tendues.

LOUIS

Enfin c'est vous, mon amour ! C'est bien vous !

CHARLOTTE

Oui, c'est moi, c'est bien moi, mon ami.
Suis-je donc si en retard ?

LOUIS

Non ; mais je vous attendais avec une telle
impatience.

CHARLOTTE

Vous savez ce que vous m'avez promis ? Je
ne suis ici que pour quelques minutes.

LOUIS

Au moins vous retirerez votre chapeau ?

CHARLOTTE

Pas même. Voyons votre installation. C'est
gentil chez vous.

Regardant les préparatifs de la table.

Vous avez fait des folies, des gâteaux ! du
champagne ! des roses que j'aime tant ! Vous
permettez ?

Elle prend une rose, qu'elle pique à son corsage.

LOUIS

Y a-t-il rien de trop beau pour vous, ma charmante? Et surtout ne me croyez pas ruiné pour avoir acheté à votre intention ces quelques friandises ; puis les roses vont si bien à votre teint. Quant au champagne, ne vous ai-je point dit que j'étais d'origine française ; c'est pour moi un vin national, un vin qui porte bonheur, un vin que l'on boit dans les grandes circonstances de la vie. Il était donc tout indiqué aujourd'hui, puisque vous me faites l'honneur de me rendre visite. N'êtes-vous point ma reine, mon impératrice, et ne suis-je point votre serviteur, ma toute belle? Voyons, faites-moi plaisir : ôtez ce vilain chapeau qui cache votre front et assombrit vos beaux yeux. Cela ne vous engagera pas à demeurer plus longtemps.

Louis a prononcé ces paroles d'un ton si tendre, que, sous le charme, la jeune fille consentante retire d'un geste mutin la longue épingle enfoncée dans la paille du chapeau. Elle se débarrasse ensuite de celui-ci, qu'elle pose sur une chaise.

CHARLOTTE

Là, êtes-vous content ?

Ses cheveux apparaissent simplement tordus au-dessus de la tête, dégageant la nuque qui émerge couleur de lait, du col échancré. Elle semble coiffée d'un casque d'ébène, qui affine encore la joliesse de ses traits de vierge.

LOUIS, enthousiasmé.

Oh ! laissez-moi vous contempler tout à mon aise ? Je ne vous ai jamais vue ainsi. Sans chapeau, vous êtes plus divine encore !

Pudiquement, elle a baissé les yeux : et comme Louis cherche à lui prendre les mains, elle s'éloigne brusquement.

CHARLOTTE

Soyez sage... Vous savez ce que vous m'avez promis : ou bien je me sauve...

LOUIS, un peu décontenancé.

Soit, je veux être sage, comme vous l'exigez, méchante... Mais puisque vous désirez déjà me quitter, commençons de suite notre dinette. Vous allez m'aider à confectionner le thé ; car je suis pour cela d'une maladresse...

CHARLOTTE

C'est entendu : je vous servirai de ménagère.

En quelques minutes elle a préparé la bouillote, posé les deux tasses sur la table en face l'une de l'autre.

Mais Louis proteste contre cet éloignement prémédité.

LOUIS

Non, non, pas si loin, côte à côte. Vous ne pouvez exiger pourtant que nous ayons l'air de deux étrangers. (riant) C'est solennel comme tout, votre arrangement.

Cela vous a quelque chose qui glace, — brrrou!...

Désarmée par cette boutade, Charlotte éclate de rire.

LOUIS

Oh ! riez, riez ainsi. J'aime tant votre rire ! Votre figure s'illumine... et vos fossettes, vos adorables fossettes se creusent, comme de petits nids pour les amours.

CHARLOTTE

Vous êtes fou, mon ami, avec vos belles phrases.

LOUIS

Certes je suis fou, ma Lottie, fou de vous,

fou de toute votre mignonne personne. C'est une folie douce, je vous assure; et cette folie c'est vous, ma chérie, vous qui l'alimentez avec vos yeux de pervenche, vos grands yeux qui donnent le frisson. Lorsqu'ils se fixent sur les miens — tenez, comme en ce moment, — ils me font penser à une fleur qui vous regarderait. — Oh ! donnez-moi vos yeux ! j'aime tant la caresse de votre regard !

CHARLOTTE, avec enjouement.

Si vous persistez à déraisonner ainsi, je vous avertis que je vous laisse préparer le thé; ce sera votre punition.

LOUIS, avec une terreur feinte.

Oh ! non, pas cela... pas cela... D'ailleurs, vous seriez la première punie, si je vous forçais à boire un breuvage aussi détestable.

Cependant la bouillote s'est mise à chanter la chanson joyeuse de l'eau qui bout.

Charlotte a jeté quelques pincées de thé parfumé dans la théière ; puis a versé le liquide brûlant, tandis que Louis est allé chercher deux chaises, qu'il installe près de la table.



LOUIS

Asseyons-nous; et mettez moins de mauvaise grâce à vous placer près de moi. Vous ne voudriez pas me causer cette peine?

Prenant l'une des tasses, et la rapprochant de la sienne.

Là, voici le couvert mis comme je l'entends.

Cette fois Charlotte n'ose refuser: elle consent à prendre place à côté de son ami. Cependant en s'asseyant elle recule encore la chaise instinctivement.

CHARLOTTE.

Vous voyez, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Ai-je assez confiance en vous? Dieu veuille que je ne me repente pas un jour de consentir ainsi à vos caprices!

LOUIS, avec feu.

Merci, merci, mon amour.

CHARLOTTE, offrant le sucre.

Combien de morceaux? Très sucré, n'est-ce pas?

LOUIS, distraitement.

Oui, très sucré... aussi sucré que vous le jugerez à propos.

CHARLOTTE

Comme vous dites cela drôlement. Moi, je me contente toujours d'un seul morceau de sucre.

LOUIS, offrant les gâteaux.

Quelques gâteaux? De la crème?

Ainsi la dinette commence.

Tous deux forment un couple adorable, leur candeur réciproque apportant un charme naïf d'une piquante douceur à ce jeu charmant, dont ils ne soupçonnent point le danger.

Pendant que la jeune fille grignotte à belles dents les gâteaux, Louis tente de déboucher le champagne; mais le bouchon lui échappe des doigts, saute en l'air avec un bruit sec, et la mousse se déverse le long du col jusque sur la table.

Cet accident provoque chez Charlotte un nouvel accès de gaieté; vite elle a tendu son verre pour recueillir le précieux liquide.

LOUIS

C'est impardonnable ! Je suis d'une maladresse...

CHARLOTTE

Ne vous excusez pas : c'est amusant au possible ! Regardez comme cette mousse est jolie ! Vous savez que c'est la première fois que je bois du champagne.

Elle avale une gorgée, et surprise par le pétilllement du vin, recule légèrement avec une grimace très drôle.

Comme ça pique !... c'est délicieux !

Savoureusement, avec un geste de chatte, elle pose sur ses lèvres le bout de sa langue rose, comme pour recueillir le plus possible de la boisson dorée.

Louis ne se lasse pas de contempler ces gentils gestes, cette joie d'enfant.

Lui-même s'est versé également du champagne ; il lève joyeusement son verre.

LOUIS

Trinquons à présent, si vous le voulez bien, ma belle : c'est encore un usage de France !

Trinquons à vous, ma charmante ; trinquons à vos moindres désirs, que je voudrais tant satisfaire ; trinquons à vous, que j'aime avec tout mon cœur !

Il choque son verre contre celui de Charlotte, qu'il a rempli de nouveau.

Celle-ci sent un bien-être, une griserie légère qui l'enveloppe. Chaleureuse, elle répond au toast de son ami :

CHARLOTTE

Qu'elle est gaie, votre coutume de France ! On dirait que c'est un peu de bonheur que l'on emporte avec soi. Moi aussi, j'ai un souhait à formuler : c'est que vous m'aimiez toujours, comme vous m'aimez en ce moment.

LOUIS, très sincère.

Je vous aime, petite Lottie, je vous aime ! je vous aimerai toujours ; vous êtes tout mon univers, à moi.

CHARLOTTE, gravement.

Je vous crois, mon ami... Soyez persuadé que, moi aussi, je vous aime, et que jamais je n'ai été plus heureuse.

Insensiblement Louis s'est rapproché de la jeune fille.

A présent il la frôle presque. Sa main a pris la sienne, et elle n'a pas protesté. Son bras s'est insinué autour de sa taille, et elle ne s'est pas reculée.

Elle ne songe plus à s'échapper; ses bonnes résolutions ont fait place à un alanguissement, à une jouissance béate qu'elle ne se dissimule plus.

De son côté, le jeune homme a senti des bouffées de désir lui monter au cerveau. La nuque s'offre tentatrice sous son casque d'ébène, où se rient maints frisons désordonnés. Il ose y déposer, avec gaucherie, un timide baiser.

Loin de se défendre, Charlotte frissonne toute, prise de vertige, défaillante sous la caresse inattendue.

D'un mouvement irraisonné, poussée par une force irrésistible, c'est elle qui enveloppe de ses bras le cou de son ami, le serre nerveusement contre sa poitrine.

Leurs bouches se sont rencontrées; elles se joignent inconscientes dans une même étreinte, qui les initie tous deux à la fois au divin mystère...

Charlotte est demeurée sans force, anéantie par la révélation adorable... Ses yeux se voilent... Un aveu lui monte du cœur aux lèvres, l'aveu qu'elle se donne vierge à Celui qu'elle a librement choisi; et tandis qu'elle s'abandonne, faiblement elle susurre à son oreille :

CHARLOTTE

Je vous jure, mon Louis chéri, que je n'ai jamais eu d'amant.

Et LOUIS, d'un ton grave.

Moi aussi, je vous jure, ma Lottie adorée, que je n'ai jamais eu de maîtresse.



LIVRE TROISIÈME

LE DÉPART

Tant qu'il y aura des Bonaparte, la cause
impériale aura des représentants.

(Testament du Prince Impérial.)

I

LA RÉOLUTION

Chislehurst, 25 Février 1879.



Les grands cèdres voisins du château de Camden. Les troncs énormes divisés en de multiples branches, qui étalent au loin leurs rameaux puissants, forment un dôme de verdure sombre, sous lequel viennent de s'asseoir LE PRINCE IMPÉRIAL et son ami CONNEAU.

Bien que le mois de février touche à sa fin, la température a des douceurs de printemps.

Les pelouses verdoient, et les bouquets de bois clairsemés ont déjà cette teinte roussâtre qui précède la pousse des feuilles.

Dans l'avenue qui conduit de la grille d'entrée à l'habitation impériale, les ormes se sont couverts d'innombrables fleurs d'un brun rouge sans éclat,

tandis que — contraste frappant — les hêtres et les tilleuls offrent encore l'aspect mélancolique de l'hiver.

Les arbustes des taillis ont revêtu la couleur vert tendre des premiers beaux jours; la sève bouillonne, éclate jusque dans les brindilles; des fleurs hâtives, primevères multicolores, marguerites au cœur d'or, violettes mauves et blanches forment à terre d'épais et chatoyants tapis.

Le Prince aura dans quelques jours vingt-trois ans.

Il est d'une taille moyenne, le corps gracile, mais de formes admirables.

Rompus à tous les sports, ses membres autrefois délicats se sont fortifiés par l'usage quotidien d'exercices physiques, pour lesquels il s'est pris d'une vraie passion.

La figure s'est allongée : le nez busqué commence à ressembler à celui de son Père ; et ses yeux bleus qu'il tient de l'Impératrice, ont pris une teinte plus foncée, plus mâle, avec une douceur d'expression indéfinissable.

Une fine moustache blonde ombrage une lèvre très pure de dessin : sur les oreilles légèrement proéminentes, les cheveux coupés court « à l'officier » sont séparés par une raie peu profonde au milieu de la tête.

Le geste paraît aisé, l'attitude noble, le regard ferme et pénétrant.

Le Prince a pris la démarche de Napoléon III,

auquel il s'efforce, d'ailleurs, de ressembler de toutes les manières, physiquement et moralement.

« C'est à la fois un adolescent et un homme fait, mélange singulier d'épanouissement et de maturité, de spontanéité et de réflexion, de vif engouement et de gravité précoce. Esprit chercheur et avide de s'instruire, il aborde hardiment tous les sujets avec ceux dont il espère tirer quelque lumière, et il étonne toujours ses interlocuteurs par la variété de ses connaissances et l'originalité de ses impressions (1) ».

La vérité est qu'il se consumait dans une inaction qui ne convenait ni à son tempérament, ni aux projets depuis longtemps caressés.

C'est ainsi qu'il suivait attentivement les événements politiques qui se déroulaient en France : la chute du Maréchal et la déroute des conservateurs, les progrès de l'esprit républicain, l'ambition de Gambetta, ainsi que l'indécision du nouveau Président de la République, *l'intègre* Jules Grévy.

Le Prince s'occupait lui-même des moindres détails de l'organisation de son parti, écrivant de sa propre main de longues lettres, où toujours avec justesse il donnait des idées personnelles sur tel ou tel fait saillant.

D'ailleurs, les progrès du parti bonapartiste s'annonçaient incessants. A chaque élection partielle, des députés étaient élus, drapeau déployé.

(1) Le comte Hérisson : *Le Prince impérial (Napoléon IV)*.

Les causes qui avaient amené l'admirable explosion sympathique du 16 Mars, loin de disparaître, s'accroissaient en effet de jour en jour.

La France, épuisée déjà par le régime parlementaire, continuait à souffrir dans ses forces vives, dans son commerce comme dans son industrie.

L'Armée presque entière demeurait attachée aux traditions impériales. A côté d'un très grand nombre d'ouvriers des villes, dégoûtés des promesses irréalisées, le peuple des campagnes, en dépit des menées orléanistes, s'appêtait, le jour où il serait consulté, à mettre dans l'urne avec l'enthousiasme d'autrefois, le nom de Napoléon, considérant celui-ci comme le Sauveur éventuel, qui devait barrer la route aux doctrines collectivistes, ramener avec lui la prospérité.

Le Prince impérial l'avait déclaré à plusieurs reprises : il ne rentrerait en France qu'appelé par le peuple !

Ce mouvement apparaissait si évident, que Gambetta, chef incontesté du parti républicain, s'appêtait à renier le régime parlementaire, et à se réclamer, lui aussi, de la Souveraineté de la Nation !

La propagande napoléonienne s'accomplissait de cent manières différentes : par des journaux très lus, de fondation récente ; par des brochures répandues dans les campagnes ; par des photographies, où le « Prétendant » était représenté, soit revêtu de la pourpre impériale, soit à cheval en uniforme de général de division, entouré d'officiers chamarrés et de drapeaux surmontés de l'Aigle.

Le Gouvernement, de son côté, se rendait compte de cette poussée irrésistible vers le rétablissement d'un Empire chrétien ayant à sa tête un homme jeune, énergique, respectueux à la fois de la religion et de la volonté nationale.

Aussi le faisait-il attaquer violemment dans les feuilles à sa dévotion, souvent par des caricatures bassement ignobles qui — on ne sait comment — parvenaient à Chislehurst avec la plus grande régularité.

On cherchait à le ridiculiser aussi bien physiquement que moralement ; et cette campagne, par sa grossièreté, ressemblait à s'y méprendre, à celle menée contre le Prince Louis-Napoléon, lorsque ce dernier brigua en 1848, la Présidence de la République.

Bien que, dans sa violence, elle fût une preuve vivante de la force du Prince, celui-ci ne s'en montrait pas moins affecté de ces attaques continuelles.

C'est ainsi que, lors de son voyage en Suède, en 1878, on imagina qu'il était parti avec l'intention de se fiancer avec une princesse suédoise. La jeune fille l'aurait refusé et dédaigneusement éconduit : or ce voyage fut au contraire quasi-triomphal...

Revenu en Angleterre, il avait repris sa vie oisive, à laquelle il ne pouvait s'habituer.

Il était d'ailleurs admirablement reçu par la haute aristocratie anglaise, qui l'entourait d'hommages touchants.

Le Prince de Galles avait désiré être son parrain et se disait très fier de son filleul. Tous les lords,

toutes les grandes dames, tous les étrangers de distinction, de passage à Londres, ne manquaient pas de se faire présenter à lui, et le quittaient charmés de ses manières et de sa bonne grâce.

Cependant il ne rêvait que brillants exploits, afin de se rendre digne un jour de la France.

Il pensa prendre part aux luttes qui eurent lieu en 1878, dans la péninsule des Balkans ; seules des considérations politiques l'empêchèrent de donner suite à ses projets.

Et il se désespérait parfois de n'être rien encore, à l'âge où son grand-oncle, le général Bonaparte, avait déjà conquis ses éperons.

Il aimait surtout les nouvelles de France ; aussi accueillait-il avec une faveur marquée les nombreux amis qui lui en apportaient.

Parmi eux, Conneau se trouvait être l'un des privilégiés : Conneau, alors sous-lieutenant, qu'il avait eu comme camarade à Woolwich ; Conneau, le fils de l'ancien compagnon de captivité de son Père, à Ham.

Lorsqu'en 1876 Conneau l'avait quitté pour entrer à Saint-Cyr, il lui fit don alors d'une épée, sur laquelle il tint à faire graver une vieille devise, un vieux cri de guerre de France : « *Passavant le meilleur !* » devise qu'il devait faire sienne dans la suite.

Aussi lorsque Conneau venait en Angleterre, l'interrogeait-il avec passion, exigeant des détails sur cette

Armée qu'il affectionnait si fort, et pour laquelle il eût donné le plus pur de son sang.

....Ce jour-là, la promenade à pied que les deux jeunes gens terminaient dans le parc de Camden, après le déjeuner, avait été tout à fait délicate par ce beau soleil. Ils s'étaient assis, séduits par la douceur inattendue de la température, tout en continuant la conversation commencée.

LE PRINCE

Comme il fait bon aujourd'hui ! c'est une vraie journée de printemps. Regardez donc, Conneau : voici les bourgeons des lilas qui éclatent. Et ces touffes de violettes... On dirait que la nature a pris le demi-deuil de l'hiver avant les caresses de la saison nouvelle.

CONNEAU

En effet, Monseigneur, l'herbe elle-même a poussé drue et serrée.

LE PRINCE

C'est le réveil des choses.

Respirant à plein poumons :

On est heureux de vivre ; il y a dans l'air des parfums, que le vent apporte par bouffées. Le soleil se montre plus chaud ; le sang circule mieux dans nos veines ; on se sent meilleur par ce beau temps !

Avec un soupir, à mi-voix :

Et voici peut-être mon dernier printemps !

Conneau a entendu la réflexion murmurée ; il s'émeut, interroge le Prince avec anxiété.

CONNEAU

Ai-je bien entendu, Monseigneur ? Votre Altesse était si joyeuse tout à l'heure. Qu'Elle me pardonne de l'interroger ainsi ; mais j'avoue ne pas comprendre une réflexion d'une si douloureuse mélancolie... Votre Altesse a-t-elle donc en tête quelque dangereux projet ?

LE PRINCE

C'est que je vais partir, mon cher Conneau, pour un voyage long et périlleux... Ou plutôt, non ; ce secret m'étouffe. Maintes fois, tout à l'heure, pendant notre promenade, il m'est venu sur les lèvres : mais je sais que vous m'aimez trop pour me dissuader d'une telle



entreprise, d'où je ne puis rapporter que gloire et profit. En un mot, je ne pars pas en voyage : je vais me battre...

Le Prince a prononcé ces paroles avec une émotion contenue : un éclair rapide a jailli de ses yeux.

CONNEAU, avec surprise.

Vous battre, Monseigneur !

LE PRINCE

Oui, me battre, mon vieil ami. Aussi je vous recommande, jusqu'à nouvel ordre, le secret absolu sur ce projet que je caresse depuis longtemps. D'ailleurs, il sera bientôt connu de tous. Vous êtes jusqu'à présent la première personne après l'Impératrice, que j'aie mise dans la confiance — et encore ma Mère ne le sait-elle que depuis ce matin.

Voilà : je pars, dans quelques jours, pour le Zoulouland, accompagner l'armée anglaise.

CONNEAU

Pour le Zoulouland... Votre Altesse ?

LE PRINCE

C'est absolument décidé. J'ai reçu l'autori-

sation de la Reine, à qui j'avais instamment demandé cette faveur. La guerre que l'Angleterre soutient depuis plus d'un an au Cap de Bonne-Espérance vient de prendre — vous le savez — un caractère de gravité qu'elle n'avait pas jusqu'à présent, J'ai désiré en suivre les opérations, m'associer aux fatigues et aux dangers de troupes où je compte tant de camarades. Je viens d'écrire à Rouher, dans une lettre qui sera rendue publique, à la fois ma résolution et les causes de ma détermination. Grâce à Dieu, l'esprit de parti n'a pas encore tué en France l'esprit militaire ; tous les gens de cœur me comprendront.

CONNEAU

Mais l'Impératrice, Monseigneur ?

LE PRINCE

Ma Mère, lorsque je lui ai fait part de mon projet, a tout d'abord jeté les hauts cris. (Souriant). Je m'y attendais. Mais Elle s'est vite rendue aux bonnes raisons que je lui ai données. A présent Elle se montre aussi enthousiaste que moi-même. D'ailleurs, la Reine a ma parole ; et la parole d'un Napoléon ne se reprend pas.

CONNEAU

Et M. Rouher, qu'a-t-il dit, lorsqu'il a reçu votre lettre ?

LE PRINCE

Je viens de trouver un télégramme en sortant de table, m'annonçant son arrivée pour aujourd'hui. Mais sachez que ma volonté est inébranlable. Qu'il m'approuve ou ne m'approuve pas, je ne reviendrai point sur un fait accompli. Il se mettrait à mes genoux qu'il ne ferait point modifier ma détermination. Soyez persuadé qu'elle n'a pas été prise à la légère ; j'ai pesé longuement les conséquences de mon départ. J'ai cru utile de montrer, une fois pour toutes, que j'étais de ceux qui savent se décider, et mépriser les blâmes. Ce n'est qu'à ce prix qu'on persuade au peuple qu'on est fait de la pâte des hommes nés pour le commandement. D'ailleurs, rien ne me retient actuellement en Europe. La situation politique de la France — vous me l'avez vous-même confirmé tout à l'heure — exige le recueillement pour un laps de temps plus ou moins long. Je trouverai là-bas, sur cette terre d'Afrique, une préparation aux devoirs qui m'incomberont un jour.

CONNEAU, très simplement.

Vous avez raison, Monseigneur ; il faut partir.

LE PRINCE, avec une exaltation progressive.

Ah ! je savais bien que j'aurais votre approbation ! Vous êtes un brave cœur, Conneau ; et je vous promets de penser à vous, quand j'entendrai siffler les balles.

Comprenez-vous, ami, je vais me battre... Avez-vous déjà réfléchi comme moi à cette jouissance encore inconnue de nous deux, qui tient dans ces deux mots : se battre... Car je n'admets pas m'être battu dans le sens véritable du mot, quand, à Saarbruck, les projectiles ennemis tombaient à mes pieds. Je rêve, — croyez-le bien — de plus grandes choses : une charge... un corps à corps... des coups de sabre... Qu'importe si je n'ai devant moi que des sauvages. Ces peuples sont courageux : leur courage les grandira à ma taille... Et puis, ne sont-ils pas redoutables par leurs embuscades : ne faudra-t-il pas se garder à chaque minute ? La guerre que je vais apprendre, c'est celle qui a formé autrefois nos vieux généraux d'Algérie. Plus le péril sera grand, plus mon sang battra chaud et rapide dans ma poitrine.

Je me ronge ici dans cette oisiveté qui me pèse. Un Napoléon ne doit point se contenter, comme un fils de famille, de courir les réceptions, les chasses, les bals et les fêtes. C'est s'avilir que de demeurer à ne rien faire. Voici près de cinq longues années écoulées depuis ma majorité. Les Français qui sont venus m'acclamer le 16 Mars doivent être surpris, découragés de mon inaction. C'est que les espérances de ma cause se résument tout entières en ma personne ; qu'elle grandisse, et les forces du parti de l'Empire décupleront.

Vous me connaissez assez pour comprendre que là-bas je ne demeurerai pas en arrière. Que Dieu me donne la force d'accomplir quelque beau fait d'arme, je prouverai à la France que je suis bien de la race de ses Empereurs ! Lorsqu'on appartient à une race de soldats, ce n'est que le fer en main qu'on se fait connaître !

CONNEAU, emporté par l'enthousiasme communicatif du Prince.

Ah, Monseigneur ! Monseigneur ! Que ne puis-je vous accompagner ? Que ne puis-je combattre côte à côte auprès de Votre Altesse ?

LE PRINCE

Qui sait, Conneau ? Cette joie vous l'aurez

peut-être un jour. Qui sait? Laissons faire la Providence, ami. Ce jour-là, Conneau, ce ne seront plus des sauvages demi-nus que nous aurons devant nous, mais des casques à pointe. Ce ne seront point des villages misérablement bâtis de huttes, mais de belles villes autrefois françaises, encore françaises de cœur, que nous emporterons à la pointe de nos épées; ces villes, Conneau, s'appellent Metz et Strasbourg...

CONNEAU

Vive Dieu, Monseigneur! Votre enthousiasme me gagne. Partez, partez, et revenez vite.

LE PRINCE

Ah! mon camarade, la voilà, la pensée qui n'a cessé de m'êtreindre depuis que j'ai quitté la France. J'étais bien jeune en 1870; mais lorsque j'ai dû fuir la rage au cœur, pleurant des larmes de sang, la patrie envahie, pantelante sous la botte prussienne, je me suis juré à moi-même que je vengerais Sedan et nos désastres, que je vengerais la mémoire de mon Père, si injustement calomnié.

Mon Père?... Pourquoi faut-il que ces calomnies aient été répandues par des Fran-

çais?... Pourquoi faut-il que ce soient des Français qui l'aient accusé de lâcheté, lui si bon, si généreux, si brave?... Ils n'ont donc pas compris que, s'il a rendu son épée, c'était par un acte d'abnégation sublime, pour sauver la vie de quarante mille de nos soldats. Ils n'ont donc pas compris que l'acte lâche, méprisable, c'était d'avoir profité des malheurs de la France pour commettre ce crime infâme : une révolution devant l'ennemi triomphant !

CONNEAU

Calmez-vous, Monseigneur, calmez-vous.

LE PRINCE, au comble de l'exaltation.

Ah ! les misérables ! les misérables !

Ils n'ont même pas épargné l'Impératrice, une femme!... Ils ne m'ont même pas épargné moi-même, un enfant !

Le père, la mère Badingue
Et le petit Badinguet !

Ainsi ces hommes n'ont point reculé devant cette double action honteuse : couvrir de boue ces deux faiblesses, une femme... un enfant !

Et ce sont ces mêmes hommes qui tentent

à présent par leurs écrits, par leur crayon, de me ridiculiser aux yeux du peuple. Toutes mes pensées sont salies, tous mes actes odieusement dénaturés. Quand ils ne peuvent s'en prendre à mes actions, ils s'en prennent à mon physique...

Tirant de sa poche un numéro de la *Petite Lune*.

Tenez, voici ce qu'ils impriment encore aujourd'hui.

Froissant le papier avec dégoût.

Évidemment ces ordures ne sont dignes que de mon mépris. Mais si Dieu me vient en aide, lorsque j'aurai accompli quelque action d'éclat, il faudra qu'ils se taisent... et ils se tairont... Vous voyez bien qu'il est nécessaire que je parte..

CONNEAU

De grâce, calmez-vous, Monseigneur : ceci prouve surabondamment la force de Votre Altesse. L'on n'attaque pas un ennemi qui est à terre.

LE PRINCE, reprenant tout son calme.

Vous avez raison ; mais parfois ces sottises

m'exaspèrent au plus haut point. Aussi vous prierai-je d'excuser cet accès de mauvaise humeur. Je suis tellement sûr de votre affection que je n'ai pas craint de laisser déborder mon cœur. Oubliez-le : aussi bien je vous demande d'oublier également la réflexion mélancolique échappée de mes lèvres. Elle n'est ni dans mes habitudes, ni dans mon caractère. J'étais sans doute énervé par la douceur de cette belle journée. Non, ce printemps — j'en ai la conviction — ne sera pas mon dernier printemps ; c'est au contraire l'aurore d'une existence nouvelle qui s'ouvre devant moi, une existence d'action après des années de recueillement, une existence qui, je l'espère, ne sera pas inutile à ma Patrie bien-aimée !

Ah ! mon ami, que je suis heureux !

Il serre affectueusement les mains de Conneau ; un instant les regards des deux jeunes gens se sont croisés, unis dans la même pensée fiévreuse.

LE PRINCE

Vous me promettez : pas un mot à personne avant l'arrivée de Rouher. Il faut que ma résolution éclate, pareille à un coup de tonnerre. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Maintenant, puisque vous ne pouvez m'accom-

pagner, puisque votre devoir de soldat et d'officier vous retient en France — à Dieu ne plaise que je veuille entraver votre carrière — embrassons-nous, Conneau : cette accolade me portera bonheur.

Et les deux hommes s'étreignent silencieusement.



II

LE TESTAMENT

Chislehurst : nuit du 26 au 27 Février 1879.



La chambre du Prince impérial à Camden-Place.

Elle est étroite, toute en longueur, située au premier étage, dans la partie de l'habitation à gauche de la porte d'entrée, du côté opposé au parc.

Sur le parc au contraire, la chambre de l'Impératrice, voisine de celle du Prince, occupe toute la rotonde du premier au-dessus du grand salon, où s'est tenue la réception du 16 Mars.

Vaste et confortable, elle est précédée par une minuscule antichambre, à la décoration pompéienne, au bout de laquelle un escalier de quelques marches,

à l'élégante rampe en bois tourné, conduit chez l'héritier des Napoléon.

C'est ainsi que la Mère et le Fils ont constamment vécu côte à côte. On connaît la piété filiale du « Petit Prince » qui le premier désira demeurer, même après la mort de l'Empereur, en quelque sorte sous l'égide maternelle.

La décoration de la chambre du Prince contraste avec celle de l'Impératrice. Tandis que celle-ci est luxueusement meublée du luxe criard du Second Empire, a même grand air avec ses colonnes en bois sculpté qui précèdent l'alcôve, celle-là est d'une simplicité de couvent : point de lambris : un seul papier à fleurettes garnit les murs du haut en bas.

Trois fenêtres l'éclairent, d'où la vue se heurte à une clôture en planches noircies, d'aspect rudimentaire, que dissimule mal une rangée d'énormes tilleuls; au travers de leurs branches dénudées, on aperçoit par delà la palissade des landes incultes couvertes d'ajoncs et d'arbrisseaux (1), qui séparent Camden du village même de Chislehurst.

Les meubles qui garnissent la pièce sont comme la pièce elle-même, sans aucun luxe : un lit de cuivre, privé de rideaux, quelques chaises, une commode, un

(1) C'est au milieu de ces landes à quelques mètres à peine d'une porte étroite, qu'a dû franchir maintes fois l'infortuné jeune homme, qu'a été érigée après sa mort une croix, très simple d'apparence, consacrée à sa mémoire, et rappelant son séjour dans la contrée.

C'est la reproduction de cette croix qui figure en tête de ce livre précédant la dédicace.

bureau-secrétaire. Aux murs, les portraits de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie ; sur la cheminée, le buste de Napoléon I^{er}, entouré par les photographies des membres de la famille impériale ou d'amis intimes ; parmi ces photographies, en évidence, celles de ses cousins Victor et Louis, les fils du Prince Jérôme Napoléon, pour lesquels le jeune homme ne dissimulait pas une affection particulière.

..... Il est près d'une heure du matin, LE PRINCE n'est pas encore couché.

Il se promène, agité, nerveux, en proie à une exaltation fébrile.

Depuis sa résolution de partir pour l'Afrique, c'est la première fois que, même seul avec lui-même, il semble préoccupé.

Sans cesse, il a montré une grande insouciance, avec une joie très vive de faire campagne.

Aujourd'hui, l'heure du départ approche ; c'est le lendemain même, dans l'après-midi, qu'il doit s'embarquer à Southampton. Cette nuit est donc la dernière passée à Chislehurst.

Aussi un monde de pensées le tient-il éveillé, malgré l'heure tardive.

Il s'est dirigé vers la fenêtre, a regardé dehors.

L'aspect familier des arbres le retient un instant ; il les contemple longuement, comme s'il devait quitter de vieux amis.

Un vent violent s'est levé, fait gémir les branches, avec un bruit qui rappelle celui de la mer déferlant sur les galets.

La nuit est noire, et des chevauchées de gros nuages passent rapides au-dessus du château, masquant les étoiles.

Dans l'intérieur de la chambre une seule lampe à huile, coiffée d'un abat-jour et posée sur le bureau grand ouvert, éclaire la pièce.

Et cependant cette petite lumière, qui, aperçue du dehors, pique d'une tache claire l'obscurité de la maison, c'est peut-être la destinée du Monde qui se joue en ce moment avec les pensées de ce jeune homme rêvant auprès de sa clarté blanche!...

..... Pour cette ultime soirée, un dîner intime a réuni à Camden quelques personnalités marquantes du parti bonapartiste, ainsi que des amis particuliers.

Le dîner a été froid, les convives s'efforçant de témoigner une gaieté factice, et pris de contrainte malgré eux à la pensée de la séparation imminente, de ce brusque saut dans l'inconnu.

Et tandis que les uns blâment dans leur for intérieur ce départ précipité que rien n'exigeait, d'autres au contraire vantent sans restriction cette résolution généreuse, digne d'un jeune homme de cœur, ardent comme le fils de Napoléon III.

Celui-là n'était-il pas à l'âge où l'on ose, où l'on hasarde?... Et n'imitait-il pas l'exemple de son Père et de son Oncle?... Là-bas, sur cette terre lointaine,

se couvrira de gloire, et conquerra à son retour l'Empire comme récompense !

Mais ces discussions ne font point ce soir-là l'objet de la conversation ; seul le Prince parle de ses projets avec l'enthousiasme de ses vingt ans, confiant dans son entreprise, heureux de sa résolution virile...

Le matin, il s'est confessé au curé de l'Eglise catholique de Sainte-Mary ; il a entendu la messe, a communié, « n'ayant point voulu, a-t-il dit, que la préoccupation du départ lui fit oublier ses devoirs de chrétien. »

Ainsi son esprit très croyant ramenait à Dieu — en toute sincérité — les grands actes de sa vie !

La soirée s'est passée au salon, en causeries : il s'y montre plein d'attentions pour sa Mère, peut-être encore plus que de coutume. Celle-ci qui tout d'abord avait éprouvé un vif chagrin, est à présent la première à l'encourager, à le pousser à l'accomplissement de son devoir.

Minuit fut bientôt gagné. A cette heure le Prince pria ses invités, avant de prendre congé, de passer dans la galerie.

Un spectacle émouvant les attendait.

Le Prince avait donné l'ordre, sans en parler à personne, de réunir dans l'immense vestibule la domesticité du château.

Tous les serviteurs se trouvaient là.

Il s'avança vers eux d'un pas délibéré, leur dit qu'avant de partir pour un voyage périlleux, il avait désiré leur faire ses adieux et en même temps les

remercier des services qu'ils lui avaient rendus. Puis il leur tendit la main, et la serra à tous l'un après l'autre pendant qu'ils s'inclinaient, les larmes aux yeux.

Ce petit coup de théâtre avait été préparé par lui seul. Il l'accomplit simplement, sans affectation, comme sans pose ; puis, les invités congédiés, il monta dans la chambre de l'Impératrice, et s'enferma pendant quelques instants avec elle, sans doute pour se bien imprégner des recommandations maternelles.

A présent le voici chez lui, seul à seul avec ses pensées !

LE PRINCE a quitté la fenêtre, s'est décidé à s'asseoir devant le bureau d'acajou, sur lequel il a posé lui-même la lampe en entrant.

A cet instant, il se prend la tête entre les mains, s'accoude sur le meuble.

Longuement il réfléchit.

Il se revoit arrivant à Chislehurst en 1870, au mois d'octobre, après le calvaire de la défaite ; il ressent encore l'étreinte de sa Mère retrouvée en exil — son Père étant demeuré prisonnier en Allemagne — après tant de malheurs.

Il se rappelle parfaitement l'impression de tristesse profonde ressentie, lorsqu'il mit pour la première fois les pieds dans cette demeure, qu'il devait habiter pendant neuf longues années.

Un brouillard épais — un brouillard d'automne anglais — enveloppait le parc d'une étreinte glacée; c'est à peine si l'on distinguait l'herbe des pelouses que couvraient de minces gouttelettes; les feuilles jaunies des tilleuls s'amoncelaient dans les allées...

La première nuit qu'il passa dans cette même chambre avait une certaine analogie avec la nuit présente. Alors comme aujourd'hui, il s'était approché de la fenêtre, le cœur gros.

La pluie succédant au brouillard fouettait les vitres; les nuages noirs s'amoncelaient au-dessus des arbres.

Le corps brisé, malade, anéanti, il s'était senti tout à coup si seul, si désorienté, si malheureux après tant de bonheur perdu, qu'il avait poussé un long cri : « Maman, maman !... » et l'Impératrice accourue à cette plainte, l'avait veillé jusqu'au matin, tandis qu'éxténué moralement et physiquement il pleurait par saccades.

Puis ç'avait été l'arrivée de l'Empereur après le traité de Versailles, l'Empereur qu'il avait été chercher à Douvres, accompagné de l'Impératrice, l'Empereur qu'il n'avait point revu depuis le 25 Août à Tourteron.

Ses souvenirs se précisaient. Il revivait cette minute d'angoisses lorsqu'il s'était jeté au cou de son Père à peine débarqué. Il retrouvait la figure attendrie, les larmes perlant au coin des yeux — tant était grande son émotion — malgré ses efforts surhumains pour conserver cette impassibilité, qui chez le Souverain était proverbiale.

L'Empereur lui sembla vieilli, le front sillonné par des rides, les longues moustaches effilées tombant le long de ses joues amaigries; et cette apparition était demeurée gravée dans sa mémoire d'enfant, tellement qu'en fermant les yeux, il la retrouvait encore...

Alors avait commencé cette longue intimité entre le Père et le Fils: l'enseignement journalier de l'histoire du passé comme de l'histoire des temps présents.

Napoléon III s'était fait le professeur, l'éducateur du Prince. A ce jeune homme studieux, d'un sérieux au-dessus de son âge, en qui les épreuves avaient développé une maturité précoce, il apprenait, bien plus que son professeur Filon, à connaître les hommes, et à juger les événements.

Aussi n'avaient-ils rien de caché l'un pour l'autre, dans les joies comme dans les tristesses, dans le passé tragique, comme dans les espérances d'un avenir meilleur.

L'éducation du Prince impérial fut, dès la première minute, la préoccupation de l'Empereur et de l'Impératrice. A M. Filon, on adjoignit d'abord M. Lennheim, professeur d'allemand, puis M. Richards, professeur de mathématiques.

Tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, tantôt avec l'Empereur lui-même, il travaillait. Levé à sept heures du matin, il se mettait de suite à l'ouvrage. A sept heures du soir, après une journée coupée par le déjeuner et deux heures de récréation, le diner et la soirée se passaient en famille.

Souvent, pendant les récréations, il montait à cheval avec l'Empereur : et c'étaient de délicieuses promenades côte à côte dans cette ravissante campagne anglaise, au travers de ces prairies coupées de bouquets d'arbres, où paissaient les moutons, et qui ressemblaient à des parcs interminables.

L'Impératrice, de son côté, catholique pratiquante en bonne Espagnole, l'entretenait dans ses devoirs religieux, qu'il accomplissait avec ferveur. Son âme s'ouvrait à la vie pleine d'une ardeur mystique, qu'augmentait encore la tendresse douce qu'il éprouvait pour ses parents.

Il affectionnait l'église catholique de Sainte-Mary, perdue à mi-côte dans un dédale de verdure, bordée par des ormes séculaires aux troncs monstrueux. Il aimait son isolement au milieu du cimetière fleuri qui l'entoure d'une ceinture de tombes gaies ; il la trouvait charmante, toute verte sous le lierre qui enserrait ses murailles ; souvent il y passait des heures entières, épris de sa solitude discrète.

Cette période de sa vie, il se la remémorait encore, comme la plus heureuse, la préférant presque aux souvenirs dorés de son enfance, à ce grand Palais des Tuileries, où l'étiquette l'isolait de ses chers parents, où il se sentait perdu au milieu de cette cour chamarrée, éblouissante.

Seule la terrasse où il jouait avec ses amis Conneau, Espinasse et Bizot, où il jouissait d'un semblant de liberté, était demeurée dans sa mémoire

un souvenir vivace. Il se rappelait aussi les uniformes des soldats de la garde, surtout celui des grenadiers aux grands bonnets à poil, uniforme que lui-même avait porté tout petit.

Et tout à coup, derrière ses paupières appesanties, il revoit la longue Avenue des Champs-Élysées avec l'Arc de Triomphe comme porte gigantesque, la foule se précipitant sur son passage, sur celui de l'Empereur, et les longues ovations du peuple de Paris acclamant son « Petit Prince ».

PETIT PRINCE! PETIT PRINCE! Cette appellation familière, perçue par ses oreilles d'enfant, tinte encore à ses oreilles de jeune homme.

Ah ! Paris ! Paris ! C'est Paris, l'immense Cité, la Cité incomparable qui l'appelle : et c'est pour conquérir Paris, son Paris d'autrefois, qu'il entreprend aujourd'hui cette aventureuse expédition...

Il ferme les yeux, absorbé par la vision éblouissante.

Paris ! Le peuple de Paris ! La France tant aimée ! C'est appelé par Paris, c'est appelé par la France entière comme son Père et son Oncle, et non autrement, qu'il veut reconquérir son trône.

Tout gouvernement qui n'a point pour base la souveraineté du peuple est illégitime. Et son gouvernement à lui sera le gouvernement du pays par le pays, le gouvernement du peuple par le peuple, suivant la tradition impériale !

... Cependant son rêve se poursuit...

Il se voit à cheval, au sommet de ces Champs-Elysées grandioses ; il passe, entouré d'un brillant état-major, sous cet Arc de Triomphe, monument impérissable des victoires de son Aïeul !



C'est le printemps ! Des marronniers fleuris, empanachés de blanc, se dégage cette verdure tendre des premiers beaux jours ; le soleil resplendit ; une lumière diaphane estompe la longue Avenue.

A droite et à gauche, la foule, maintenue par des cordons de grenadiers, de zouaves et de voltigeurs, se presse innombrable dans les jardins. Elle a revêtu ses habits de fête ; les femmes sont en robes claires, jetant çà et là des notes vives, avec cette élégance innée de la Parisienne ; et les cris, les acclamations ne cessent un seul instant :

« Vive notre petit Prince !

« Vive l'Empereur ! »

Lui, impassible, le front rayonnant, s'est arrêté et contemple cette mer humaine qui déferle à ses pieds.

... Faut-il donc que tout cela ne soit qu'une vaine illusion ! Faut-il donc retomber du rêve éclatant dans la réalité décevante !...

LE PRINCE semble s'être assoupi ; et devant lui surgit une autre période de son existence !

C'est Woolwich, où il est entré en octobre 1871, un an environ après son arrivée en Angleterre ; c'est cette vie rude, ce dur apprentissage du métier des armes, auquel de suite il a pris goût ; c'est sa grande amitié pour Conneau, son camarade d'école.

Il est vêtu alors de l'uniforme anglais, la tunique serrée à la taille, le pantalon collant, le petit bonnet campé sur l'oreille, uniforme qu'il va changer demain contre le dolman de l'artillerie...

Et subitement c'est la plus grande douleur de sa vie

qu'il évoque : la mort de l'Empereur Napoléon III, catastrophe soudaine, dont la cause véritable est restée inexplicée.

C'était en Janvier 1873; l'opération de la pierre, rendue nécessaire par les souffrances extrêmes endurées depuis plus de trois années, avait parfaitement réussi, si bien que le Prince qui se trouvait près de son Père, était retourné plein de confiance à Woolwich.

Et le lendemain le comte Clary dépêché par l'Impératrice accourait en toute hâte, lui annonçait avec tous les ménagements possibles la fatale nouvelle.

Et les détails les plus minutieux de ces journées de deuil lui revenaient à l'esprit, depuis le wagon qui ne l'emportait pas assez vite à son gré pour Chislehurst, jusqu'à la voiture qui l'attendait à la gare, et qui remonta au galop la côte menant à Camden.

Il faisait un froid très vif, et le chemin était défoncé par la fonte des neiges; le pays avait un aspect désolé; de longs vols de corbeaux environnaient le Château, poussant des milliers de croassements lugubres.

Puis c'était la course précipitée à travers les appartements jusqu'à la chambre mortuaire; et malgré la hâte, l'arrivée trop tardive pour recueillir le dernier soupir du Mort aimé.

Il revoyait le désordre inaccoutumé de la maison, l'affolement de la domesticité... et la figure toute blanche de l'Impératrice qui s'était précipitée en pleurant dans ses bras.

L'Empereur était étendu sur son lit ; seule sa tête rigide dépassait la couverture, sur laquelle un crucifix d'ivoire avait été placé. Il semblait dormir d'un sommeil reposé, la figure calme, sans traces de souffrances, d'une pâleur de cire, les cheveux ramenés de chaque côté des oreilles, les moustaches en désordre, la barbiche formant une tache grise sur la blancheur des draps.

Le Prince se rappelait les moindres objets de la chambre, depuis le lit de fer, au pied duquel il s'était longuement agenouillé, fondant en larmes, jusqu'au paravent qui cachait à demi la fenêtre, orné de découpures de journaux illustrés, que le Souverain avait collées lui-même par désœuvrement. Une de ces gravures s'était à demi détachée, et tremblait au moindre souffle causé par l'ouverture de la porte.

Ces détails de maigre importance lui reviennent constamment à l'esprit. Vainement il les chasse, quand il ne veut songer qu'à sa profonde douleur, au chagrin incommensurable de la séparation suprême !

Et voici qu'à la remembrance de ces heures déchirantes, de longues larmes lui montent aux yeux !

Puis c'est le 16 Mars, la journée triomphale, présage d'une revanche prochaine.

Ce sont ensuite ces cinq années de vie monotone, où, ses études achevées, il se ronge dans une oisiveté inutile.

C'est son excursion en Italie, où il a suivi pied à

pied les victoires impériales : son voyage en Suède, où partout il est accueilli comme un Souverain.

Puis encore ces trois mois passés à Arenenberg, dans cette jolie villa remplie des souvenirs de la reine Hortense et de la jeunesse de son père : Arenenberg, où il a vécu côte à côte avec l'Impératrice des journées délicieuses d'une vie bourgeoise, loin du monde et du bruit, dans ce cadre merveilleux de collines couvertes de vignes et de pommiers, baignées par les flots bleus du lac de Constance.

C'est Lottie enfin !

Sa Lottie adorée ! Allait-il donc l'oublier au milieu des préoccupations du départ ? Non, il ne l'a pas oubliée ; il n'oubliera jamais les chères heures de tendresse qu'il lui doit, les moments divins de passion qu'elle lui a donnés !

Véritablement elle avait pleuré d'abondantes larmes quand il lui avait annoncé sa nomination dans l'armée, et son départ imminent pour le Zoulouland — toujours le même mensonge ingénieux !

Et jamais la petite Lottie ne s'était doutée de la haute situation de son amant ; jamais elle n'aurait pu songer un seul instant que ce jeune homme qui la recevait dans l'installation si modeste de Regent street, pouvait être un Prince, porteur d'un grand Nom, du plus grand Nom des temps modernes. Pour elle, il n'était que Louis Walter, un simple sous-lieutenant désigné pour faire partie du corps expéditionnaire...

Cependant la séparation fut cruelle. La pauvre

désolée ne se résignait point à quitter Celui qu'elle aimait plus que tout au monde. Elle songeait avec angoisse aux dangers qu'il allait courir, et — Dieu puissant — s'il devait ne point revenir, s'il était tué là-bas par ces sauvages dont on faisait un si terrible tableau!... Oh! non, pas cela, pas cela : elle en mourrait de suite...

Et elle lui fit promettre de lui écrire souvent. Il eut même toutes les peines du monde à la dissuader de l'accompagner jusqu'à Southampton, inventant un nouveau mensonge — ce qui pesait infiniment à sa nature loyale...

A présent il s'accuse presque de cette unique faute de sa vie : il se reproche d'avoir abusé de la pureté de cette jeune fille, quand il oublie l'amour vainqueur qui les a jetés inconscients dans les bras l'un de l'autre.

Et pourtant son sang bouillonne au souvenir des dernières étreintes, et la tête brune de son amie ne peut se détacher de sa pensée.

Certes il fera son devoir envers elle, tout son devoir; et s'il ne peut la nommer à présent dans son testament officiel, dès son arrivée au Natal, il règlera la situation de la chère enfant, en homme d'honneur, en Prince....

Son testament !

Il n'y songeait plus, à son testament !

Il a bien griffonné un brouillon, il y a quelques

jours : il se rappelle même l'avoir jeté dans un tiroir de son bureau.

Ce brouillon, il veut le relire, le compléter, écrire entièrement de sa main ses volontés...

... LE PRINCE s'est levé : une expression singulière de gravité a envahi ses traits : il se sent imprégné de l'importance de l'acte qu'il va accomplir.

D'un pas d'automate il se dirige vers le prie-Dieu placé au pied du lit.

Là il s'agenouille, fait le signe de la croix, joint les mains.

LE PRINCE, priant.

Me voici à vos pieds, mon Seigneur et mon Dieu, au moment d'accomplir l'acte décisif de ma vie, et je me sens bien petit devant vous.

N'ai-je point raison d'aller chercher là-bas un peu de gloire ? Le nom que je porte me permet-il de demeurer plus longtemps dans l'inaction ?

Vous connaissez toutes mes pensées, mon Dieu. Vous savez qu'elles ne tendent qu'à un seul but : le bonheur de ma patrie bien-aimée !

Il n'est point possible, Seigneur, que votre colère s'appesantisse plus longtemps sur la France, la fille aînée de votre Église.

Serait-ce donc par orgueil que je désirerais remonter sur le trône de mon père ? S'il en est ainsi, punissez-moi, parce que j'aurais péché,

et punissez-moi encore si vous jugez répréhensible les actions de ma vie.

O mon Dieu, je vous prie, non pour que vous écartiez les obstacles qui s'élèvent sur ma route, mais pour que vous me permettiez de les franchir.

Faites pénétrer dans mon cœur la conviction que ceux que j'aime et qui sont morts, sont les témoins de ma vie.

Si les hommes de ma race ont commis des fautes, que je sois, si cela est nécessaire, la victime expiatoire ! Si mon pays doit être châtié, que mon sang répandu soit l'holocauste des péchés de la France !

Seigneur Jésus, montrez-moi où se trouve mon devoir ; donnez-moi la force de l'accomplir jusqu'au bout.

Mon Dieu, si je ne dois point revenir, que votre volonté soit faite, que votre nom miséricordieux soit béni !

Inspirez-moi, Seigneur, je vous en conjure, pour l'acte solennel que je vais accomplir.

LE PRINCE s'est relevé de nouveau, puis s'est dirigé vers le bureau. Il vient d'ouvrir un des tiroirs du meuble : un cachet se présente à ses yeux. C'est un scarabée égyptien monté en or. Il le prend et le contemple pendant quelques instants.

LE PRINCE

Petit cachet, rapporté autrefois d'Égypte par le fondateur de notre race, petit cachet qui appartient au général Bonaparte, vainqueur des Musulmans, tu m'accompagneras, moi aussi, sur cette même terre d'Afrique, illustrée par les exploits de mon grand-oncle ; je ne te quitterai qu'avec la mort.

Il tire de sa poitrine une chaîne d'or, où sont suspendues des médailles bénites et un scapulaire ; il y attache le cachet, après l'avoir longuement baisé.

Puis il prend un papier dans le tiroir entr'ouvert, s'assied, et se met en devoir d'écrire, en relisant à mi-voix le brouillon qu'il a devant les yeux.

LE PRINCE, écrivant.

Ceci est mon testament :

Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je suis né.

Je désire que mon corps soit déposé auprès de celui de mon Père, en attendant qu'on les transporte tous deux où repose le fondateur de notre maison, au milieu de ce peuple français que nous avons, comme lui, bien aimé.

Ma dernière pensée sera pour ma patrie ; c'est pour elle que je voudrais mourir.

J'espère que ma mère me gardera, lorsque je ne serai plus, l'affectueux souvenir que je lui conserverai jusqu'à mon dernier moment...

Ici LE PRINCE s'arrête.

Sa voix depuis un instant s'est voilée.

Une sincère émotion l'agite.

Il prononce distinctement ces mots :

Oh ! ma chère maman !

Puis il reprend sa lecture à voix très basse, indistincte, tandis qu'il continue en même temps à écrire.

Les mots : « *Je lègue* » sortent à peine murmurés de sa bouche, et reviennent sur ses lèvres comme une psalmodie.

Quand il a terminé, il se passe lentement la main sur les yeux.

LE PRINCE

Voilà toutes mes donations faites, tous mes souvenirs répartis. C'est un peu de moi qui restera ici... Mais ceci assurément n'est pas suffisant.

Si je meurs, je dois transmettre à ceux qui me survivront toutes mes volontés, mes volontés politiques comme les autres. Il ne faut pas que la cause impériale disparaisse avec moi. Je dois

songer également à tous ceux qui m'attendent là-bas en France, à tous ceux qui ont foi en moi, à tous ceux qui ont encore au cœur le culte de la tradition napoléonienne. Moi disparu, si Dieu veut me reprendre, je ne puis me désintéresser des destinées de ma Patrie.

Il se recueille un instant ; puis se met à écrire fiévreusement pendant quelques minutes.

Alors son visage s'éclaire.

C'est d'une voix ferme, énergique qu'il relit hautement ce qu'il vient d'écrire :

Je n'ai pas besoin de recommander à ma mère de ne rien négliger pour défendre la mémoire de mon grand-oncle et de mon père. Je la prie de se souvenir que tant qu'il y aura des Bonaparte, la cause impériale aura des représentants. Les devoirs de notre maison envers le pays ne s'éteignent pas avec ma vie. Moi mort, la tâche de continuer l'ouvrage de Napoléon I^{er} et de Napoléon III incombe au fils aîné du Prince Napoléon ; et j'espère que ma mère bien-aimée, en le secondant de tout son pouvoir, nous donnera à nous autres qui ne serons plus, cette dernière et suprême preuve d'affection.

Il signe d'une main ferme, plie le papier, le joint

à l'autre, ouvre un tiroir du meuble, y renferme les deux testaments, place la clef du tiroir dans sa poche.

LE PRINCE

Et maintenant, mon Dieu, que ma destinée s'accomplisse! Je me remets en votre sainte et digne garde!



LIVRE QUATRIÈME

LE MARTYRE

**Ah! briguez donc l'Empire! et voyez la poussière
Que fait un Empereur!**

VICTOR HUGO.

I

LA MORT

Zoulouland, 1^{er} Juin 1879.



Un kraal composé de cinq huttes grossièrement construites en terre, au fond d'une étroite vallée, non loin de la rivière d'Ilozi dans le Zoulouland.

Une chaîne de collines rocheuses ferme pittoresquement l'horizon.

Autour du kraal se dressent de hautes herbes desséchées, entremêlées de roseaux gigantesques, dits « roseaux à perruque » ; çà et là des cactus aux tiges arborescentes étendent leurs bras bizarrement infléchis ; de rares palmiers dont les cimes sont chargées d'énormes grappes de fruits verts montrent leurs silhouettes décharnées ; sur la gauche un champ de maïs, dont les fleurs et les gros épis chevelus se pro-

jettent à plus de deux mètres, obstrue complètement la vue.

La route ou plutôt le sentier à peine frayé serpente en zigzag le long de ce champ.

Le ciel est bleu, d'un bleu foncé, presque indigo, mais d'une limpidité merveilleuse ; aucun nuage ne le tache.

L'après-midi s'achève : il est près de quatre heures : le soleil descend du côté des collines.

'Une troupe de cavaliers occupe le kraal : c'est la reconnaissance dirigée par le Prince Napoléon et le lieutenant Carey.

Les hommes au nombre de six sont couchés sur le gazon ; les chevaux ont été dessellés et conduits à l'herbe.

Un trou creusé dans la terre, un reste de feu, du bois mort à demi consumé indiquent que l'on vient de faire le café ; un Cafre qui accompagne l'escorte est, en effet, occupé à rassembler différents ustensiles affectés à cet usage.

Les six soldats qui composent le petit détachement sont des volontaires appartenant à la brigade du corps de cavalerie de Bellington, engagés le matin même. Ils portent la tunique de drap foncé, de hautes bottes avec des culottes de toile blanche : sur la tête le casque colonial en moelle de sureau.

L'uniforme du Prince, très simple, est assez semblable à ceux-ci ; cependant les manches ont des entrelacements de galons soutachés, comme ceux de l'artillerie anglaise.

Le Prince a bonne mine, le visage bronzé, quoique amaigri par la fièvre dont il a été atteint dès son arrivée à Natal.

La physionomie est mâle, pleine de franchise : une vivacité naturelle l'anime, surtout quand il traite un sujet qui lui plaît. Très entraîné, il supporte facilement la fatigue. Cavalier hors ligne, il a déjà fait de longues courses dans le pays ; plusieurs fois il s'est exposé grandement, avec témérité même. Récemment, aux côtés du colonel Burler, il n'a dû son salut qu'à son courage, en se frayant un passage à travers les ennemis.

Aujourd'hui il paraît joyeux. Cette reconnaissance qu'il suppose sans danger lui semble plutôt une agréable promenade ; d'ailleurs, il sait que quelques jours auparavant le lieutenant Carey a déjà visité ces parages, et a rapporté qu'ils étaient abandonnés.

Il a tiré de sa poche un album, et dessine plusieurs esquisses. A cet instant il prend un croquis du kraal et du paysage environnant.

Étendu près de lui, le lieutenant Carey fume un cigare.

Celui-ci est un homme d'une trentaine d'années, à l'aspect flegmatique, la moustache blonde tombant sur une lèvre dédaigneuse, les yeux vifs d'une fixité glauque :

Le Prince se renseigne sur tout ce qu'il voit, aussi bien sur la flore, que sur les coutumes du Zoulouland.

Comme il vient d'entreprendre de dessiner certains arbustes voisins, il s'informe de leurs noms, et s'adressant à Carey :

LE PRINCE

Connaissez-vous ces plantes, lieutenant? Leur feuillage desséché me semble curieux.

LE LIEUTENANT CAREY

Ma foi, Prince, je vous avouerai franchement que j'ignore comment on les appelle. Bien qu'elles pullulent dans cette contrée, je n'ai jamais eu la même curiosité que vous.

LE SERGENT WILLIS, s'approchant.

Ce sont des strelizias, messieurs. Pendant la saison des pluies, leurs branches sont couvertes d'un feuillage sombre avec de longues grappes de fleurs teintées en jaune d'or à l'intérieur, et en bleu à l'extérieur. C'est une plante admirable.

LE PRINCE

Merci, sergent; ce doit être en effet très beau d'après votre description. (Avec enjouement.) Je reviendrai à la saison des pluies en faire un bouquet...

Et les fruits de ces palmiers, que je n'avais pas remarqués... On dirait des noix dans leur coque verte.

LE SERGENT

Ils ne sont pas encore mûrs, mon Prince.

LE PRINCE

C'est dommage, j'y aurais goûté volontiers.

LE LIEUTENANT CAREY

Tout cela vous intéresse donc particulièrement ?

LE PRINCE

Certes. (Prenant un ton grave.) C'est que, soyez-en persuadé, lieutenant, quelque futiles que puissent paraître mes questions, je considère que dans la vie on a toujours à apprendre.

Ainsi l'on se procure de véritables jouissances. Ces plantes merveilleuses, ces fruits extraordinaires, je les compare à ceux de l'Europe, à ceux de la France.

Eh bien, malgré les admirables descriptions que le sergent vient de m'en faire, je me dis que, malgré tout, les Européens et les Français ne sont pas les plus mal partagés.

LE LIEUTENANT CAREY

En cela, vous avez raison, Prince et je suis tout à fait de votre avis.

LE PRINCE, avec un enthousiasme progressif.

Quelle contrée est plus belle que la France, lieutenant? Je l'ai quittée bien jeune ; mais son souvenir est toujours resté gravé dans mon cœur. (Mélancoliquement.) Et voici que j'ai déjà près de neuf années d'exil... (Brusquement.) Connaissez-vous la France, monsieur Carey?

LE LIEUTENANT CAREY, après un mouvement d'hésitation vite réprimé.

Très peu : je l'ai habitée quelques semaines à peine.

LE PRINCE, joyusement.

Où cela, à Paris?

LE LIEUTENANT CAREY

Non, à Boulogne-sur-Mer. Mais excusez-moi de vous rappeler une date pénible.

C'était en 1871, au mois de Janvier; j'étais attaché aux ambulances d'une société anglaise: la « British national for and to sick and wounded in war. »

Le front du Prince s'est assombri. Il reste un instant sans répondre; puis s'adressant de nouveau à Carey :

LE PRINCE

Avez-vous conservé des relations de votre séjour en France?

LE LIEUTENANT CAREY, visiblement
embarrassé.

Ma foi, Prince, je n'y connais plus personne.

LE PRINCE, rêveur, et se parlant à
lui-même.

Boulogne-sur-Mer! le Pas-de-Calais! la circonscription de mon fidèle Levert! Ah! si toutes étaient comme celles-là!

Se tournant vers Carey.

Vous ne sauriez croire, lieutenant, combien je suis heureux d'avoir parlé avec vous de la France. C'est que ma pensée ne cesse jamais d'aller vers Elle. D'ici même, je suis avec joie les progrès journaliers du parti bonapartiste. Et ces progrès sont de toute évidence. Tenez : hier encore j'ai reçu la nouvelle de la nomination, en plein Paris, dans le VIII^e arrondissement, de M. Godelle, un de mes plus chauds partisans... Mais je bavarde, je bavarde : et je dois vous ennuyer avec toute cette politique.

LE LIEUTENANT CAREY, qui a écouté
attentivement.

Je vous demande pardon, Prince : ce que vous me dites m'intéresse au plus haut degré.

LE PRINCE, avec animation.

Ah ! la France ! ma Patrie bien-aimée !

Ne croyez pas, lieutenant, — puisque j'en suis venu avec vous aux confidences, — que c'est seulement par ambition personnelle que j'ai hâte de voir triompher ma cause. Non, et soyez persuadé : je vous parle en toute sincé-

rité. Je ne veux rentrer en France qu'appelé par le peuple.

« Tout pour le peuple et par le peuple », telle est ma devise.

S'animant davantage.

Et puis, vous l'avouerez-vous? Je crois sincèrement à la mission des Napoléon!

Si Dieu a permis que le général Bonaparte vint consolider les conquêtes de la Révolution, si le gouvernement de mon Père, continuant la tradition de l'illustre fondateur de notre Maison, a donné vingt années de prospérité à la France, c'est que ces grandes œuvres ne peuvent rester infécondes, c'est qu'elles ne doivent point périr avec les deux Empires, c'est que, tant qu'il y aura des Bonaparte, la cause impériale aura des représentants.

Le mal qui tue la société française, — voyez-vous, lieutenant, — c'est la disparition du patriotisme, c'est le mépris de la loi et de l'autorité.

Le mal qui tue l'armée, c'est la disparition de l'esprit militaire.

Pour porter remède à ces deux maux qui ont une même origine, une cause unique, il faut des réformes d'ensemble, énergiquement conçues et vigoureusement exécutées.

Ce sera, s'il plaît à Dieu, l'œuvre du troisième Empire.

Car la France est l'unique but de ma vie; ma raison d'être est de la servir — je ne veux pas dire la sauver. Cela, Dieu seul le peut.

LE LIEUTENANT CAREY

Ne croyez-vous donc pas la France mûre pour la République et pour la liberté ?

LE PRINCE

En effet la République est admirable en théorie; mais toutes les fois qu'on est venu à la pratique, elle n'a pu arrêter le flot sans cesse grandissant de la démagogie...

C'est ainsi que la première République a eu 93, que la seconde a eu les journées de Juin.

Deux fois en ce siècle un homme providentiel s'est trouvé, qui a sauvé la société menacée. La troisième République a eu la Commune, et après les répressions terribles que je déplore, croit aujourd'hui s'être consolidée parce qu'elle a remplacé le maréchal de Mac-Mahon par un avocat. Eh bien! je vous le dis en vérité, le régime actuel, le régime parlementaire est condamné d'avance; la Constitution de 1875, au lieu d'un Souverain élu par la Nation, donnera

six cents tyrans, et ces tyrans dévorèrent la Patrie.

Si ce gouvernement néfaste dure encore dix ans, vingt ans, il tombera dans les pires excès. Ce sera la revanche des hommes de la Commune, qui, tout doucement et légalement, prendront la place des hommes du jour. Ce sera l'anarchie dans la République. Ecœurée, désillusionnée, la France appellera à grands cris un Sauveur et se donnera peut-être à quelque aventurier.

Gravement.

Pour moi, en mon âme et conscience, je ne veux pas que mon pays connaisse ces malheurs irréparables. S'il plaît à Dieu, fier du grand Nom que je porte, j'essaierai une troisième fois de sauver ma Patrie. Voilà mon but, lieutenant; en est-il un plus noble?

Le Prince s'est animé en parlant; il a prononcé ces dernières paroles avec une fougue toute juvénile.

On devine qu'il est imbu de la mission providentielle qu'il est persuadé avoir reçue de Dieu, et que rien ne pourra le détourner de la route tracée.

Le lieutenant Carey n'a cessé de le regarder avec une fixité singulière : un sourire amer a plissé ses lèvres.

Au moment où il s'apprête à répondre, le Cafre,

qui sert de guide à la reconnaissance, s'approche et lui parle bas à l'oreille, puis montre l'horizon.

D'un bond le lieutenant Carey se lève, et s'adressant au Prince :

LE LIEUTENANT CAREY

Excusez-moi, Prince ; mais cet homme prétend qu'il vient d'apercevoir un Zoulou près de la rivière, gravir les hauteurs — tenez, dans cette direction. Il serait peut-être prudent de remonter à cheval, bien que cela soit peu vraisemblable, ce pays paraissant tout à fait abandonné.

Le Prince a tiré sa jumelle : il regarde avec soin dans la direction désignée.

LE PRINCE

Je ne vois absolument rien. N'importe ; vous avez raison. D'ailleurs il se fait tard. (S'adressant à Carey). Monsieur, veuillez donner l'ordre de seller les chevaux.

L'ordre est rapidement exécuté.

En quelques minutes le lieutenant Carey et cinq hommes se trouvent en selle prêts à partir ; un sixième, le soldat Rogers, s'efforce de saisir sa bête qui se défend.



De son côté le Prince est tranquillement occupé à arranger quelque chose à sa bride.

Tout à coup une violente décharge de mousqueterie éclate.

C'est une bande de Zoulous — environ une cinquantaine — qui, dissimulés dans les herbes et dans le maïs, sont parvenus sans bruit en rampant jusqu'au kraal, et attaquent la petite troupe.

Aussitôt leurs coups de feu tirés — coups de feu qui d'ailleurs n'ont atteint encore personne — ils ont jeté leurs fusils, et se précipitent, la zagaie à la main, en poussant des cris formidables :

Usutis! usutis! voilà les lâches Anglais!!!

Le lieutenant Carey et ses cinq compagnons s'élancent aussitôt à bride abattue dans la direction des collines.

Au milieu de la confusion de l'attaque, pas un d'entre eux ne s'est retourné.

C'est un sauve-qui-peut général.

En passant près du Prince, seul un volontaire, le nommé Letock, s'est écrié :

Dépêchez-vous, s'il vous plaît, monsieur; et montez votre cheval.

De son côté le soldat Rogers, qui n'a pas eu le temps de se mettre en selle, cherche un refuge derrière une hutte; il est bientôt rejoint par une dizaine de sauvages, jeté à terre, égorgé à coups de

zagaies, avant même qu'il n'ait eu le temps de se défendre.

Plus loin un autre parti de Zoulous survenu sur le terrain du combat a déchargé de nouveau ses armes sur les fuyards; le soldat Abel roule à terre, atteint d'une balle dans le dos.

LE PRINCE est demeuré seul.

Il veut, lui aussi, sauter en selle et rejoindre ses compagnons. D'un mouvement rapide il saisit les arçons, cherche à se hisser.

... Par une fatalité inexplicée la selle se déchire. Le jeune homme tombe à la renverse; son cheval, lui échappant des mains, part au galop, et disparaît bientôt dans les hautes herbes.

En un clin d'œil LE PRINCE s'est relevé.

Il comprend que tout est fini, que volontairement ou involontairement il est abandonné, que personne ne viendra à son secours, qu'il n'a plus qu'à mourir...

Il saisit son revolver, tire son sabre et, tandis qu'une nuée de sauvages grimaçants s'acharnent contre lui, s'apprête à vendre chèrement sa vie.

Six fois il a déchargé son arme, et quatre Zoulous sont étendus à ses pieds.

Autour de lui pleuvent les zagaies.

Impassible, tête nue, il ne combat plus qu'avec son sabre, parant du bras gauche les coups innombrables qui lui sont portés.

Bientôt ce bras est déchiqueté, réduit en bouillie. Le noble Enfant lutte quand même ; il lutte avec acharnement, la poitrine et le visage couverts de cruelles blessures...

Le PRINCE IMPÉRIAL est toujours debout !

Lancée à distance, une zagaie lui pénètre profondément dans l'œil droit ; une autre l'atteint à la bouche, et lui brise la mâchoire.

Cette fois il ne peut retenir un cri de douleur ; mais il se raidit encore sur un genou, et de son bras resté libre continue à frapper à tort et à travers, en désespéré...

La figure tuméfiée, sanglante, l'œil transpercé, le bras en lambeaux, le corps tout entier meurtri par dix-sept blessures, *toutes reçues par devant*, LE PRINCE IMPÉRIAL est encore debout !

Cependant sa main inconsciente laisse échapper son arme ; sa tête retombe sur sa poitrine ; ses lèvres murmurent faiblement :

... Maman... Mon Dieu... France!!!

Puis il expire...

LE PRINCE IMPÉRIAL est mort,
Mais il est mort DEBOUT!!!

Glorieusement, face à l'ennemi, il a succombé sous
le nombre, il n'a pas été vaincu!!!

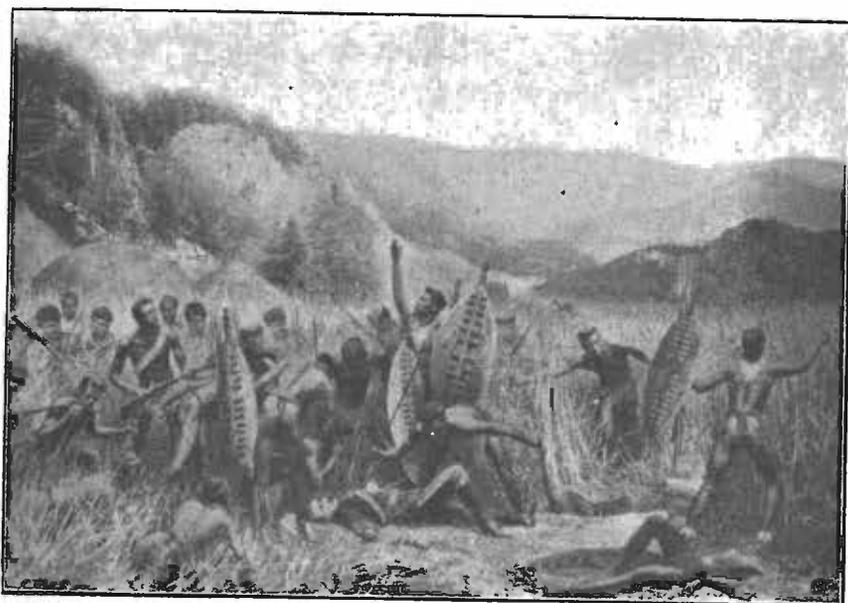
D'un mouvement convulsif, il a roulé par terre; les
Zoulous poussent des cris de triomphe, et se ruent
sur son cadavre.



II

LA RECHERCHE DU CORPS

2 Juin 1879.



Une *donga* profonde (sorte de ravin desséché) à peu de distance du *kraal*, où le drame s'est passé la veille.

Là git le corps du Prince, complètement nu, étendu sur le dos, les bras raidis par la mort, un peu croisés au-dessus de la poitrine, la tête légèrement inclinée sur le côté droit.

La physionomie semble presque souriante : elle n'offre aucune trace de contraction ni de souffrance.

La bouche dont la lèvre a été fendue, ainsi qu'une partie de la joue, est entr'ouverte ; l'œil droit enlevé par un coup de zagaie présente un trou sanglant ;

l'œil gauche grand ouvert regarde fixement le ciel.

Le corps d'une gracilité frêle apparaît très blanc ; les formes en sont d'une pureté antique.

La poitrine est percée de dix-sept coups d'assagays. Le ventre, suivant la coutume des Zoulous, a été ouvert ; mais le nombril seul est atteint, l'incision est peu profonde. On croirait que les sauvages étonnés de ces formes délicates, ont jugé inutile de taillader cette chair de lait, d'arracher brutalement les entrailles...

C'est ainsi que le corps de l'héroïque Enfant a passé la nuit !...

... Plus près du kraal repose complètement nu également le cadavre du soldat Rogers. Mais celui-ci est affreusement mutilé, les entrailles au vent : la tête défigurée par les cruelles tortures de l'assagayement a été recouverte d'une chemise de flanelle.

Le cadavre du soldat Abel est également étendu, mais à une distance plus éloignée.

Il est environ huit heures du matin.

Les premiers cavaliers du corps du général Marshall (17^e lanciers), qu'ont rejoints les éclaireurs de la colonne volante du général Wood, apparaissent sur les hauteurs dominant la *donga*.

Quatre d'entre eux appartiennent à l'expédition de la veille : ils sont dirigés dans leurs recherches par le capitaine Molyneux.

Au milieu d'eux se trouvent, également à cheval,

le docteur Scott, médecin-major du corps expéditionnaire, MM. Paul Deléage, correspondant du *Figaro*, Francis, correspondant du *Times*, Forbes, correspondant du *Daily-News* ; à leurs côtés, James Lomas, palefrenier-ordonnance du Prince, dont la douleur semble profonde.

Le lieutenant Carey guide l'expédition, et montre le chemin.

En quelques minutes la petite troupe occupe le kraal ; le silence profond dans lequel elle chemine est à cet instant interrompu par des aboiements de chiens partant du côté des huttes abandonnées.

LE LIEUTENANT CAREY,
désignant de la main le kraal.

Voici exactement l'endroit où nous avons été surpris. Nous étions assis à l'ombre de ces huttes ; ce feu éteint est celui de notre souper. Nous fûmes assaillis subitement par une décharge de mousqueterie. — Chacun a sauté à cheval, et s'est tiré, comme il a pu. Les sauvages s'étaient sans doute glissés jusqu'à nous, dissimulés par ce champ de maïs. Comme je l'ai déjà déclaré hier, le Prince a dû être tué au moment même où il cherchait à se mettre en selle. Nous ne pouvons donc tarder à retrouver le corps.

Les cavaliers ont parcouru le kraal : ils se sont divisés en différents groupes, qui se mettent à chercher dans les hautes herbes et derrière les rochers.

C'est à cet instant que le corps du soldat Abel, puis celui du soldat Rogers sont découverts. Mais on a deviné à leur haute stature que l'on n'était point en présence de la dépouille impériale, et les recherches continuent...

Tout à coup le capitaine Molyneux arrête brusquement son cheval, et se tournant vers ses compagnons :

LE CAPITAINE MOLYNEUX

Tenez, Messieurs : ce sont là certainement des traces de lutte. Les hautes herbes sont foulées en tous sens, et ici..., ici..., du sang..., du sang jusque dans la direction du kraal. Ceci tendrait à prouver, lieutenant Carey, qu'à l'inverse de ce malheureux Rogers, le prince Napoléon n'a pas été égorgé, mais a vendu chèrement sa vie.

LE DOCTEUR SCOTT

Voilà qui paraît évident.

-Le lieutenant Carey ne répond que par monosyllabes : il semble absolument atterré.

M. PAUL DELÉAGE, correspondant du *Figaro*.

Puisque nous n'apercevons pas le cadavre du Prince, peut-être a-t-il pu échapper à ces bandits.

LE CAPITAINE MOLYNEUX

Puissiez-vous dire vrai, monsieur?

M. PAUL DELÉAGE

Comment se fait-il que nous ne rencontrions aucun cadavre de sauvages? — Le Prince, s'il s'est servi de son revolver, a dû en abattre quelques-uns, avant qu'ils aient pu l'atteindre.

LE CAPITAINE MOLYNEUX

C'est que les Cafres, monsieur, quand ils peuvent emporter leurs morts, ne les abandonnent jamais. Ils n'agissent pas de même pour leurs ennemis; ils les laissent sur le sol dans une nudité absolue, après leur avoir ouvert le ventre.

S'adressant à ses compagnons,

Dans tous les cas, messieurs, puisque nous nous trouvons certainement sur le théâtre même

du drame, nous n'avons qu'à mettre pied à terre. Il nous sera facile de continuer plus efficacement nos recherches.

Tous sont descendus de cheval.

Alors le capitaine Molyneux s'adresse à voix haute, sur un ton sévère, au lieutenant Carey, dont la pâleur est extrême.

LE CAPITAINE MOLYNEUX

Lieutenant, avez-vous fait placer des sentinelles ? Il est inutile que vous nous laissiez surprendre comme hier. Il est vrai qu'aujourd'hui nous sommes en nombre, et que les Zoulous trouveraient à qui parler.

LE LIEUTENANT CAREY, balbutiant.

C'est fait, mon... capitaine.

Pendant ce temps l'ordonnance Lomas, séparé du groupe formé par les officiers et les correspondants de journaux, s'est enfoncé plus avant dans la « donga ».

Il pousse un cri déchirant.

LOMAS

Le voici, mon maître..., mon pauvre maître !...

Je le reconnais. Hélas! hélas! mon cher Prince,
dans quel état je vous retrouve!!!

Il pleure abondamment, avec désespoir.
Aussitôt, tous se sont approchés.

LOMAS, désignant le corps du Prince.

Tenez, messieurs... Là... Là... étendu près
de ce rocher... C'est lui!... C'est bien lui....
vous dis-je.

LE CAPITAINE MOLYNEUX

En effet, ce doit être lui. Le reconnaissez-
vous, lieutenant Carey?

LE LIEUTENANT CAREY,
en proie à une réelle épouvante.

Oui... oui..., mon capitaine. C'est bien le
prince Napoléon!

Les officiers, ainsi que les correspondants des
journaux, se sont découverts.

Les cavaliers font le salut militaire.

Cependant, sans même attendre l'autorisation du
capitaine Molyneux, M. Paul Deléage s'est précipité
vers le Prince; il s'écrie :

M. PAUL DELÉAGE

L'infortuné! Quelles horribles blessures!

LE DOCTEUR SCOTT

Il y avait de quoi déterminer vingt fois la mort.

M. PAUL DELÉAGE, soulevant le cadavre dans ses bras, et s'adressant au Docteur.

Examinez-le, major. — Il importe de savoir si le Prince a été tué par derrière en sautant à cheval, comme on le prétend : ou si, au contraire, il a été abandonné, et a lutté jusqu'au bout.

Se tournant vers le Capitaine qui est demeuré impassible :

Vous autorisez cette constatation, capitaine ?

LE CAPITAINE MOLYNEUX

Faites, messieurs. C'est un point d'histoire à établir immédiatement : je le consignerai dans mon rapport.

Tous font cercle autour du groupe formé par le

Capitaine, M. Paul Deléage et le docteur. Les correspondants du *Times* et du *Daily News* ont tiré de leurs poches leurs carnets, et prennent des notes.

Tandis que M. Paul Deléage soutient le corps dans ses bras, le docteur Scott le palpe dans tous les sens. Puis il déclare solennellement :

LE DOCTEUR SCOTT

Toutes les blessures ont été reçues par devant ; je l'atteste. Les quelques déchirures que vous apercevez dans le dos ne sont que les pointes des assagays qui ont traversé la poitrine de part en part. Le bras gauche, comme vous pouvez vous en assurer, est absolument déchiqueté, ce qui prouve — et je l'affirme — que l'infortuné jeune homme s'en est servi pour parer les coups qui lui étaient portés. J'estime donc qu'il y a eu certainement un combat corps à corps. C'est cette flèche qui en pénétrant dans l'œil droit jusqu'au cerveau a dû l'étendre à terre. Jamais pour ma part, je n'aurais cru une telle vigueur dans un corps aussi frêle !

LE CAPITAINE MOLYNEUX, se tournant vers
le lieutenant Carey.

Vous entendez, lieutenant ?

Le lieutenant Carey se contente de baisser la tête, sans répondre.

M. PAUL DELEAGE, s'adressant au capitaine,
avec une exaltation qu'il ne peut réprimer.

Capitaine, permettez à un compatriote
d'adresser à cet infortuné un dernier adieu.



Pauvre petit Prince, tu es mort en Français,
face à l'ennemi. Au nom de notre Patrie com-
mune, je salue en toi un Héros!

Il se penche vers le Prince, lui soulève respectueusement la tête, et baise sa main glacée...

Cependant on a grand'peine à retenir l'ordonnance Lomas, qui veut se jeter sur le corps de son Maître ; on l'entraîne, tandis qu'il pousse des gémissements inarticulés.

En se relevant, M. Paul Deléage aperçoit par terre une petite chaîne d'or, à laquelle sont attachés un scapulaire, des médailles bénites, et un cachet en forme de scarabée.

Il s'empresse de les ramasser, et les tendant au Capitaine.

M. PAUL DELÉAGE

Tenez, capitaine : ces objets appartenàient certainement au Prince.

LE CAPITAINE MOLYNEUX

Je vous remercie, monsieur ; ils seront de précieuses reliques pour l'Impératrice Eugénie.

UN CAVALIER, s'approchant du capitaine.

Mon capitaine, voici également une paire d'éperons et une chaussette (1), que j'ai trouvés dans les hautes herbes.

(1) Elle était de couleur bleue.

LE CAPITAINE MOLYNEUX

Veillez me les remettre ; et si quelqu'un découvrirait encore quelque objet, même ayant peu de valeur, je le prie de me l'apporter à l'instant.

Les abords de la donga se sont garnis de soldats et d'officiers de tous grades.

Tous commentent avec animation les circonstances dans lesquelles le corps du Prince a été retrouvé.

A cet instant apparaît à cheval le général Marschall.

Dès qu'il l'aperçoit, le capitaine Molyneux se dirige à sa rencontre.

LE CAPITAINE MOLYNEUX

après avoir salué militairement le général.

Mon général, nos recherches ont été fructueuses. Voici les restes de l'infortuné Prince Napoléon. Il est mort glorieusement : car toutes ses blessures ont été reçues par devant. Nous attendons vos ordres.

LE GÉNÉRAL MARSCHALL, contenant à grand
peine son émotion.

Brave enfant ! Honneur à lui !

Le général est descendu de cheval; il s'incline respectueusement devant le cadavre, et le contemple en silence.

M. PAUL DELÉAGE, s'avancant.

Mon général, ce corps ne peut rester ainsi exposé dans sa nudité aux regards et à la curiosité de tous. Voulez-vous me permettre de l'envelopper avec la couverture de mon cheval.

LE GÉNÉRAL MARSCHALL

Faites, monsieur, faites...

Se tournant vers le capitaine Molyneux :

Capitaine, à tout hasard, j'avais donné l'ordre à un fourgon d'ambulance de m'accompagner; il est resté à environ un mille d'ici, de l'autre côté des collines. Voudriez-vous dépêcher un homme, et donner l'ordre de le faire avancer ?

Tandis que l'ordre s'exécute, M. Paul Deléage, aidé du docteur Scott a enveloppé le cadavre dans une couverture arrachée d'une selle; ils fixent cette couverture au moyen de lances, et forment ainsi une sorte de brancard, sur lequel avec précaution le Prince est déposé.

LE CAPITAINE MOLYNEUX, s'adressant au général.

Mon général, par ces sentiers impraticables, jamais le fourgon ne pourra arriver jusqu'ici. Il serait, à mon avis, préférable de nous rendre à sa rencontre. Voici ces messieurs qui ont improvisé un brancard; il serait possible de transporter le corps pendant un mille ou deux.

LE GÉNÉRAL MARSCHALL

Vous avez raison, capitaine. Il est près de dix heures, et il me paraît inutile de séjourner plus longtemps ici.

S'adressant aux officiers de son état-major :

Messieurs, que les officiers les plus hauts gradés s'avancent; ils vont avoir l'honneur de transporter le corps du Prince Napoléon!

Le convoi funèbre s'ébranle. Le Général qui est remonté à cheval, tire son sabre, et s'écrie à voix haute sur le ton du commandement.

LE GÉNÉRAL MARSCHALL

Soldats, découvrez-vous devant le Prince

impérial de France, qui est mort en combattant pour l'Angleterre !

Les cavaliers forment la haie.

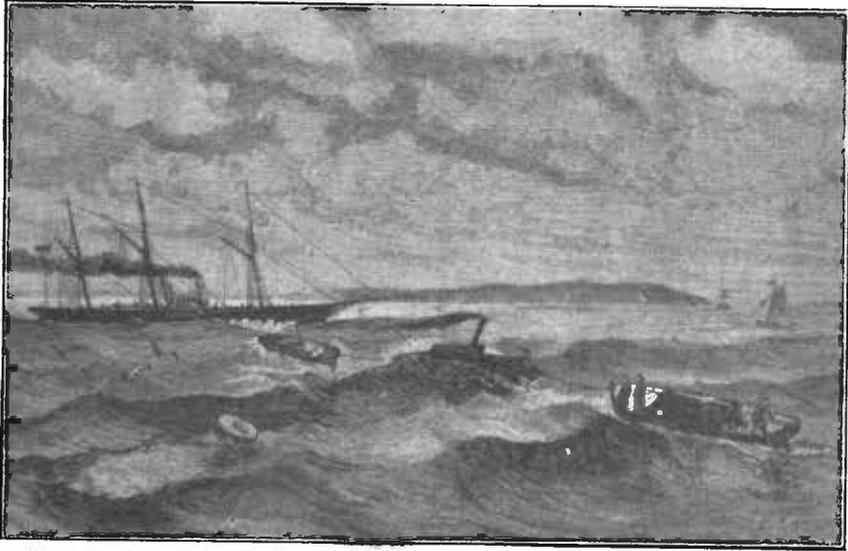
Tous se découvrent avec respect.

Les officiers porteurs de l'Auguste Cadavre se dirigent à pas lents dans la direction des collines.



III

LE RETOUR



La baie de Spithead, le 10 Juillet 1879, 8 heures 1/4 du matin.

Sous le ciel embrumé apparaît vaguement au Sud le rivage de l'île de Wight.

C'est la petite ville de Ryde, et plus loin Osborne. le château de la Reine, qu'entourent de vastes prairies; au Nord à peine estompés, la côte anglaise et le chenal qui conduit à Portsmouth.

Plus près ce sont les deux forts blindés en forme de tourelles, qui gardent la rade, ressemblant avec leur large damier noir et blanc, à deux bouées gigantesques.

Le vent toute la nuit a soufflé très violent : la pluie est tombée avec persistance : la rafale n'a cessé qu'à cinq heures du matin.

Cependant il y a encore beaucoup de houle.

A quatre heures un coup de canon parti de Portsmouth a annoncé que l'*Orontes*, rapportant du Natal les restes du Prince Impérial est en vue des côtes.

Le chenal de Portsmouth n'étant pas assez profond pour donner accès à de gros bâtiments, il a été décidé que le yacht l'*Enchantress* irait rejoindre l'*Orontes* en pleine mer : et c'est pourquoi celui-ci se trouve mouillé en rade de Spithead, muni de son précieux fardeau.

L'*Orontes* est un des grands transports mixtes, dont l'Angleterre se sert pour le service militaire de ses colonies. Il est à hélice, jauge huit mille tonneaux, avec une machine de trois mille chevaux.

Bien que la bise soit forte et la mer houleuse, la lourde masse reste immobile, frappée par les vagues à tort et à travers. On dirait qu'elle se refuse, inerte, malgré les éléments, à troubler le sommeil éternel de l'illustre Mort, qu'elle rapporte.

Mais se montre l'*Enchantress*...

L'*Enchantress* est le yacht officiel du premier lord de l'Amirauté : c'est un aviso de la force de trois cents chevaux, à la mâture coquette, d'une construction élégante, sans autre dunette qu'un rouf qui s'élève entre le mât d'artimon et le grand mât, à l'arrière de la large passerelle qui réunit les deux tambours.

Il offre un très frappant contraste avec la lourde carcasse de l'*Orontes*.

L'*Enchantress* bondit sous la houle.

...Peu à peu elle apparaît.

On distingue nettement sur le pont, à côté du capitaine Hills qui commande, le prince Joachim Murat en grand deuil, ainsi que les personnes qui l'accompagnent. Ce sont le comte Davillier, le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, le baron de Bourgoing, le marquis de Bassano, le vicomte Aguado, le comte Louis de Turenne.

Debout, à l'avant, ils contemplent silencieusement ce navire, qui a transporté à travers les mers la dépouille sanglante de leur Prince bien-aimé.

A mesure que l'*Enchantress* approche, leur émotion devient plus vive ; des larmes se forment sous leurs paupières meurtries.

Sur l'*Orontes*, un peloton d'infanterie de marine s'est placé en ligne de bataille le long de la dunette.

Les hommes dont la tête est couverte d'un casque de feutre noir, sont vêtus de tuniques écarlates. Ils demeurent immobiles.

... Cependant par le panneau du rouf qui s'ouvre à l'arrière apparaissent, montant à reculons, des matelots porteurs d'une caisse noire.

Quelques secondes s'écoulent.

Un instant la bière attachée par la corde se balance entre le ciel et l'eau.

Doucement elle est déposée dans le fond d'un canot qu'occupent trois hommes.

La mer ne cesse d'être houleuse : les vagues clapotent autour du canot qui est secoué dans tous les sens.

Afin d'éviter que le cercueil ne soit jeté à la mer, hâtivement les matelots le fixe au plancher du canot.

Des coups de marteau retentissent lugubres...

Puis on amarre solidement la bière pour que le roulis ne puisse la déplacer.

On la couvre d'une large draperie noire frangée d'argent.

On y couche un grand crucifix.

Enfin on dispose tout autour des caisses de bois noir remplies de fleurs.

Bien en vue apparaît sur le cercueil — touchante attention — une petite boîte en verre contenant des immortelles cueillies à Sainte-Hélène par les officiers de l'*Orontes*, alors que ce vaisseau mouilla devant l'île, avant son arrivée au Cap.

Un coup de canon tiré par le stationnaire de Portsmouth annonce que le Prince a quitté l'*Orontes*...

A ce signal, le pavillon est mis en berne.

Sur le pont, les soldats renversent leurs armes sous le bras gauche.

L'équipage tout entier est tête nue dans l'attitude la plus recueillie.

Le canot funèbre se met en marche...

Quatre matelots y ont pris place.

Un est à la barre.

Les trois autres veillent sur le cercueil.

Deux petits remorqueurs guident vers l'*Enchantress* le précieux fardeau.

Quelques barques à vapeur accompagnent le canot ; l'une d'elles est occupée par MM. Dick de Lonlay, correspondant du *Monde Illustré*, Vitu, rédacteur au *Figaro*, René de Pont-Jest, enfin, le comte Andréani, ancien officier aux Guides.

Ce sont les seuls Français qui assistent sur mer à l'impressionnante cérémonie.

A cet instant, le soleil a subitement déchiré les nuages. Les brumes épaisses se sont enfuies : la Manche apparaît bleue, d'un bleu glauque, auréolée d'une clarté limpide.

La houle a diminué.

En quelques minutes, la chaloupe s'est approchée du yacht.

... Voici qu'à bâbord elle l'accoste...

Le prince Murat s'est avancé, chargé par l'Impératrice de la pénible mission. Il se tient courbé en deux, le visage décomposé, au milieu de ses compagnons dont la douleur est également poignante.

Un silence tragique enveloppe le petit groupe.

Lorsque le cercueil a été hissé sur le pont, le prince s'agenouille, et fait solennellement un long signe de croix.

Ce signe de croix est répété par les personnes présentes.

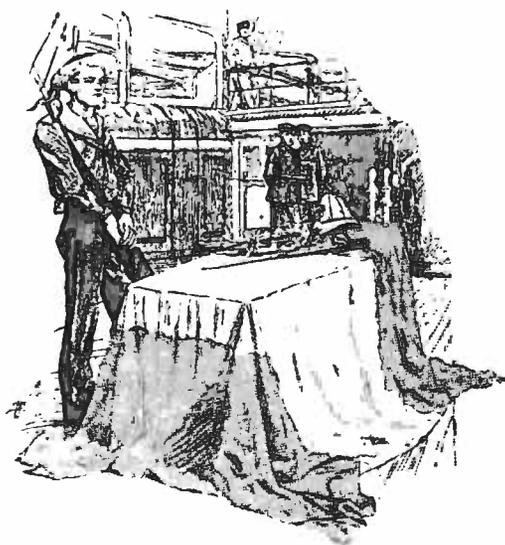
Toutes pleurent à chaudes larmes.

Cependant huit robustes marins ont pris le cercueil sur leurs épaules; ils se dirigent suivis des assistants vers le rouf, où une chapelle ardente a été aménagée pour le transport jusqu'à Woolwich.

Huit heures trente minutes.....

De nouveaux coups de canon annoncent que le corps a été hissé à bord.

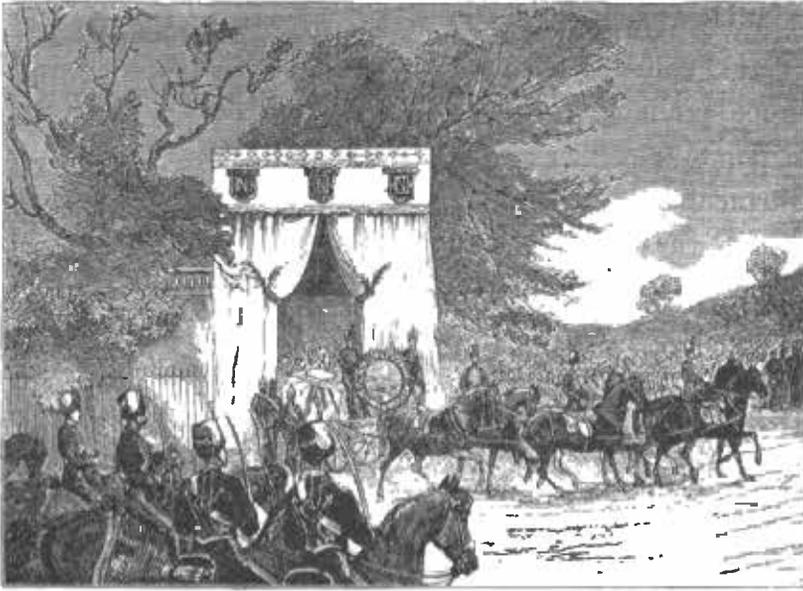
Les panneaux et les coupées se ferment; les canots remontent le long des palans; et tandis qu'au large l'*Orontes* demeure immobile, comme quelque apparition de vaisseau fantôme, l'*Enchantress*, évoluant sous vapeur, emporte vers l'Angleterre le corps mutilé du Héros!



IV

LES FUNÉRAILLES

Chislehurst, 12 Juillet 1879



Les vastes pelouses — sortes de landes dénudées recouvertes d'un maigre gazon poussiéreux — appartenant à la petite ville de Chislehurst, et précédant l'entrée de Camden-Place, la résidence impériale.

La grille du parc de Camden apparaît sur la gauche, massive, avec ses doubles barrières, que surmontent des lanternes allumées, voilées de crêpe.

Elle est enveloppée en partie de longues draperies blanches, sur lesquelles ont été attachés de nombreux écussons, portant les lettres LN — ornementation imposante dans sa simplicité.

... Des milliers de personnes stationnent aux abords de cette grille, couvrent en entier l'immense plaine :

toutes portent des vêtements de deuil. Depuis le matin elles sont venues soit de Londres par des trains spéciaux, soit des villes et villages environnants, en voiture, à cheval et même à pied.

De tous côtés se vendent des souvenirs du « Petit Prince » : photographies, médaillons, numéros spéciaux de journaux illustrés anglais ; aux boutonnières fleurissent des bouquets de violettes.

Dès les premières heures du jour, des troupes sont venues de Woolwich, soit pour garder le terrain, soit pour figurer dans le cortège.

Ce sont : trois batteries d'artillerie royale montées, sous le commandement du colonel Tupper ; quatre batteries d'artillerie de campagne, commandées par le colonel Spurraway ; deux batteries d'artillerie de garnison ; quatre escadrons du 5^e lanciers (Royal Irlandais), commandés par le colonel Brown, enfin le 23^e régiment de fusiliers (Royal Gallois).

L'artillerie a pris position sur les pelouses : les lanciers se sont installés le long des palissades qui bordent le parc de Camden : chaque corps est précédé de sa musique.

Un chemin que gardent les policemen, aménagé depuis la grille jusqu'au village même de Chislehurst, gagne au travers de la lande une descente ombragée de tilleuls séculaires.

Un grand nombre de Français ayant retiré des cartes d'entrée la veille à Willis' Room ou le matin même à la gare, pénètrent dans le parc par les bas-côtés : tandis que la population anglaise demeurée sur le

terrain communal, se montre recueillie, avec un calme décent approprié à la circonstance. Nul cri : nulle interpellation malséante : pas un désordre. On dirait que ce peuple flegmatique a compris la gravité des événements, qui se préparent.

Et dans la cohue aux vêtements sombres apparaissent — contraste frappant — les uniformes resplendissants d'un grand nombre d'officiers anglais en grande tenue, avec l'écharpe du commandement, principalement ceux de la garnison de Woolwich.

... Les unes après les autres, sont passées les députations de France, précédées de bannières sur lesquelles on lit de nombreuses inscriptions : « Les Étudiants de Paris, Roubaix, Tourcoing, La Creuse, Cambrai, la Jeunesse Française, Nimes, Saint-Quentin, Le Gers, Saint-Cloud, Lille, Ajaccio, etc. ». Des ouvriers portent des drapeaux tricolores ou d'énormes couronnes de violettes et d'immortelles.

Mais un grand mouvement se produit.

Les cadets de Woolwich — les anciens camarades du Prince — sont entrés au nombre de deux cent quinze, la carabine au poing, menés par leurs officiers le sabre nu.

Puis à dix heures sont arrivés le prince Napoléon et ses fils, les princes Victor et Louis.

Le prince Napoléon est en habit, le grand cordon de la Légion d'honneur en sautoir. Il porte beau, très décoratif sous son masque de César, semblable à une résurrection inattendue du grand Empereur.

Ses deux fils, **vêtus de noir**, le suivent respectueusement.

Ce sont encore deux enfants : le **prince Victor**, d'une taille au-dessus de son âge, robuste, **carré d'épaules**, tandis que le prince Louis, plutôt maigre, a comme une vague ressemblance avec les portraits de Bonaparte à Brienne. Leurs visages à tous deux dénotent une profonde douleur ; on sent qu'ils ont été véritablement atteints l'un et l'autre par le trépas tragique de leur cousin.

A dix heures et demie, c'est Sa Majesté la Reine qui se présente, accompagnée des trois Princesses royales : les Princesses de Galles, Alice et Béatrice.

La Reine tient à la main deux pivoinies blanches, ainsi qu'une couronne de laurier en or (1), qu'elle déposera elle-même sur le cercueil.

Les voitures de la Cour sont couvertes d'ornements de deuil.

On a étendu un large tapis noir depuis les portes latérales de l'habitation jusqu'à une estrade construite pour la famille royale, à quelques mètres en arrière de la grille du jardin.

Devant cette estrade passera le cortège : c'est une logette rectangulaire ; des voiles noirs courent le long des frises ; les rideaux de deuil flottent au vent.

Il est onze heures moins cinq.

(1) Cette couronne portait comme légende : « A celui qui eut l'existence la plus pure, et qui est mort de la mort du soldat en combattant pour notre pays dans le Zoulouland. »

Les cadets de Woolwich, sur le commandement bref de leurs officiers, exécutent une conversion et viennent se ranger en carré devant Camden-Place.

Un roulement de tambour lent et sourd, puis gradué et bruyant, suivi d'un premier coup de canon. C'est le signal du départ.

Un remous se produit dans la foule : elle se précipite vers la grille, difficilement retenue par les policemen.

Les officiers des régiments ont tiré leur sabre.

Des commandements retentissent.

Les soldats se tiennent immobiles, l'arme au pied, entourant les batteries.

Par derrière, les artilleurs montés forment une longue haie vivante ; il en est de même des lanciers auprès des palissades.

Trois coups de canon encore, puis un quatrième.....

La grille du parc s'est ouverte à deux battants.

Sur l'estrade royale, la Reine et les Princesses pleurent, ne cherchant point à dissimuler leur émotion.

En tête du cortège s'avancent le colonel Labalmondière et le capitaine Harris, chef de la police à cheval, tous deux en uniformes chamarrés.

Puis un escadron du 5^e lanciers, sous le commandement du colonel Brown. La première compagnie porte la lance au repos ; la seconde la tient en arrêt.

Chaque lance est entourée de crêpe ; les officiers ont également un crêpe au bras.

Par derrière, la musique de l'école de Woolwich, joue la marche funèbre de Beethoven, « *la Mort d'un Héros*, » alternée avec la marche funèbre de Mendelssohn.

Les cadets sont en grande tenue ; sur la tête le haut bonnet à poil, la tunique longue, la carabine garnie de crêpe renversée sous le bras gauche.

Puis le clergé — Mgr Dannell, évêque de Southwark, assisté des échevins du diocèse — précédés de la croix d'argent haut levée ; les enfants de chœur chantant des psaumes.

De chaque côté du clergé, les officiers de l'artillerie royale qui ont eu l'honneur insigne de porter sur leurs épaules le cercueil en dehors du hall de Camden, transformé en chapelle ardente, et qui le porteront jusque dans l'église Sainte-Mary.

Aussitôt après le clergé, le char funèbre.

C'est un affût de canon d'une pièce de 9, trainé par six chevaux que conduisent des canonniers de l'artillerie royale.

Sur l'affût, le cercueil enveloppé de drapeaux français et anglais, apparaît recouvert de velours violet, assuré par des agrafes et des crampons dorés.

Y ont été déposés : le chapeau et l'épée du Prince, la plaque, la croix et le grand cordon de l'Ordre impérial de la Légion d'honneur, la médaille militaire, créée par son père, le tout habillé d'un crêpe noir.

Devant l'affût, deux artilleurs assis tiennent dressée une gigantesque couronne de violettes et de roses blanches.

Une cinquantaine de couronnes et guirlandes de moindres dimensions, sur lesquelles se détachent des N en argent ornées de nœuds de satin blanc, sont suspendues de chaque côté du cercueil.

Enfin, entre l'affût et la pièce d'artillerie, ceinte de lauriers est étendu un crucifix formé de fleurs rares.

Les cordons du poêle sont tenus à droite par :

Le duc de Bassano, grand chambellan, remplaçant le maréchal Canrobert, empêché par le gouvernement français d'assister aux funérailles ;

S. A. R. le prince Léopold ;

S. A. R. le duc d'Edimbourg ;

S. A. R. le prince de Galles.

A gauche par :

Son Excellence M. Rouher, ministre de l'Empire ;

S. A. R. le duc de Cambridge ;

S. A. R. le duc de Connaught ;

S. A. R. le prince royal de Suède.

Les princes en uniforme : le prince de Galles a le costume de général de hussards, il porte le grand cordon et la plaque de la Légion d'honneur.

De chaque côté du char funéraire, trois artilleurs à cheval.

Aussitôt après le cheval de guerre.

Le cheval favori du Prince impérial *Stag*, est mené en main par Gamble, le vieux piqueur de l'Empereur

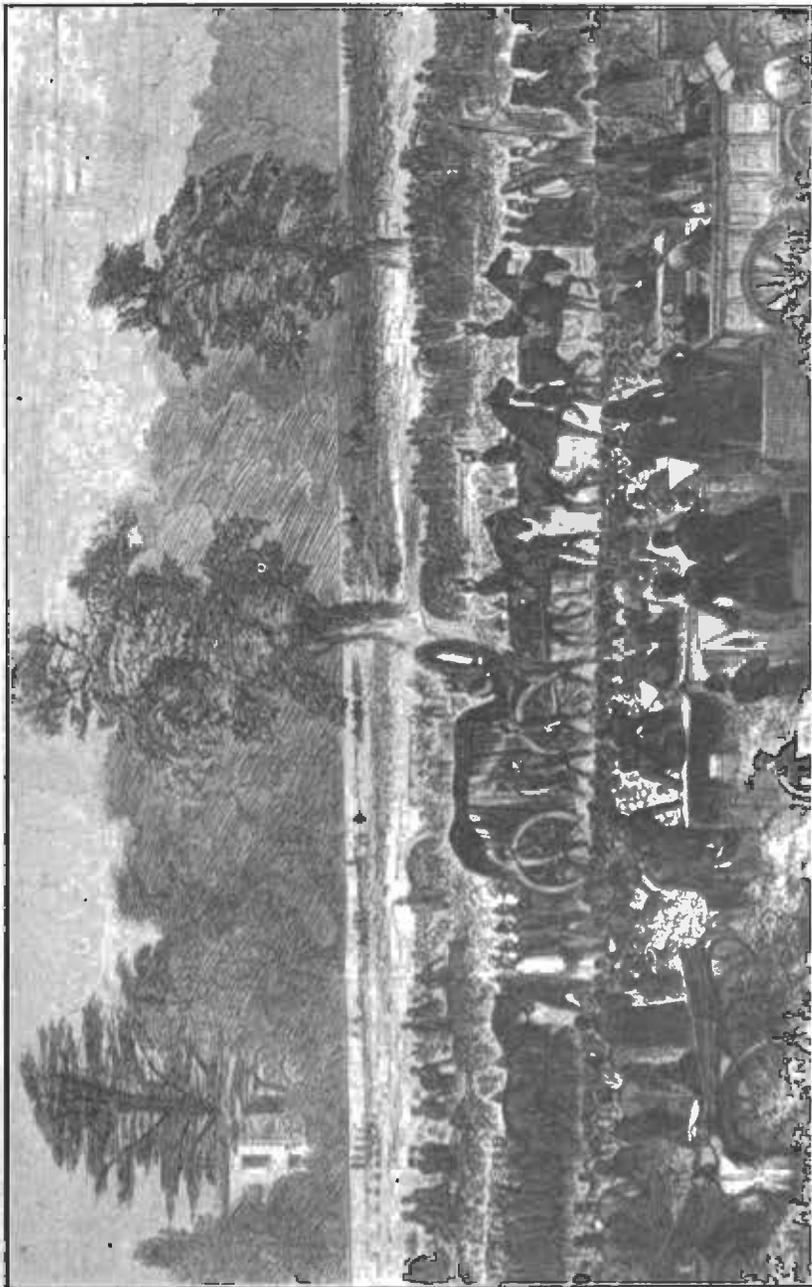
Napoléon III, en habit de la maison impériale, drap vert avec broderies d'or au collet et aux parements des manches.

Stag est le dernier cheval monté par le Prince à Chislehurst ; c'est un bai-brun ardent ; un long voile de crêpe avec étoiles d'argent et franges, le recouvre entièrement ; aux quatre coins du voile des N d'argent.

Sous le voile, la fameuse selle de velours rouge et or qui a appartenu à Napoléon III. Les étriers sont en or ; la bride, en or également, scintille sous le crêpe ; le frontail est orné de rubans plats rouges, avec crépinettes d'or ; sur la croupe, quatre nœuds noirs partent de la selle.

A droite et à gauche du cheval se tiennent les deux serviteurs du Prince qui l'ont accompagné dans l'Afrique australe ; le vieux valet de chambre Uhlmann, et l'ordonnance James Lomas. La douleur des deux hommes est poignante. Uhlmann a déjà eu plusieurs crises de nerfs ; il marche péniblement, le corps ployé en deux, et des larmes sans cesse coulent de ses yeux.

Enfin, conduisant le deuil, le prince Napoléon et ses fils, précédant les princes de la famille impériale, le prince Lucien Bonaparte, le prince Napoléon-Charles Bonaparte, le prince Joachim Murat, ainsi que les grands personnages du second Empire, le général prince de La Moskowa et le général comte Fleury, grand officier de la couronne ; M. Franceschini Piétri, exécuteur testamentaire ; les anciens aides de camp du Prince (général d'Espeuilles, amiral



Duperré, comte d'Aiguesvive), puis ses amis particuliers (Conneau, Espinasse, Bizot, Fleury, Pierre de Bourgoing, Corvisart), les anciens officiers de la maison de l'Empereur, tous les ambassadeurs étrangers, *sauf l'ambassadeur de France*, et membres du corps diplomatique, les anciens ministres de l'Empire.....

... Tandis que le canon continue à tonner par longs coups espacés, le cortège, semblable aux anneaux d'un interminable serpent, se déroule au milieu de l'affluence attentive, calme, recueillie.

Sur son passage, les têtes se découvrent, les yeux s'humectent, les genoux se courbent.....

... Et à l'instant même où le cercueil traverse la grille de Camden, à quelques pas à peine, au milieu de la multitude frémissante, un long cri a retenti, dominant les psalmodies des prêtres, les sourds roulements ininterrompus des tambours, les marches funèbres des musiques régimentaires.

Un cri — un hurlement d'angoisse, une plainte lamentable, un interminable sanglot....

Louis ! mon Louis !! mon Louis !!!

Deux mains se sont tendues désespérément, ont frappé l'air d'un mouvement convulsif; un corps de femme s'est abattu crispé dans la foule, qui bientôt

s'est refermée indifférente, toute au spectacle grandiose qu'elle a devant les yeux.

... Maintenant ce sont les délégations qui passent avec une lenteur solennelle.

C'est un étendard impérial de couleur pourpre, brodé d'abeilles, porté par des ouvriers en blouse ; c'est une vivandière en uniforme de voltigeur de la garde qui agite une bannière resplendissante ; c'est un ancien combattant de Leipzig, un octogénaire médaillé de Sainte-Hélène, M. Nivet, venu de Montpellier malgré son âge, pour apporter un dernier tribut d'honneur au petit-neveu du grand Napoléon.

Voici les étudiants de Paris : ils tiennent une oriflamme, sur laquelle est inscrite en lettres d'or la fière et chevaleresque devise du Prince : *Passavant le meillor !*

Puis des couronnes, encore des couronnes, toujours des couronnes : les unes de violettes et de pensées, les autres d'immortelles, d'autres de roses et de lilas blanc. Il y en a de si lourdes qu'il faut les bras de plusieurs hommes pour les porter.

Et c'est un peu de la France elle-même qui pleure son « Petit Prince », espoir suprême de la Nation, mort glorieusement, à l'avant-garde, face à l'ennemi...

Enfin un escadron du 5^e lanciers ferme la marche, suivi lui-même d'une batterie d'artillerie.

... Le cortège a disparu ; derrière lui s'est engouffrée,

rompant les cordons des policemen, une cohue à présent enfiévrée, tumultueuse — procession interminable, désireuse d'accompagner jusqu'à sa dernière demeure la dépouille auguste — union de deux peuples dans une même prière, de deux nations ennemies réconciliées ce jour-là par le martyr héroïque de cet Enfant !!



Charlotte Watkyns est demeurée inerte, étendue sur le gazon piétiné.

Des policemen l'ont relevée, l'ont portée sur un banc de la promenade, sans qu'elle ait repris ses sens.

La figure est pâle, rendue plus blanche encore par les vêtements de deuil.

Dans sa chute, les cheveux — ses beaux cheveux noirs — se sont dénoués, enveloppant les épaules — cascade soyeuse — comme d'un épais manteau.

Les paupières, malgré les soins hâtifs dont on entoure la jeune femme, demeurent obstinément fermées. On la croirait morte, étouffée par l'enlacement brutal de ce peuple, au milieu duquel elle s'est imprudemment égarée.

Mais une roseur nacrée estompe son visage. Ses yeux se rouvrent. Elle regarde avec fixité ces têtes

étrangères qui la dévisagent; elle s'étonne de toutes ces physionomies sérieuses.

Que fait-elle donc là, au milieu de ces gens qu'elle ne connaît pas ?

D'un air hébété, elle ne cesse de contempler les policemen : elle jette sur eux un regard atterré.

Tout est encore si vague dans son esprit!.....

Peu à peu ses pensées se coordonnent; elle se souvient à présent : elle ne se souvient que trop, la pauvre.....

Ah! pourquoi ne l'a-t-on pas laissé mourir? Pourquoi n'est-elle pas tout à fait morte, puisque le bien-aimé n'est plus ?

...Elles'est relevée, chancelle encore : et comme l'on s'empresse de nouveau, elle remercie avec un doux sourire. « Elle se sent tout à fait remise, n'a plus besoin de personne : elle est bien reconnaissante des soins qu'on lui a prodigués ». Et pour qu'on la laisse tranquille, elle donne le nom et l'adresse d'une amie à Chislehurst chez qui elle va de suite se rendre.....

... Elle répare le désordre de ses vêtements, renoue sa chevelure, rajuste son chapeau : puis se lève, s'avance quelques pas.

Une rumeur lointaine lui fait dresser l'oreille.

C'est un brouhaha, mêlé à des chants religieux, au grondement de l'artillerie, à des sons de cloches.

Deux salves de mousqueterie ont brusquement déchiré l'atmosphère.

Puis de nouveau les cloches — toujours les cloches — qui tintent sans cesse leur glas funèbre — et le canon qui les accompagne lugubrement....

Oh! oui! pourquoi tout à l'heure n'est-elle point morte, puisqu'il lui faut assister même de loin à la cérémonie cruelle?

Son cher aimé! son cher Louis!!

Elle ferme les yeux; et les détails les plus intimes de la liaison délicieuse lui remontent en foule au cœur.

Il s'était montré si tendre, si doux, si caressant....

Son Louis!!! Était-il possible qu'il fût un Prince, un Prince illustre, porteur du plus grand Nom des temps modernes?

Certes elle ne lui en voulait pas de son mensonge; elle l'aimait trop pour cela. Et puis elle éprouvait un sentiment de fierté, à la pensée qu'un si grand Prince eût daigné jeter les yeux sur elle, humble créature, tellement indigne de lui; elle ne pouvait songer sans orgueil qu'il l'avait préférée aux grandes dames de son entourage, même aux princesses de la cour!

Oh! non: elle ne lui en voulait point de son inconnito volontaire.

N'était-ce pas trop déjà de lui avoir fait l'aumône de son affection?

Comme elle eut raison cependant de pleurer à l'heure du départ. Sans doute elle ressentit alors le pressentiment de ce qui devait arriver.

Mais il l'avait tant cajolée, — oh! les dernières

caresses, les derniers baisers ! — qu'elle s'était sentie consolée.

Ne lui avait-il point fait comprendre que son devoir, à lui, l'appelait là-bas ? Il l'avait persuadée qu'il reviendrait bientôt, rapportant un peu de gloire, et que cette gloire, c'était avec sa Lottie qu'il la partagerait.....

Oh ! la profondeur de son regard, quand ils s'étaient dit adieu !

...D'ailleurs elle ne se plaignait point d'être restée sans nouvelles.

Deux lettres lui étaient parvenues, l'une de Durban, l'autre de Pietermaritzburg, lettres fort courtes, il est vrai.

Il lui affirmait qu'il se trouvait en bonne santé, quoique ayant attrapé un accès de fièvre aujourd'hui disparu.

Dans la dernière, datée de la fin de mai, il annonçait qu'il partait pour les avant-postes. Sa joie débordait entre les lignes. « Enfin, il allait donc se battre ! »

Et il l'assurait que son plus grand désir était de devenir un grand homme, pour faire d'elle une *grande petite femme*. « En tous cas, ajoutait-il, je prie pour que je puisse être non seulement digne de vous, mais de ce que la Providence me réserve », et il signait : « votre aimant Louis. »

Ces phrases un peu énigmatiques, elle avait voulu les apprendre par cœur : elles s'étaient incrustées dans sa mémoire. Bien plus elle résolut de porter constamment sur elle cette chère écriture : et main-

tenant elle en sentait encore sur la poitrine l'angoissant contact.....

Soudain, rapide comme un éclat de tonnerre, la nouvelle se colporta, qui bouleversa la Grande-Bretagne annonçant la mort héroïque du Prince impérial de France.

Cette nouvelle, — elle ne savait pourquoi — lui porta un coup au cœur. Inconsciente, elle s'intéressait à ce jeune Prince si brave, qui avait mis généreusement son épée au service de l'Angleterre, et qu'un trépas glorieux attendait sur cette même terre d'Afrique, où était parti aussi son amant !

Elle se montra curieuse de connaître les traits de Celui dont tout le monde s'entretenait. C'était facile, la plupart des journaux illustrés reproduisant son portrait, avec les principaux épisodes de sa trop courte vie.

Un jour en passant dans Regent street, elle s'arrêta devant l'étalage d'un libraire. Une foule stationnait, masquant la vitrine. Elle joua des coudes, risqua un œil.

Bien en vue, *il* lui apparut.

A cet instant elle pensa défaillir.

Ce portrait était celui de son Louis à elle, en uniforme d'officier anglais...

Oui, c'était bien son nez légèrement busqué, sa moustache fine, ses yeux caressants.....

Ainsi c'était lui !! C'était lui!!!

A la même minute elle apprenait à la fois le rang de son amant, et sa mort sublime; à la même minute son rêve inespéré s'évanouissait avec un cercueil!

Mais c'était impossible, cette mort abominable. Comment pourra-t-elle vivre, elle aussi, désormais? Ne plus revoir son Louis adoré..... ne plus le revoir jamais..... jamais.....

Quoi! Elle ne le verrait plus! Elle n'entendrait plus la musique de sa voix! Elle ne goûterait plus la saveur ineffable de ses baisers!

Jamais plus..... jamais plus.....

Elle pleura longuement, silencieusement.

Des passants se retournaient, attendris par la douleur sincère de cette jolie fille.

... Et sans savoir comment, elle se trouve devant la boutique de Dumont, le coiffeur français de Regent street.

Elle lève les yeux, aperçoit les fenêtres de la chambre, où ils ont passé de si tendres heures, de la chambre où tant de fois ils se sont aimés!

Ce spectacle, elle ne peut le supporter; elle préfère s'enfuir loin, bien loin de cette demeure désormais maudite, et dont elle ne franchira plus jamais le seuil.....

Les jours suivants elle voulut reconstituer toutes

les phases de la chère liaison ; elle désira retourner aux endroits qu'ils avaient parcourus ensemble.

Elle se rendit plusieurs fois à la station de Cannon street, lieu habituel de leur rendez-vous.

Elle suivait désespérement les rues de Londres, Regent street ou Piccadilly, s'attardant auprès de l'Église Saint-Paul, s'asseyant sur le banc de Saint-James Park, au bord du lac, témoin de leurs serments.

En entier elle accomplit l'interminable et douloureux pèlerinage.

Elle retourna à Chislehurst, fermant les yeux durant le trajet, s'attendant presque à voir apparaître tout à coup son Prince aimé sur le quai de la petite gare, où ils s'étaient rencontrés.....

... Cependant la presse anglaise ne tarissait pas en éloges sur le jeune Héros.

Elle achetait les journaux qui parlaient de Lui, s'attachant aux moindres détails de cette vie si prématurément fauchée par le destin.....

Elle apprit de la sorte l'arrivée de la dépouille chérie d'abord à Spithead, puis à Woolwich, enfin la date des funérailles à Camden le 12 Juillet.

Son devoir lui imposait d'y assister.

Elle arriva de bonne heure, afin de se glisser le plus près possible de l'enceinte du parc. Mais déjà un grand nombre de personnes l'avaient précédée.

Elle se faufila, se fit toute petite, maîtrisant ses tristes pensées.

Mais la pompe de la cérémonie l'éblouissait. Tous

ces soldats, toute cette affluence, tous ces grands personnages, ces Princes, ces uniformes, jusqu'à ces Français venus de si loin, l'impressionnaient au plus haut degré.

L'arrivée de la Reine la bouleversa, la Reine qui se dérangeait en personne pour « l'ami de la petite Charlotte » !

Il lui prit des envies de crier à tous son secret en même temps que sa douleur ; cependant elle se contenta.

Son cerveau éclatait, impuissant à supporter ces violentes émotions.

Aussi lorsque le canon tonna pour la première fois, lorsque le convoi funèbre, franchissant la grille de Camden, s'offrit devant elle, dans son imposant cérémonial, un long vertige la secoua toute, un voile sombre passa devant ses yeux obscurcis : un cri, un cri involontaire s'échappa de sa poitrine et chancelante, elle tomba de tout son long, comme une masse.....

... Maintenant Charlotte erre droit devant elle, à l'aventure, inconsciente de ce qui se passe.

Le canon s'est tu ; les cloches ont cessé leur tintement funèbre.

Peu à peu le calme renaît dans l'esprit de la jeune fille.

Elle avise un sentier dévalant au travers de prairies d'émeraude, côtoyant le parc de Camden : elle se dirige de ce côté.

Le Château s'offre à sa vue, enfoui sous les grands cèdres.

En dépit du clair soleil, l'habitation, avec toutes ses fenêtres closes, respire une tristesse indéfinissable. De longues draperies blanches enserrent encore la porte d'entrée. Sur le toit, un drapeau tricolore, cravaté de crêpe, pend lamentablement; et le parc, tout à l'heure rempli d'une foule en deuil, à présent désert, évoque une impression décevante de solitude.

Charlotte frissonne à cette vue; pensive, elle s'est arrêtée.

C'est donc là qu'il a vécu de longues années : c'est là qu'il a senti s'éveiller en lui ses premières sensations d'homme, c'est là qu'il a rêvé d'elle!

Oui; mais c'est là aussi qu'il rêvait de la Patrie absente, du rôle qu'il devait jouer dans le monde, de cette Couronne Impériale promise, de cette gloire cherchée si loin, et pour laquelle il était mort!

De nouveau Charlotte a tressailli : son devoir lui apparaît tout tracé.

Elle comprend qu'elle doit s'effacer, éviter à tout prix le scandale d'une révélation posthume.

Cette liaison adorable, personne ne la connaîtra : seule, elle en conservera le souvenir parfumé.

Elle disparaîtra : on n'entendra point parler d'elle. Elle doit bien ce sacrifice, cette abnégation de toute une existence à Celui qui n'est plus.

Et si l'Amant a emporté son secret dans la tombe,

L'AMANTE, elle aussi, saura conserver intacte, à l'insu de tous, la chère mémoire au fond du cœur.

Son exaltation tombée, cette résolution sublime lui paraît maintenant une chose très simple, très naturelle : elle se sent consolée par ce vœu qu'elle vient de formuler tout au fond de son être, par ce serment qu'elle s'est fait à elle-même.

Une dernière fois, elle contemple avec attendrissement l'habitation, témoin des infortunes de la Famille Impériale ; puis, les yeux secs, les joues pâles, dominant son angoisse par un effort suprême, elle reprend à pas lents le chemin de la gare...

Cependant que de gros nuages noirs montent à l'horizon !...



Dans la chambre aux persiennes fermées, au travers desquelles filtrent les rayons tamisés d'un soleil ardent, la MÈRE est étendue sur une chaise longue, dans un état de prostration absolu.

Ses yeux, à force de pleurer, n'ont plus de larmes ; ses traits, autrefois d'une suavité merveilleuse, sont à présent flétris, défigurés par des rides profondes ; de longues traînées d'argent — vieillesse précoce — sillonnent ses admirables cheveux aux reflets d'or, qu'enveloppe un long voile de crêpe.

Constamment elle égrène un court chapelet,

marmottant en silence des prières, implorant Dieu dans un acte de foi, demandant avec instance au Très-Haut la force de supporter d'aussi cruelles épreuves.

Depuis quarante-huit heures, elle n'a pris qu'une tasse de lait : une fièvre ardente la mine, mettant une roseur malade sur ses pommettes creusées.

Pendant la nuit entière, elle a voulu veiller auprès du cercueil. De dix heures du soir à trois heures du matin, et de quatre heures du matin à sept heures, elle est demeurée ainsi, priant et sanglotant, en proie à une exaltation continue, répétant sans cesse cette unique phrase désolée :

« — Hélas! hélas! voilà ce qui me reste de mon Fils! »

A sept heures, les pompes funèbres sont arrivées pour les derniers préparatifs. Elle a dû remonter dans sa chambre déserte, après avoir adressé de ses lèvres décolorées au cher Mort qu'elle ne verra plus, un dernier adieu, du bout de ses doigts amaigris, un dernier baiser...

Elle a désiré demeurer seule : elle a renvoyé ses dames d'honneur avec des paroles douces; elle a donné l'ordre que personne ne vint la déranger pendant la durée de la cérémonie douloureuse.

Et c'est alors qu'a commencé pour elle le plus atroce des supplices...

Tous les bruits du dehors, qu'elle ne perçoit qu'indistinctement, lui broient le cœur; les allées et

venues, les entrées et les sorties, l'arrivée de l'affût avec un roulement sourd, les commandements des officiers prononcés à voix haute, tous ces apprêts retentissent dans son cerveau, ravivent à chaque minute sa détresse.

Puis c'est le grondement lointain des coups de canon espacés !

... Elle veut s'isoler, ne penser à rien. Elle songe à dormir même... Et constamment devant Elle — hallucination sinistre — se dresse le cadavre mutilé de son Fils.

Elle voudrait fuir : elle n'a point la force de se lever du siège où elle est venu s'abattre. Épuisée, elle se cache la figure entre les mains...

Devant Elle, partout dans la chambre obscure surgit l'Apparition.

Ses yeux clos la perçoivent devant la porte, derrière le lit, accoudée près de la cheminée, rentrant par les fenêtres, — fantôme grimaçant, au visage blême, l'œil sorti de l'orbite, la bouche tordue par un rictus, le bras déchiqueté, la poitrine meurtrie, d'où le sang coule à flots...

Convulsée, hagarde, la MÈRE est tombée à genoux ; elle joint les mains :

« — Assez, assez ! Pitié, pitié ! mon Dieu ! »

Appel suprême au Dieu de miséricorde, qui semble l'avoir abandonnée !

S'il est vrai qu'ici-bas doit se payer la dose de

bonheur dont toute créature humaine a joui pendant son existence, serait-ce donc l'expiation d'une trop éblouissante fortune ?

... Mademoiselle de Montijo, Impératrice des Français, Souveraine du plus merveilleux pays du monde, et, par cette alliance inespérée, petite-nièce du grand Empereur!... N'y avait-il pas de quoi tourner la tête à une jeune fille ambitieuse et belle, d'une beauté à damner les hommes qui l'approchaient !

Oh! ce mariage! cette inoubliable cérémonie de Notre-Dame! ce retour triomphal dans les carrosses de gala qui servirent à Napoléon le Grand et à la Fille des Césars!... N'avait-elle point péché à cet instant par orgueil de voir tout un peuple à ses pieds? N'était-ce pas le rêve le plus merveilleux qu'une femme pût réaliser?

Et, trois ans plus tard, la naissance de ce Fils, attendue avec tant d'impatience, de ce Fils qui scellait à jamais son union avec le Souverain des Français, le Chef aimé, sacré Empereur par la grâce de Dieu et la volonté nationale; cette naissance aux Tuileries, dans le palais des Rois où, pendant des siècles, la cour de la Maison de France avait tenu ses assises : c'était dans ces Tuileries qu'il lui naissait un Fils, un Prince de son sang à Elle, dont la venue était annoncée au Monde par une salve de cent un coups de canon !

Cet Enfant, comme elle l'aima tendrement dès son berceau! Comme de suite elle veilla avec attendrissement sur sa frêle existence !

Le voici dans cet adorable uniforme de grenadier

de la garde, que la gravure popularisait aux quatre coins de la France. Il grandit, le bambin adoré, le « Petit Prince », comme le peuple l'appelle familièrement : c'est presque un jeune homme, lorsqu'en 1867, à la distribution des récompenses de l'Exposition — apogée de l'Empire, triomphe de la Paix succédant à une série de guerres heureuses — il se tient aux côtés de son Père et de sa Mère, entourés de tous les Souverains de l'Europe !

Puis, après les apothéoses éblouissantes, l'ère des désastres...

C'est 1870; c'est Saint-Cloud au moment de la déclaration de la guerre; c'est le départ de l'Empereur et du Prince impérial pour l'armée — le Prince, un éphèbe à présent, si mignon sous sa tunique de sous-lieutenant; ce sont les adieux touchants sur le quai de la petite gare du parc; c'est le départ, enfin, au milieu de l'enthousiasme factice des courtisans, départ qui sonnait déjà le glas de l'Empire.

Puis les jours sombres de la Régence; les nouvelles alarmantes, les inquiétudes à la fois du pouvoir qui s'écroule, et des chers êtres exposés aux plus graves dangers; Sedan, le Quatre Septembre, la fuite en fiacre semblable à celle de Louis-Philippe, quand Elle rêvait presque le martyre de Marie-Antoinette...

C'est plus tard l'Angleterre Chislehurst, l'espérance d'une restauration, la mort subite de l'Empereur au moment où il préparait un nouveau retour de l'île d'Elbe.

La Veuve n'a plus que son Fils à aimer, son Fils, sa plus chère, sa seule Espérance!

De quels soins incessants ne l'enveloppe-t-elle pas? et comme Celui-ci rend bien à sa Mère le culte qu'Elle a pour Lui!

Il a dix-huit ans : c'est un homme. La magistrale manifestation du 16 Mars vient raviver les ambitions endormies. Les progrès du parti impérialiste sont évidents. Napoléon III n'est plus ; mais, demain régnera Napoléon IV.

Que reste-t-il de ces espérances, de cette gloire entrevue, de ces projets longuement caressés, de ces rêves d'Empire si prêts de se réaliser? Un cercueil emporté par un affût de canon anglais enveloppé des couleurs nationales, dans lequel git un cadavre décomposé...

... L'Impératrice s'est relevée. L'hallucination a pris fin : un peu de calme succède à la fièvre.

Cependant de sombres pressentiments ne cessent de la poursuivre.

Que fera-t-elle? Que deviendra-t-elle, veuve inconsolée, mère douloureuse, entre ces deux cercueils?

Quel avenir lui est réservé?

Mourra-t-elle bientôt? — Oh! Dieu, accordez-lui cette grâce! — Ou bien vivra-t-elle encore de longs jours, promenant sa douleur à travers l'Europe, traînant une existence désolée, inutile, — vieille femme courbée sur une canne?

Si jamais elle revoit Paris, son cher Paris, ce sera, non en Impératrice, mais en étrangère : c'est de la

fenêtre d'une chambre d'hôtel qu'elle contempera les ruines noircies des Tuileries, de ces Tuileries fastueuses qu'elle a habitées, Souveraine adulée et puissante.

... Les événements se succèdent ; les mœurs même se transforment, sans que sa triste situation en soit affectée.

Silencieuse, elle assiste aux déchirements de la Nation qu'elle a gouvernée jadis, — période de décadence révolutionnaire succédant à une période de bien-être et de gloire.

Les années passent... Un Siècle finit... Un autre commence...

Elle est toujours debout, femme d'un autre âge, dernier vestige d'une génération disparue et de coutumes défuntés. statue vivante d'une Fatalité digne des temps antiques !



ÉPILOGUE

**Vous ne comprenez pas maintenant ce
que je fais, mais vous le compren-
drez dans la suite.**

SAINT JEAN, XIII, 7.

L'ORAISON FUNÈBRE

Chislehurst, 13 Juillet 1879.



L'intérieur de l'église catholique Sainte-Mary, à Chislehurst, le 13 Juillet 1879, le lendemain des funérailles.

L'aménagement est resté le même que la veille : rien n'a été changé dans la décoration funèbre.

Les murs sont tendus de draperies noires, que relèvent tantôt le scintillement d'étoiles d'argent, tantôt l'éclat des N et des L-N gravées en or sur de petits écussons à fond pourpre.

Point de fleurs, point de vases sacrés sur l'autel, dont les ornements habituels ont été enlevés : rien que le tabernacle qui contient le Saint-Sacrement et un petit crucifix doré au-dessus du saint-ciboire. De chaque côté trois flambeaux argentés portent des cierges de cire jaune. Derrière l'autel une croix gigan-

tesque en satin couleur d'ambre s'élève, le dominant de toute sa hauteur, tandis qu'à l'extrémité opposée de l'église, lui font face le Rédempteur sur sa croix ayant à ses pieds la Vierge-Mère et saint Joseph.

Sur une estrade élevée à l'extrémité ouest se trouve l'harmonium, présent du Prince qui avait dit en l'offrant à l'église Sainte-Mary : « Je veux vous laisser un souvenir qui me rappelle à votre mémoire, *lorsque je serai retourné dans ma chère France.* »

Les stalles en chêne qui ont remplacé les chaises habituelles sont recouvertes d'étoffes noires relevées d'un large galon d'or. Sur le plancher est étendu un tapis également noir.

L'Eglise semble de la sorte toute petite, rétrécie encore par sa parure de deuil. Une obscurité complète y règne. Seule, du côté de la chapelle où se trouve le sarcophage en granit rouge de l'Empereur Napoléon III, et qui est séparé de la nef par une baie élevée, une large coulée de lumière tombe d'aplomb sur le monument.

Au-dessus de la baie, les draperies noires relevées laissent entrevoir la pensée latine évoquée par Bossuet, inscrite à cet endroit même après la mort de l'Empereur, et qui semble aujourd'hui d'une portée toute nouvelle dans sa navrante philosophie.

« *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.* »

Au milieu de la nef, non loin de la porte du sanc-

taire, à la hauteur du cénotaphe de Napoléon III, est demeuré le Catafalque du Prince impérial.

Il est haut de six pieds, entouré de chaque côté par trois grands candélabres d'or dans lesquels depuis la veille brûlent constamment des cierges : entre chacun des chandeliers, deux plus petits par devant, quatre autres de la même grandeur que les derniers.

Sur les côtés du Catafalque s'étalent les Armes Impériales entre les écussons portant les lettres L-N en or et des couronnes de violettes ovales. Il est entièrement enveloppé par des couronnes, des bouquets, des vases remplis de touffes de violettes et d'immortelles.

L'église se trouve pleine de fidèles vêtus de deuil. Depuis près d'une demi-heure la messe est commencée, célébrée en grande pompe par Monseigneur Dannel, évêque diocésain de Southwark.

L'Évangile, devant l'assistance debout, vient d'être lu à voix haute par le prêtre officiant. Chacun s'est rassis dans un entrechoquement bruyant de chaises. Et voici que s'avance jusqu'à l'entrée du sanctuaire Son Eminence le Cardinal Manning, archevêque de Westminster.

C'est un grand vieillard, maigre, à la figure osseuse, aux yeux creusés, aux traits ravagés, aux lèvres minces sous son nez courbé en bec d'aigle.

Il porte une chape vert et or d'une richesse éblouissante : sur la tête une mitre de drap d'or.

Il se tient debout, la main gauche appuyée sur sa crosse recourbée, et commence en anglais l'oraison funèbre du Héros.

Sa voix est grêle, légèrement criarde : elle résonne d'une façon singulière dans la nef minuscule.

Il a choisi pour texte le verset 7 du 13^e chapitre de l'Évangile selon saint Jean, et prononce tout d'abord ces paroles :

« Dans la longue succession des douleurs humaines il s'est élevé des voix de sympathie et de lamentation de par le monde. Mais peut-être n'avons-nous jamais rencontré une douleur, une sympathie plus vive, plus générale, que celle qui, hier, entourait ce cercueil. C'était une douleur pleine d'amour, une douleur pure, généreuse, une douleur venant du cœur et de la part de plusieurs peuples, et qui montait au trône de Dieu.

« C'est un mystère de la sagesse souveraine de Dieu qu'un jeune homme si noble, si brave, si irréprochable, d'une intelligence si distinguée et si cultivée, aux manières si séduisantes, aux discours si attrayants, si humble dans sa dignité, si aimé de tous, soit venu se montrer un instant parmi nous, comme un rayon du soleil d'Avril, promettant une longue continuité brillante pour disparaître aussitôt. C'est, dis-je, un mystère de la sagesse souveraine de Dieu ! Je ne sais comment l'expliquer, si ce n'est par les paroles de notre divin Maître, lavant les pieds de ses disciples. Comme Pierre s'y opposait, il lui dit : *Ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant*

mais vous le comprendrez dans la suite. Oui, le jour viendra où tout sera éclairci par cette lumière inaccessible, dans laquelle se trouvent voilés les mystères de Dieu ! »

Complétant sa pensée, le prédicateur s'attache aux incertitudes de l'Avenir, de cet Avenir que nul n'a jamais pu connaître, pas même le Christ qui « dans son agonie au Jardin de Gethsémani, sous l'ombre des oliviers et à la pâleur de la lune pascale se prosterna par trois fois la face contre terre en s'écriant : *Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi; néanmoins que votre volonté soit faite et non la mienne.* »

Puis il évoque dans une envolée troublante l'admirable prière du *Pater* : « Seigneur, que votre volonté soit faite ; car les desseins de la Providence sont insondables. Pourquoi lutter contre l'inévitable, l'impossible, contre le Tout-Puissant ? La volonté de Dieu veut que vous soyez dans l'épreuve et la punition qu'elle donne ne peut en aucun cas être changée !

« On doit donc accepter sans murmurer les peines qui vous arrivent et s'en remettre à la volonté du Très-Haut. »

La voix s'est enflée ; entraînée par l'élévation du sujet choisi, elle a maintenant des inflexions d'une douceur incomparable.

Le corps de l'Archevêque vibre tout entier sous sa parure chamarrée ; des éclairs parfois jaillissent de ses yeux ; son visage s'empourpre d'un éclat subit, comme s'il venait d'être touché par la grâce.

Il parle de la douleur générale à la mort de ce Prince « qui a disparu comme un rayon de lumière »; il dit que cette douleur « qui a fait pleurer la France » est aussi une douleur anglaise, puisqu'il est mort en combattant pour l'Angleterre. Il ajoute en quelques mots éloquents les qualités inappréciables de Celui « que notre terre ne verra plus ».

Puis dans un élan magnifique il rappelle l'admirable prière laissée par lui, écrit sublime, plein de sacrifice de lui-même, de dévouement, de réparation.

Il s'émeut, en terminant, de la douleur de la Mère dépassant la douleur des fidèles et la douleur des nations.

Dans une péroraison entraînant, il s'écrie : « Quelle beau jour que celui de la naissance de ce jeune homme ! quelle joie pour sa Mère ! Et quelle joie plus grande encore lorsque le vicaire de Jésus-Christ le prit pour filleul ! Quelle bonheur de le voir passer de l'enfance à la jeunesse ! Quelle satisfaction ! Quelle douceur ! Si jamais Fils méritait l'amour d'une Mère c'était lui ! Si jamais Mère aimait son Fils, c'était elle ! Quelle désolation ! Toute seule ? Non, elle n'est pas toute seule, car ceux qui croient ne sont jamais seuls. La communion des Saints, voilà leur demeure, voilà leur patrie.

« De même que Marie, lorsque son Fils était au tombeau, attendait avec confiance sa glorieuse résurrection, de même, voilà aujourd'hui la consolation de cette Mère pleine d'angoisse.

« Dans cette lumière de gloire, le mystère de Dieu se manifestera en lettres claires et brillantes que l'on n'aura pas besoin d'interpréter : *Ce que je fais, vous ne le comprenez point maintenant ; mais vous le comprendrez dans la suite...*

Nous n'avons pas longtemps à attendre.

Les paroles que Jésus a dites se répètent toujours : *Un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me reverrez, parce que je vais à mon Père !* Et en réalité, la vie la plus longue, n'est-elle pas qu'un tout petit moment ! »



Les dernières prières ont été dites ; les chants religieux se sont tus ; les cierges bénits se sont éteints.

Un à un silencieusement se sont retirés les fidèles.

La nuit est venue ; seule la veilleuse du tabernacle éclaire de sa lueur vacillante l'édifice encore endeuillé.

Côte à côte demeurent les deux Cercueils, tombeaux muets des espérances mortes ; côte à côte reposent le Père et le Fils, unis dans la mort comme ils avaient été

unis dans la vie, éternellement exilés loin de cette terre de France, que tous deux ont tant aimée !

« *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui iudicatis terram.* »



Janvier 1899. — Octobre 1900

PIÈCES JUSTIFICATIVES



AVANT-PROLOGUE

..... Enfin, la journée du 14 Août vit un des plus grands spectacles que puisse offrir l'enthousiasme populaire. La Ville de Paris déploya, dans cette manifestation, une magnificence extraordinaire. De la rue de la Paix à la place de la Bastille, sur toute la ligne des boulevards, ce n'étaient que bannières et guirlandes de feuillages, colonnes votives, arcs de triomphe, attributs et devises : tout respirait l'enivrement de la victoire. Un arc monumental, représentant la magnifique façade de la cathédrale de Milan, s'élevait sur la place de la Bastille. Un portique mauresque, d'une élégante architecture, décorait les boulevards à l'ouverture de la rue des Filles-du-Calvaire ; des oriflammes, portant des inscriptions en l'honneur de l'Empereur et de l'armée, flottaient en face des théâtres. A l'extrémité de la rue de la Paix, sur le boulevard, une figure colossale de la Paix, assise sur un socle, confrontait la colonne de la place Vendôme. Cette place avait été convertie en un immense amphithéâtre et décorée à ses

issues de colonnes triomphales, surmontées de Victoires offrant des couronnes.

Toutes les fenêtres étaient pavoisées. Une prodigieuse affluence encombrait les boulevards : les croisées, les balcons et les terrasses offraient à l'œil un entassement extraordinaire de curieux. Les magasins avaient vidé leurs montres et étaient disposés en gradins ; les emplacements vides avaient été convertis en tribunes publiques ; les toits eux-mêmes des maisons étaient chargés de spectateurs, il n'y avait pas un coin qui demeurât inoccupé. Les femmes, en grande toilette, les mains pleines de fleurs et de couronnes, attendaient les vainqueurs.

Peu après, cette multitude, qui s'agite dans un immense tumulte, fait silence et devient attentive. Les tambours des gardes nationales et des troupes de la garnison forment la haie et battent aux champs. L'Empereur, lancé au trot et escorté d'un nombreux état-major, s'avance en venant de la place de la Bastille et ouvre la marche. Des acclamations se prolongent sur toute la ligne comme propagées par un écho. Les mouchoirs s'agitent, les fleurs et les couronnes tombent aux pieds de Sa Majesté.

Un moment après, l'armée, dont la tête attendait à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, se met en marche. Les aumôniers militaires, un bouquet à la main, sont au premier rang. Derrière eux, les blessés des différents corps suivent, et la joie brille sur ces figures souffrantes. On salue par des vivats ces soldats héroïques, les fleurs et les couronnes pleuvent de toutes parts, des larmes d'attendrissement coulent sur bien des visages à la vue de ces glorieux mutilés, heureux et fiers d'avoir versé leur sang pour la Patrie.

Les troupes défilent dans l'ordre suivant :

La 1^{re} division d'infanterie de la garde, général Mellinet. — 1^{re} brigade, général Niol. — Le génie de la garde, bataillon de chasseurs à pied, 1^{er} régiment de voltigeurs. — 2^e brigade, général Blanchard. — Les 2^e et 3^e régiments de voltigeurs, deux batteries d'artillerie.

La 2^e division d'infanterie de la garde, général Camou. — 1^{re} brigade, général Bataille. — Les zouaves, 1^{er} régiment de grenadiers. — 2^e brigade, général Picard. — Les 2^e et 3^e grenadiers, artillerie de la garde, général Forgeot.

1^{er} CORPS, maréchal Baraguay d'Hilliers. — 1^{re} *division*, général Forey. — 1^{re} brigade, général Guérin. — 17^e bataillon de chasseurs à pied, 74^e de ligne, 84^e de ligne. — 2^e brigade, général d'Alton. — 91^e de ligne, 98^e de ligne. — 2^e *division*, général de Ladmirault. — 1^{re} brigade, général Douay. — 10^e bataillon de chasseurs à pied, 15^e de ligne. — 2^e brigade, général de Négrier. — 61^e de ligne, 100^e de ligne.

A la suite du 1^{er} corps, venaient les drapeaux autrichiens. Deux sont presque entièrement déchirés, l'un surtout n'a plus qu'un lambeau à la hampe; un troisième est en moins mauvais état; le quatrième est presque entier.

Ces drapeaux étaient portés :

Le premier, par un chasseur à pied de la garde et escorté par deux soldats de chaque régiment de la garde; le deuxième, par des soldats du 1^{er} corps (dans le même ordre que la garde); le troisième, par des soldats du 2^e corps (dans le même ordre que la garde); le quatrième, par des soldats du 4^e corps (dans le même ordre que la garde).

Puis, les trente-huit canons autrichiens.

2^e CORPS, maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta. — 1^{re} *division*, général de la Motterouge. — 1^{re} brigade, général de Laveaucoupet, 45^e de ligne, 65^e de ligne. — 2^e brigade, général Lefèvre. — 70^e de ligne, régiment provisoire des tirailleurs algériens. — 2^e *division*, général Decaen. — 1^{re} brigade, général Gault. — 11^e bataillon de chasseurs à pied, 2^e zouaves, 72^e de ligne. — 2^e brigade, général de Castagny. — 71^e de ligne, 2^e régiment étranger.

3^e CORPS, maréchal Canrobert. — 1^{re} *division*, général Renault. — 1^{re} brigade, général Doens. — 8^e bataillon de chasseurs à pied, 23^e de ligne, 41^e de ligne. — 2^e brigade,

général Jannin. — 56^e de ligne, 9^e de ligne. — 2^e *division*, général Trochu. — 1^{re} brigade, général de Chabron. — 19^e bataillon de chasseurs à pied, 43^e de ligne, 44^e de ligne. — 2^e brigade, général Collineau. — 64^e de ligne, 88^e de ligne.

4^e CORPS, maréchal Niel. — 1^{re} *division*, général de Luzy-Pellisac. — 1^{re} brigade, général Mougin. — 5^e bataillon de chasseurs à pied, 30^e de ligne, 49^e de ligne. — 2^e brigade, général Lenoble. — 6^e de ligne, 8^e de ligne. — 2^e *division*, général Vinoy. — 1^{re} brigade, général..... — 6^e bataillon de chasseurs à pied, 52^e de ligne, 75^e de ligne. — 2^e brigade, général de la Charrière. — 85^e de ligne, 86^e de ligne.

Division de cavalerie, général Morris. — 1^{re} brigade, général Marion. — 1^{er} cuirassiers, 2^e cuirassiers. — 2^e brigade, général Champéron. — Dragons de l'Impératrice, lanciers de l'Impératrice. — 3^e brigade, général de Clérambault. — Chasseurs, guides, détachement du train de la garde.

A mesure que les troupes défilent, chacun refait l'histoire de la campagne. Ceux-ci étaient à Turbigo et à Magenta. Ceux-là à Montebello. Voici les braves de Melegnano, et les autres sont les invincibles de Solférino. Chaque régiment a sa gloire. Une émotion profonde agite les cœurs en voyant nos drapeaux troués par les balles. La foule bat des mains. Tous nos régiments ont leurs aigles. L'ennemi ne pourra pas faire trophée de nos couleurs. Nos soldats, plus heureux, rapportaient parmi leurs dépouilles, quatre drapeaux à l'aigle double ; ces trophées étaient portés par les braves qui les avaient conquis sur le champ de bataille. Les aigles autrichiennes défilèrent au milieu d'un silence respectueux.

La marche des troupes dura cinq heures. Malgré la longueur de cette solennité, l'enthousiasme n'a pas faibli un seul instant.

Sur la place Vendôme, au pied de la colonne, monument de la gloire du premier Empire, le défilé a eu lieu devant

l'Empereur. L'Impératrice, placée au balcon de la Chancellerie de France, assistait à ce magnifique spectacle. En passant devant leurs Majestés, les soldats faisaient retentir l'air des cris de: *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive le Prince impérial!*

Vers la fin du défilé, l'Empereur assit le jeune Prince sur le pommeau de sa selle, et la vue de S. A. I., en uniforme de grenadier de la garde, excita parmi les troupes des transports d'enthousiasme..... (*Guerre d'Italie, en 1859, tableau historique, politique et militaire, par Victor Paulin, pages 138 et 139*).

PROLOGUE

I

LE BAPTÊME DU FEU

ATTAQUE DE SAARBRUCK

Rapport à l'Empereur

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté des mouvements exécutés aujourd'hui par le 2^{me} corps d'armée, conformément à ses ordres pour s'emparer des positions qui, sur la rive gauche de la Sarre, dominent les hauteurs de Saarbruck.

La division Bataille, sa droite appuyée par la division Leveaucoupet et une des batteries de douze de la réserve, sa gauche soutenue par la première brigade de la division Vergé et par la seconde batterie de douze, formant la première ligne.

Le général Bastoul, campé à Speicheren et chargé de diriger le mouvement de la droite, avait reçu l'ordre d'envoyer deux bataillons pour s'emparer du village de Saint-Annual et ensuite des hauteurs qui le dominent, tandis que le reste de sa brigade, descendant dans le ravin de Speicheren, devait attaquer le front des positions qui se trouvent à droite de la route de Forbach à Saarbruck.

L'autre brigade de la division Bataille avait pour objectif

la position dite du Champ de bataille : elle était éclairée par trois escadrons du 5^e chasseurs.

Enfin le colonel du Ferron du 4^e chasseurs, avec un escadron de son régiment et deux bataillons de la première brigade de la division Vergé, devait pousser une reconnaissance jusqu'à Gersweiler pour relier les mouvements du deuxième corps à ceux du maréchal Bazaine.

Les troupes ont quitté leurs bivouacs entre neuf et dix heures. Le lieutenant-colonel Thibaudin du 67^e, chargé, avec deux bataillons de son régiment, du mouvement offensif sur Saint-Arnual, trouva ce village fortement occupé et défendu par des batteries de position placées sur la rive droite de la Sarre.

Pour combattre cette artillerie, le général Micheler, dont la brigade était venue appuyer le mouvement du général Bastoul, fit avancer une batterie du 15^e régiment, qui ouvrit efficacement son feu sur l'artillerie prussienne.

Soutenu par un bataillon du 40^e de ligne et par la compagnie du génie de la troisième division, aidé par le mouvement tournant du colonel Mangin, qui avec le reste du 67^e et avec le 66^e descendait sur sa gauche, le lieutenant-colonel Thibaudin put enlever le village de Saint-Arnual et le faire occuper par le bataillon du 40^e et par la compagnie du génie ; puis les bataillons du 67^e abordèrent avec un grand élan les pentes du mamelon de Saint-Arnual et vinrent s'établir sur le couronnement en face de Saarbruck.

Le 66^e, avec non moins de résolution, s'emparait des hauteurs jusqu'au champ de manœuvres, chassant successivement l'ennemi de toutes ses positions.

Au même moment, le général Bataille portait rapidement sa première brigade sur les pentes à gauche de la route de Saarbruck, reliant le mouvement de sa deuxième brigade par un bataillon du 23^e.

Marchant par bataillons déployés, couverts par de nombreux tirailleurs, les bataillons du 23^e et du 8^e de ligne ont résolument enlevé les différents ravins qui coupent ce pays

difficile et très boisé. Un bataillon du 8^e de ligne, se faulant à travers les bois, a suivi la voie ferrée jusqu'à la hauteur du village de Trotany, où il a rallié les bataillons du régiment, et ils ont abordé ensemble le champ de manœuvre par sa droite.

En arrivant sur les hauteurs, le général Bataille fit établir une de ses batteries en avant des lignes du 66^e, et une autre sur le champ de manœuvres, pour battre la gare et éteindre le feu de l'artillerie ennemie qui avait pris position sur la gauche de Saarbruk. Celle-ci ne put soutenir notre feu, et elle dut se reporter plus en arrière.

La batterie de douze de la réserve vint par mon ordre appuyer le feu de la batterie du champ de manœuvres, et en dernier lieu, la batterie de mitrailleuses de la 2^e division vint jeter un désordre complet au milieu des colonnes d'infanterie qui évacuaient la ville.

Pendant ce combat d'artillerie, les troupes purent acclamer Sa Majesté et le Prince impérial sur le terrain même d'où elles venaient de déloger l'ennemi.

Les mouvements de l'infanterie ont été parfaitement secondés par le 5^e régiment de chasseurs sous les ordres du colonel de Séréville. Les escadrons, appuyés par les tirailleurs d'infanterie, fouillaient tous les plis de terrain et couronnaient rapidement les crêtes où ils pouvaient signaler l'ennemi.

Le 12^e bataillon de chasseurs et la compagnie du génie de la deuxième division, formaient la réserve du général Bataille; ils ont rallié les troupes de la première brigade sur le champ de manœuvres.

La première brigade de la division Vergé, formant seconde ligne, s'est constamment maintenue à quatre ou cinq cents mètres de la première ligne, profitant pour se couvrir des mouvements du terrain.

Les rapports qui me sont parvenus jusqu'à présent, constataient les pertes suivantes :

Le 66^e a un officier tué, M. de Bar, lieutenant des francs-tireurs; M. le capitaine adjudant-major Privat, blessé très

grièvement d'un coup de feu ; M. le lieutenant Laramey, l'épaule traversée ; quinze ou seize blessés ou tués.

Le 67^e n'a pas d'officier atteint ; deux sous-officiers ont été enlevés par des boulets ; vingt hommes tués ou blessés ;

Le 8^e de ligne, deux hommes blessés ;

La troisième division signale un sergent des éclaireurs tué et un soldat blessé.

Je n'ai pas encore reçu le rapport du colonel du Ferron. On me rend compte qu'il aurait eu un engagement qui lui aurait coûté une dizaine de blessés.

Je n'ai pas non plus le rapport du commandant du 10^e bataillon de chasseurs à pied (3^e division), envoyé vers la droite, sur la route de Sarreguemines à Saarbruck.

Les troupes campent sur les positions dont elles se sont emparées.

J'ai fait établir quelques postes retranchés, en avant de la position que les troupes occupent et sur leur flanc. On a élevé aussi quelques épaulements pour protéger les pièces et les canonniers de nos batteries.

J'ai été très satisfait de l'entrain et de la résolution des troupes sous mes ordres. Dans cette première journée, nos soldats ont fait preuve d'énergie pour supporter les fatigues d'une longue marche ascendante et pour combattre. Les chefs de corps se plaisent à constater le calme de leurs hommes, leur intrépidité et la confiance de plus en plus grande qu'ils ont dans leurs armes.

Je me réserve de faire connaître à Votre Majesté, les noms des militaires de tous grades qui méritent de lui être signalés particulièrement.

Le chiffre de nos pertes que je reçois à l'instant s'élèvent à six tués et soixante-sept blessés.

Veuillez agréer, Sire, l'hommage de mon profond respect.

*Le général de division, gouverneur du Prince impérial,
commandant en chef du 2^e corps.*

Signé : FROSSARD.

II.

L'EXIL

Papiers et correspondances de la Famille impériale

I.

« M. Duperré. — Landrecies.

« Tuileries, 3 Septembre 1870. — 1 h. 20 m. soir.

« Attendre nouveaux ordres là où vous êtes.

« FILON. »

II.

« M. Duperré. — Landrecies (ou faire suivre Cambrai).

« Paris, 3 Septembre 1870, 10 h. soir.

« A votre choix Maubeuge ou l'autre ville à laquelle vous pensiez. Si vous y êtes déjà, restez-y. Informez-moi de votre décision.

« FILON. »

« M. Filon, aux Tuileries, Paris.

« Maubeuge, le 5 Septembre 1870. — 10 h. 35 du matin.

« Sommes à Maubeuge. L'Empereur nous a télégraphié de Bouillon pour avoir de nos nouvelles. En lui en donnant nous

lui demandons ses ordres. Nous voudrions en même temps avoir les vôtres. Attendons avec impatience votre réponse. Connaissons proclamation des ministres.

« DUPERRÉ. »

III.

« M. Charles Duperré. — Maubeuge.

« Paris, le 4 Septembre 1870.

« Reçu vos deux dépêches ; avons des ordres verbaux avant 35 (?) et une lettre de moi pour l'homme que vous avez envoyé. L'Impératrice veut que vous ne teniez pas compte des communications de Bouillon. L'Empereur ne peut pas apprécier la situation.

« FILON. »

IV.

« M. Duperré, à Maubeuge.

« Paris, le 4 Septembre 1870. — 2 h. 10 m.

« Filons sur Belgique.

« FILON. »

(Cette dépêche est la dernière expédiée des Tuileries dans la journée du 4 Septembre.)



PLÉBISCITE

Du 10 Décembre 1848

5,454,226 oui

PLÉBISCITE

Du 20 Décembre 1851

7,473,451 oui



PLÉBISCITE

Des 21-22 Novembre 1852

7,824,189 oui

PLÉBISCITE

Du 8 Mai 1870

7,350,142 oui

15 AOUT 1873

Je vous remercie au nom de l'Impératrice et au mien d'être venus associer vos prières aux nôtres, et de n'avoir pas oublié le chemin que vous avez pieusement parcouru il y a quelques mois; je remercie aussi les fidèles amis qui nous ont fait parvenir de loin les nombreux témoignages de leur affection et de leur dévouement.

Quant à moi, dans l'exil et près de la tombe de l'Empereur, je médite les enseignements qu'il m'a laissés; je trouve dans l'héritage paternel le principe de la Souveraineté nationale et le drapeau qui le consacre.

Ce principe, le fondateur de notre dynastie l'a résumé dans cette parole, à laquelle je serai toujours fidèle :

TOUJOURS POUR LE PEUPLE ET PAR LE PEUPLE.

Napoleon

LIVRE I

LA MAJORITÉ

Circulaire adressée par M. le duc de Broglie, ministre de l'intérieur, à MM. les Préfets.

Versailles, le 19 Février 1874.

Monsieur le Préfet,

Les journaux vous auront donné connaissance d'une lettre circulaire, par laquelle les personnes attachées au gouvernement du troisième Empire sont invitées, au nom d'un comité formé à Paris, à se réunir pour aller en Angleterre offrir leurs hommages au Prince impérial, à l'occasion du jour où il entrera dans sa dix-huitième année. Ce document a dû, à plusieurs points de vue, attirer l'attention du gouvernement.

Il ne pourrait entrer dans la pensée du gouvernement de gêner ni même de soumettre à une surveillance trop étroite la liberté d'action des citoyens; encore moins pourrait-il trouver mauvais que les personnes qui ont reçu des fonctions du gouvernement auquel la France a été soumise pendant dix-huit années conservent, pour la famille du Prince qu'ils ont servi, une déférence qui les honore.

Aussi, au moment de la mort de l'Empereur Napoléon III, quand des fonctionnaires, même d'un grade assez élevé, ont exprimé le désir d'assister à ses funérailles, personne n'aurait compris que le gouvernement s'y refusât, et même ne leur accordât pas toutes les facilités possibles pour s'acquitter de ce devoir.

Mais la démarche, dont le projet est aujourd'hui annoncé au public, se présente dans des conditions différentes et sous un caractère politique qu'il serait difficile de méconnaître. Le choix qui a été fait, pour une manifestation solennelle, du jour où le Fils du dernier Empereur entre dans sa dix-neuvième année, a été dicté (on peut le croire, du moins) par la pensée que la constitution impériale fixait à cette même date l'âge de la majorité du Souverain. On est donc induit à y voir une reconnaissance indirecte du droit qu'aurait le Prince impérial de régner sur la France en vertu de cette constitution, et une prétention contre les décisions de l'Assemblée nationale. A la vérité, la circulaire que les journaux ont publiée s'abstient de tout commentaire de ce genre ; mais l'opinion publique sera toujours disposée à croire que l'interprétation la plus naturelle est aussi véritable.

Chargé d'exécuter les volontés de l'Assemblée nationale, le gouvernement ne saurait permettre — vous le comprenez — aucune manifestation qui pût porter atteinte au respect qui est dû à tous ses décrets. Vous devez donc observer avec vigilance la suite qui sera donnée à l'invitation annoncée dans les journaux. Si, dans les efforts qui seront faits pour accroître le nombre des visiteurs qui doivent se rendre en Angleterre, vous surprenez la moindre tentative de nature à mettre en doute la validité des décisions souveraines de l'Assemblée, vous devrez m'en prévenir immédiatement, pour que je puisse faire en sorte que la répression suive immédiatement le délit. Dès à présent, vous ne devrez pas permettre que la propagande faite pour recevoir des adhésions au projet de voyage ait lieu dans des endroits publics, où

les discussions passionnées qui pourraient en être la conséquence amèneraient peut-être de regrettables désordres.

Notre devoir est d'écarter tout ce qui pourrait troubler la tranquillité, si nécessaire à tous les intérêts et surtout ceux des classes laborieuses dans la crise commerciale et industrielle que traverse la France. Le Maréchal a promis à la France le repos auquel elle a droit après tant de malheurs. Nous devons tout faire pour qu'il puisse tenir sa parole.

Vous m'avertiriez enfin, si vous appreniez que des fonctionnaires d'un ordre ou d'un degré quelconque se proposent de prendre part à la manifestation annoncée, et vous les inviteriez à renoncer à ce dessein, auquel le gouvernement ne saurait leur permettre de donner suite. Il suffit en effet qu'un tel acte puisse être considéré comme une désobéissance aux décrets de l'Assemblée nationale, pour qu'ils doivent scrupuleusement s'en abstenir.

Recevez, monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Vice-Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur.

BROGLIE.

Arrêté de M. Limbourg, Préfet de Seine-et-Oise.

Le Préfet de Seine-et-Oise,

Considérant que le duc de Padoue, maire de Courson-l'Aulnay, a assisté à la manifestation qui s'est produite en Angleterre, le 16 Mars courant, après avoir pris une part active à son organisation;

Considérant que cette manifestation avait évidemment un caractère politique qui ne permettait pas à un maire d'y assister, et qu'en ne s'abstenant pas d'y paraître, M. le maire de Courson-l'Aulnay a manqué à un devoir que lui imposait sa fonction;

Vu la circulaire de M. le Ministre de l'Intérieur, en date du 19 Février 1874;

Vu également l'article premier de la loi du 5 Mai 1855,

ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER. — M. le duc de Padoue, maire de Courson-l'Aulnay, est suspendu de ses fonctions.

ART. 2. — M. le sous-préfet de Rambouillet est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Le Préfet de Seine-et-Oise,

E. LIMBOURG.

Versailles, le 19 Mars 1874.

Lettre inédite datée de Londres.

16 Mars 1874, 10 heures du soir (1).

Ma chère amie,

Deux mots seulement avant de me coucher. La journée a réussi au delà de nos espérances et je suis encore tout ému au moment où je t'écris.

Le Prince a parlé devant cinq à six mille personnes venues des quatre coins de la France, de la Corse, de l'Algérie, avec une énergie, un entrain que je ne puis rendre. Il a la voix mâle de son père, avec un regard franc, loyal, qui va droit au cœur. L'impression a été vive et a bientôt dégénéré en enthousiasme. Nous étions à quatre pas de lui, les yeux dans ses yeux. Il a parlé de son père avec un accent qui nous a

(1) Cette lettre toute intime, écrite au sortir de l'inoubliable cérémonie du 16 Mars, m'a paru assez intéressante pour être publiée. Elle donne bien en effet la note enthousiaste de l'assistance.

touché jusqu'aux larmes; ses dernières paroles se sont perdues dans un élan d'amour indescriptible. Tous les chapeaux, tous les mouchoirs s'agitaient. Jamais je n'ai vu de spectacle plus émouvant, plus grandiose.

Le défilé, par départements, a commencé aussitôt le discours. L'Aisne ouvrait la marche. Nous étions une quinzaine : à tous il a serré la main, dit un mot gracieux. Il nous a invités tous deux à un lunch, qui doit avoir lieu mercredi à deux heures, et qui sera présidé par lui et l'Impératrice.

La manifestation de Paris a été imposante; plus de six cents personnes de tous rangs, de toutes positions, avaient répondu à l'appel du duc de Padoue; tout ce monde a défilé dans un ordre admirable. C'est un spectacle unique dans l'histoire et jamais Prince exilé n'a été entouré d'autant de sympathies.

Il y avait beaucoup de dames élégantes venues de Paris, de Lyon, de Bordeaux qui n'étaient pas les dernières à manifester leur enthousiasme. Cela nous a fait regretter une fois de plus ton absence; mais je me promets bien de revenir, et cette fois de faire le voyage avec toi, *à moins que nous n'en ayons pas le temps.*

Cette grande journée ne peut manquer d'avoir un immense retentissement dans tout le pays. Chacun va reporter ses impressions. Ce Prince est si séduisant que la France entière eût été conquise, si elle avait pu entendre sa voix. Les Anglais eux-mêmes sont sous le charme, et de tous côtés on n'entend que des louanges du futur Empereur.

.....

Extraits de journaux anglais sur la manifestation du 16 Mars 1874.

On lit dans le *Times* :

Les accents du Prince sont ceux d'un homme qui sait se faire entendre et se faire écouter. Ses paroles sont à la hauteur de son rang, dignes de ses aspirations et il les a prononcées avec un sentiment de grandeur qu'il est facile de reconnaître. Certains passages, tels que ceux où le Prince parle du plébiscite et du maréchal Mac-Mahon, compagnon de gloire et d'infortune de son père, ont produit un tel effet que l'assemblée paraissait être en délire, en répétant mille fois : « Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! »

On lit dans le *Daily-Telegraph* :

Les bonapartistes ont lieu d'être fiers de la cérémonie politique qui s'est accomplie à Chislehurst. Plus de huit mille personnes s'y étaient donné rendez-vous, pour protester de leur dévouement au Prince et à l'Impératrice. Il y avait là des nobles, des pairs, des hommes d'État émérites. Il y avait des ministres, qui jadis ont tenu dans leurs mains les destinées de l'Europe et qui pourraient un jour en disposer encore.

Il y avait des maréchaux de France, des officiers de l'armée. Il y avait des députés, des préfets et une foule de partisans les plus obscurs. M. Rouher, le chef du parti impérial, était naturellement la figure la plus imposante après le Prince impérial et l'Impératrice. Tous ces noms ont une signification considérable qui sera pleinement reconnue en France. Le monde entier n'avait pu fournir un assemblage plus touchant de fidélité et de dévouement. Quand, il y a un an, les mêmes amis éprouvés sont venus aux funérailles de l'Empereur, leur attitude était morne et désolée, on aurait dit qu'ils assistaient à l'enterrement d'une dynastie. Mais la cérémonie d'hier avait un aspect tout autre : les

regards et les paroles renfermaient des espérances dont il est difficile de méconnaître la portée et le but ; on proclamait un grand principe, on acclamait un futur Empereur.

On lit dans le *Daily-News* :

« Le discours du Prince a été inspiré par de bons sentiments et repose entièrement sur le principe de l'appel au peuple. Le jeune prétendant en décrivant les bases de ce gouvernement définitif composé « d'un grand parti national sans vainqueurs ni vaincus, s'élevant au-dessus de tous pour les réconcilier », semble s'être inspiré d'idées ayant pour but l'adoption d'une république conservatrice.

« C'est cette mission qu'il se donne et dont il ne s'écartera pas si, pour la huitième fois le nom des Napoléons sort des urnes populaires. Son allusion modeste à sa jeunesse et à son inexpérience et l'hommage de tendresse et d'affection qu'il rend à sa mère dépeignent les sentiments qui animent le jeune Prince, et sont bien faits pour lui attirer la sympathie de tous ceux à qui il s'est adressé. »

On lit dans le *Standard* :

« La démonstration de Chislehurst avait un caractère imposant et sa sincérité ne saurait être mise en doute. Le second Empire, depuis Sedan, a été couvert d'épigrammes ; mais cela n'empêche pas un troisième Empire de poindre à l'horizon. Personne ne peut dire aujourd'hui que les Bonapartes complotent dans l'ombre. La conspiration, si conspiration il y a, s'affirme au grand jour. Les proclamations du Prince Impérial sont claires et bien définies.

» Sa réponse au duc de Padoue, à l'heure qu'il est, a été lue par des millions de personnes, et il serait étonnant qu'elle ne fût pas admirée par la majorité des lecteurs. La vue d'un jeune homme de dix-huit ans, parlant non seulement en son nom, mais au nom des plus grandes dynasties modernes, est bien faite pour surexciter l'imagination et même pour toucher

les cœurs, et il faut reconnaître que le Prince s'est acquitté de sa tâche difficile avec beaucoup de tact et de jugement. »

On lit dans le *Morning-Post* :

« Ceux qui n'avaient jamais vu le Prince, ou qui ne l'ayant connu que dans sa tendre jeunesse, entretenaient des doutes sur son énergie et ses capacités, ont été promptement rassurés à l'audition de son discours. Ils pourront dire à leurs amis de France que le frêle enfant est aujourd'hui un vigoureux jeune homme et que la restauration de l'Empire est plus que jamais possible. »

LIVRE II

L'AMOUR

Lettres ⁽¹⁾ du Prince impérial à M^{lle} Charlotte Watkyns,
publiées par le " Galignani's Messenger " en 1887.

*Lettre portant l'estampille de la poste de Londres datée du
19 Février 1879.*

Bickley, 5 heures du soir.

Ma très chère Lottie,

J'ai été très ennuyé de ne pouvoir me rendre aujourd'hui
à Ludgate Hill.

Non seulement j'ai eu le malheur de manquer le train,

(1) Il est possible que ces lettres soient apocryphes, bien qu'elles aient fait, à l'époque de leur apparition, une vive impression, en même temps qu'un article du *Figaro* du 10 Janvier 1887, signé OLD PAPER, pseudonyme de M. Alfred Darimon, relatant la liaison du Prince avec M^{lle} Charlotte Watkyns, et parlant même de la naissance d'un fils.

L'Impératrice Eugénie et la famille impériale ont toujours nié l'existence de ces lettres. Quoiqu'il en soit, j'ai pensé qu'il m'était permis de m'en servir pour la partie romanesque de cet ouvrage, partie, qui d'ailleurs, est la *seule imaginative*. Voulant faire revivre le plus fidèlement possible la touchante figure de l'infortuné Prince, il n'était pas inutile d'étudier son caractère dans une aventure amoureuse, très vraisemblable en somme chez un jeune homme de vingt ans.

Mais j'ai écarté de suite l'épisode de l'enfant, épisode inventé d'ailleurs de toutes pièces, puisque d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, il serait né 13 mois après la mort du Prince et 17 mois après son départ d'Europe !!

mais j'ai reçu une dépêche qui m'a forcé de me rendre au devant d'un gentleman, l'ami dévoué de ma mère.

Écoutez : attendez-moi demain matin à dix heures et demie dans Cannon street, à l'endroit habituel.

Nous irons ensemble faire nos achats dans les magasins, après quoi nous reviendrons ensemble à Piccadilly.

Je suis votre ami affectionné.

WALTER LOUIS.

Chislehurst, 17 Avril 1878.

Ma toute chérie,

La lettre que vous m'avez envoyée est arrivée à temps ; cela m'a causé beaucoup d'ennui. Vous pouvez être certaine que tout ce qui sera possible sera fait par moi, qui suis et serai toujours votre fidèle ami. Votre famille doit avoir confiance en vous. Peut-être sont-ils inquiets à cause de votre absence. Je préférerais ne pas parler de ces choses par écrit, mais lorsque je vous verrai, je vous expliquerai tout ce qui est. Vous avez eu tout à fait raison de ne pas me parler quand vous m'avez rencontré avec mon ami, lorsque nous traversions Oxford street : cela aurait pu me causer quelque embarras. Je rêve toujours au moyen de vous rendre heureuse, et de vous prouver que je vous aime de tout mon cœur.

Votre très aimant,

LEWIS.

Lettre portant l'estampille de la poste de Londres, datée du 19 Avril 1878.

Gare de l'arsenal de Woolwich, dimanche soir.

Ma très chère, mardi, à midi, je serai à notre appartement.

Je vous écris à la hâte, car je veux prendre le train.

J'ai votre lettre qui m'est parvenue à Eltham.

Je n'ai pas beaucoup d'espoir en ce monde transitoire. Mais je serai bon pour vous, et vous n'aurez pas de reproches à me faire, mon petit ange ! Oui, je vous appartiens, bien que très indigne.

Mais le monde est si petit, et vous êtes mon univers à moi.

Croyez-moi, votre sincère ami.

Louis.

Station de l'arsenal de Woolwich, lundi soir.
(sans date)

Ma très chère Charlotte,

J'ai été très malheureux de n'avoir pu vous rencontrer ainsi qu'il était convenu. J'avais aussi l'intention d'aller à Iermyn street, hier dans l'après-midi ; mais j'en ai été empêché, parce qu'il y avait quelques messieurs chez nous et que j'étais obligé de rester à dîner.

Écoutez : voulez-vous me rencontrer mercredi dans l'après-midi, à notre rendez-vous habituel, près de la station de Cannon street ? De là, nous irons alors à Piccadilly et nous visiterons un peu les magasins.

J'espère que nous pourrons dîner ensemble de bonne heure.

A vous, toujours amoureusement.

WALTER LEWIS.

Télégramme portant la date du 19 Mars 1878.

Venez me trouver à la gare de Victoria, ce soir 19 à quatre heures.

Télégramme portant la date du 1^{er} Juin 1878.

Woolwich.

L'homme ira avec la boîte que vous garderez pour moi.
Ne m'attendez pas cette nuit.

Venez à Londres, par le premier train, demain.

LOUIS WALTER.

Lettre sans date.

Bickley, mardi après midi.

Oui, ma très chère, vous avez tout à fait raison de supposer qu'avec vous je suis toujours loyal et vrai. N'ayez aucune crainte pour cette séparation, — cela peut être favorable pour vous et pour moi. Avant tout ne dites rien à Madame ; je crois que c'est une excellente femme, mais toutes les femmes sont indiscrètes. Je me suis beaucoup amusé de ce que vous m'avez dit. — Ah ! que je voudrais être un grand homme ! Alors comme je ferais de vous une grande petite femme ! En tout cas je prie que je puisse devenir, non seulement digne de vous, mais de ce que la Providence me réserve.

Votre aimant,

L.

LIVRE III

LE DÉPART

Lettre du Prince impérial à M. Rouher.

Mon cher monsieur Rouher,

Je vais quitter l'Europe, et mon absence peut se prolonger quelques mois. J'ai trop d'amis fidèles en France pour qu'il me soit possible de garder le silence sur les motifs de mon départ. Depuis huit ans, j'ai été l'hôte de l'Angleterre ; j'ai complété mon éducation dans une de ses écoles militaires, et à plusieurs reprises, j'ai resserré les liens qui m'unissaient à l'armée anglaise, en participant aux grandes manœuvres qu'elle a exécutées. La guerre que l'Angleterre soutient depuis plus d'un an au cap de Bonne-Espérance vient de prendre un caractère de gravité qu'elle n'avait point eu jusqu'à présent ; j'ai désiré en suivre toutes les opérations, et je m'embarque dans deux jours. En France où, grâce à Dieu, l'esprit de parti n'a pas tué l'esprit militaire, on comprendra que je n'ai pas voulu rester étranger aux fatigues et aux dangers de ces troupes, où je compte tant de camarades. Le temps que je consacrerai à assister à cette lutte de la civilisation contre la barbarie ne sera pas perdu pour moi.

De loin, comme de près, ma pensée se portera constamment vers la France. Je suivrai avec intérêt et sans inquiétude les phases graduelles qu'elle traversera ; car je suis certain que Dieu la protège !

Pendant mon absence, les partisans de la cause impériale resteront unis et confiants, et continueront de donner au pays le spectacle d'un parti, qui, fidèle à ses doctrines,

reste toujours animé des sentiments du plus ardent patriotisme.

Recevez, mon cher monsieur Rouher, l'assurance de ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Camden-Place (Chislehurst), 25 Février 1879.

Autre lettre du Prince impérial au sujet de son départ pour l'Afrique.

Camden-Place (Chislehurst), 25 Février 1879.

Mon cher général,

Vous comprendrez en lisant cette lettre, pourquoi je vous écris à si court intervalle, et vous ne me saurez pas mauvais gré de l'ennui que je vous cause.

L'attachement que vous avez bien voulu me témoigner en toute occasion me prouve que vous ne sauriez rester indifférent à la détermination que je viens de prendre.

Depuis longtemps, j'ai le désir de sortir de l'ombre où je vis en Angleterre ; car, pour entraîner tout un pays à sa suite, il faut avoir donné des preuves d'initiative et d'énergie.

Jusqu'à présent, l'occasion m'a fait défaut ; mais puisque enfin elle se présente, je la saisis.

Vous avez sans doute appris par les journaux le développement inattendu qu'a pris la guerre soutenue par l'Angleterre au cap de Bonne-Espérance.

Me souvenant de l'école où j'ai achevé mon éducation militaire, j'ai voulu devenir le compagnon d'armes de mes anciens compagnons d'étude.

Je pars sous peu pour l'Afrique, et vous, mon général, le vieux soldat d'Afrique, de Crimée et d'Italie, vous ne sauriez m'en blâmer.

Ma résolution n'a pas été prise à la légère ; j'ai pesé les conséquences de mon départ. Rien ne me retient en Europe ; la situation politique de la France exige l'abstention et le recueillement, et je trouverai là-bas dans les rudes épreuves de la guerre une préparation aux devoirs qui peuvent m'incomber.

Croyez, mon cher général, que je penserai souvent à vous en entendant siffler les balles.

Votre affectionné,

NAPOLEON.

— Le journal *l'Ordre*, qui a reproduit cette lettre, ajoute qu'elle était adressée à l'un de nos plus illustres généraux.

Extrait d'une autre lettre adressée d'Afrique par le Prince Impérial à son ami Conneau.

Maritzburg, 20 Avril 1879.

.....
 Je ne sais comment on aura interprété mon départ en France, ou plutôt je devine l'étonnement, les doléances, les cancans de mes partisans, en même temps que l'assentiment de la masse qui aime les hommes vivants.

Je n'ai pris l'avis de personne, et je me suis décidé en quarante-huit heures. Si ma résolution a été si prompte, c'est que j'avais longuement réfléchi à de pareilles éventualités et arrêté mon plan.

.....

Les raisons qui ont motivé mon départ sont donc toutes politiques ; et en dehors d'elles, rien n'a influencé ma détermination.

Les espérances de la cause se résument en ma personne. Qu'elle grandisse, et les forces du parti de l'Empire décupleront.

J'ai eu la preuve que l'on ne suivrait qu'un homme connu par son énergie, et tout mon soin a été de trouver le moyen de me montrer tel que je suis.

Lorsqu'on appartient à une race de soldats, ce n'est que le fer en main que l'on se fait connaître.

NAPOLÉON.

Lettres inédites adressées à M. Quentin-Bauchart, sénateur du Second Empire.

I.

(sans date)

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre par l'entremise de M. L..... Elle m'a vivement intéressé, et je suis heureux de saisir cette occasion pour vous remercier des preuves de dévouement que vous me donnez constamment dans le département de l'Aisne. Je ne puis que vous encourager à suivre la voie que vous vous êtes si courageusement tracée.

Ne serait-il pas possible de régler d'une façon définitive quels seront nos futurs candidats aux élections, même avant de connaître le mode de scrutin? Il serait bien important, que chacun sache, dès à présent, quel serait son poste de combat. Un choix imparfait mais immédiat est, à mon avis, préférable à l'incertitude qui règne maintenant.

Croyez, cher monsieur, à mes sentiments affectueux,

NAPOLÉON.

II.

Chislehurst, le 25 Mai 1875.

Je vous remercie, monsieur, des renseignements que vous me donnez sur l'état des esprits, dans le département de l'Aisne. Les difficultés que vous me signalez sont celles de notre situation politique. Ne pouvant les écarter, nous devons chercher à les vaincre, afin d'amener la libre manifestation des vœux du pays. Aussi, je suis heureux de voir des hommes distingués par leur mérite et leurs services, comme vous, restés fidèles à l'Empire, se préparer à la lutte qui aura lieu prochainement. Je vous en félicite et je m'en réjouis.

Croyez, monsieur, à tous mes sentiments.

NAPOLÉON.

TESTAMENT DU PRINCE IMPÉRIAL

Fait à Camden-Place (Chislehurst), le 26 Février 1879.

Ceci est mon testament :

1° Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je suis né ;

2° Je désire que mon corps soit déposé auprès de celui de mon Père, en attendant qu'on les transporte tous deux là où repose le Fondateur de notre maison, au milieu de ce peuple français que nous avons comme lui bien aimé ;

3° Ma dernière pensée sera pour ma patrie ; c'est pour elle que je voudrais mourir ;

4° J'espère que ma Mère me gardera, lorsque je ne serai plus, l'affectueux souvenir que je lui conserverai jusqu'à mon dernier moment ;

5° Que mes amis particuliers, que mes serviteurs, que les partisans de la cause que je représente soient convaincus que ma reconnaissance envers eux ne cessera qu'avec ma vie ;

6° Je mourrai avec ce sentiment de profonde gratitude pour S. M. la Reine d'Angleterre, pour toute la famille Royale et pour le Pays où j'ai reçu pendant huit ans une si cordiale hospitalité.

Je constitue ma Mère bien-aimée ma légataire universelle à charge par elle de...

Je lègue 200,000 francs à mon cousin le prince J.-N. Murat.

Je lègue 100,000 francs à M. G. Pietri, en reconnaissance de ses bons services.

Je lègue 100,000 francs à M. le baron Corvisart en reconnaissance de son dévouement.

Je lègue 100,000 francs à M^{lle} de Lermina qui s'est montrée si attachée à ma mère.

Je lègue 100,000 francs à M. A. Filon, mon ancien précepteur.

Je lègue 100,000 francs à M. L.-N. Conneau.

Je lègue 100,000 francs à M. N. Espinasse.

Je lègue 100,000 francs au capitaine A. Bizot, tous trois, mes plus anciens amis.

Je désire que ma chère Mère constitue :

Une pension viagère de 10,000 francs au prince L.-L. Bonaparte.

Une pension viagère de 5,000 francs à M. Bachon, mon ancien écuyer.

Une pension viagère de 2,500 francs chacune à M^{me} Thierry et à Uhlmann.

Je désire que tous mes autres serviteurs ne soient jamais privés de leurs appointements.

Je désire laisser au prince N. Charles Bonaparte, au duc de Bassano et à M. Rouher, trois des plus beaux souvenirs que mes exécuteurs testamentaires pourront désigner.

Je désire laisser aussi au général Simmons, à M. Strode et à monsieur Goddard, trois souvenirs que mes exécuteurs testamentaires désigneront parmi les objets de valeur qui m'appartiennent.

Je lègue à M. F. Piétri, mon épingle surmontée d'une pierre (œil de chat), à M. Corvisart mon épingle (perle rose).

A M^{lle} de Lermina, un médaillon contenant les portraits de mon père et de ma mère.

A M^{me} Lebreton, ma montre en émail ornée de mon chiffre en diamant.

A MM. Conneau, Espinasse, Bizot, J.-N. Murat, A. Fleury, P. de Bourgoing, S. Corvisart, mes armes et uniformes, si ce n'est toutefois le dernier que j'aurai porté et que je laisse à ma Mère.

Je laisse à M. d'Entraigues, une épingle surmontée d'une

perle fine, ronde de forme, qui m'a été donnée par l'Impératrice.

Je prie ma Mère de vouloir bien distribuer aux personnes qui m'ont témoigné de mon vivant quelque attachement, les bijoux ou objets de moindre valeur qui pourraient me rappeler à leur souvenir.

Je lègue à M^{me} la comtesse Clary, mon épingle surmontée d'une perle fine ; au duc de Huescar, mon cousin, mes épées espagnoles.

Napoléon

Le tout écrit de ma propre main.

CODICILLE

Je n'ai pas besoin de recommander à ma Mère de ne rien négliger pour défendre la mémoire de mon Grand-Oncle et de mon Père. Je la prie de se souvenir que, tant qu'il y aura des Bonaparte, la cause impériale aura des représentants. Les devoirs de notre Maison envers le pays ne s'éteignent pas avec ma vie ; moi mort, la tâche de continuer l'ouvrage de Napoléon I^{er} et de Napoléon III, incombe au fils aîné du Prince Napoléon ; et j'espère que ma Mère bien-aimée, en le secondant de tout son pouvoir, nous donnera, à nous autres qui ne serons plus, cette dernière preuve d'affection.

Napoléon

Chislehurst, le 26 Février 1879.

Je nomme MM. Rouher et F. Piétri, mes exécuteurs testamentaires.

(Je dis par F. Piétri, Franceschini Pietri.)

L'enveloppe contenant le testament a été ouverte, et le testament a été lu à Camden-Place, le vendredi 27 Juin, et les signatures ci-après figurent au nombre de celles apposées au bas du procès-verbal qui a été dressé en cette circonstance :

L.-L. BONAPARTE, — Napoléon-Charles BONAPARTE, — J.-N. MURAT, — NOAILLES, duc DE MOUCHY, — Duc DE HUESCAR, — Duc DE BASSANO, — E. ROUHER, — Joseph PRIMOLI, — Napoléon DE ROCCAGIOVINE, — Duc DE FELTRE, — Comte DAVILLIERS REGNAULD-DE-SAINT-JEAN-D'ANGELY, — Vicomte AGUADO, — Baron CORVISART, — Franceschini PIÉTRI, — Colonel BRADY, — Charles STEWART, — WILMER M. HARRIS, notaire public, à Londres.

LIVRE IV

LE MARTYRE

Rapport du lieutenant Carey

Ayant appris que le Prince devait le 1^{er} Juin aller reconnaître le pays en avant de la colonne, afin de choisir un emplacement pour le nouveau camp, je proposai de l'accompagner parce que j'avais déjà parcouru cette contrée à cheval. Ma demande me fut accordée, mais le colonel Harrison me déclara que je ne devais intervenir d'aucune manière dans ce que ferait le Prince, parce qu'il désirait lui laisser tout le mérite du choix du camp.

Un moment avant de partir, n'ayant pas trouvé d'escorte préparée, je m'adressai à la brigade-major de cavalerie. A 9 h. 15, six hommes du corps de cavalerie de Bellington vinrent se placer en bataille devant le quartier général.

Avec ces hommes et un Zoulou ami, nous nous mîmes en route. Six Basutos du camp de Shepstone avaient reçu l'ordre de venir avec nous.

Avant de traverser Blood-River, nous les envoyâmes réclamer, et le messenger revint en nous disant qu'il nous rejoindraient sur la colline entre les hauteurs d'Incenzi et d'Italzi. Nous renvoyâmes le messenger avec ordre de ramener lui-même l'escorte. Nous aperçûmes à ce moment à droite et à gauche de fortes colonnes de Basutos, et nous mîmes pied à terre au pied d'un monticule.

Le colonel Harrison arriva au galop en nous annonçant que la cavalerie du général Marshall était en route. Il

suggéra au Prince l'idée d'attendre le reste de l'escorte ; mais il me répondit :

« Oh ! non ! nous sommes bien assez en force. »

Nous gravâmes la côte rocheuse qui domine la rivière d'Ilozi, et je proposai de desseller ; mais le Prince préféra le faire plus près de la rivière. Nous restâmes une demi-heure à prendre des esquisses du pays environnant, que nous fouillions avec nos lunettes. Ne voyant rien de suspect, nous descendîmes au kraal dans la vallée, et nous dessellâmes nos chevaux. On ne prit pas de précautions, parce qu'on ne s'attendait pas à la présence des Zoulous, que rien ne trahissait nulle part.

Le Prince était fatigué et se coucha en dehors de la hutte ; les hommes firent le café, et moi je fus reconnaître avec ma lunette. A 3 h. 55 je proposai de faire seller les chevaux. Le Prince me dit d'attendre encore dix minutes, mais il en donna l'ordre au bout de cinq minutes. J'avais sellé et j'étais à cheval, lorsqu'on entendit un bruit suspect.

Le Prince commanda de se préparer à monter à cheval.

Je regardai autour de moi et je vis le Prince le pied à l'étrier. Au même moment je donnai l'ordre de monter à cheval, et comme les hommes se mettaient en selle, je vis à environ 20 yards de distance, des Zoulous qui se précipitaient vers nous. Ils firent feu pendant que nous prenions le galop. Je croyais que tous les hommes étaient montés à cheval, et comme je savais que leurs carabines n'étaient pas chargées, je jugeai que le meilleur parti à prendre était de nous échapper le long des herbes avant de faire halte.

Connaissant la maladresse des Zoulous à tirer, je ne m'attendais pas à ce que l'un de nous pût être atteint. Lorsque nous approchâmes de la donga, nous dûmes faire volte-face pour surveiller la retraite. En me retournant, je vis un poste de Zoulous qui nous poursuivaient pour essayer de nous couper la retraite au delà de la colline.

Après avoir traversé la donga sous un feu violent, un homme me dit , « Monsieur, je crains que le Prince n'ait été

tué » Je m'arrêtai, et voyant le cheval du Prince qui galopait de l'autre côté de la donga, je demandai s'il était utile de revenir sur nos pas.

Les Zoulous avaient déjà dépassé le terrain où le Prince était tombé. J'attendis le retour de mes hommes, et je repris le galop pour traverser la rivière.

Déposition du sergent Willis.

J'appartiens au corps du major Bettington. Nous quitâmes le camp ce matin avec cinq autres de notre corps sous le lieutenant Carey et un garde cafre, comme escorte du Prince impérial. Nous suivions la même route qu'auparavant quand on tira sur le Prince. Nous courûmes à cheval de neuf heures à midi trente ; nous descendîmes alors de cheval pendant une demi-heure.

Nous poursuivîmes notre route jusqu'à trois heures ; puis nous descendîmes une colline vers un kraal à environ cent mètres de la rivière Imbanam. Ce kraal contenait quatre ou cinq huttes, et le terrain était clair devant nous ; mais tout autour sur les côtés, s'étendaient de hauts gazons et des moissons encore debout. Nous reçûmes du Prince l'ordre de détacher les selles et de mettre nos chevaux à l'herbe.

Nous nous couchâmes en dehors des huttes, et nous prîmes du café, tandis que le Cafre s'occupait de faire boire les chevaux. A 3 h. 50, le Prince dit :

— Donnons encore dix minutes à nos chevaux.

Le Cafre ramena les chevaux et à quatre heures nous reçûmes l'ordre de seller. Le Cafre dit qu'il avait vu au delà de la rivière un Zoulou gravissant la hauteur opposée.

Nous sellions aussi vite que possible. Le Prince donna alors l'ordre de monter, ce que nous fîmes tous, à l'exception du soldat Rogers, qui s'efforçait de saisir le cheval qu'il conduisait. A cet instant fut soudainement tirée une volée de coups de fusils, et nous partîmes à la hâte, excepté Rogers que je vis couché contre la hutte.

— Avez-vous vu le Prince ?

— Je ne puis le dire. J'ai vu deux hommes tomber de cheval ; mais étant au galop je ne pus voir qui ils étaient. A environ cinquante mètres en avant était une espèce de donga, et quand nous rejoignîmes le lieutenant Carey, on nous dit que l'ordre était de gagner le camp du colonel Wood. Les Zoulous continuèrent de tirer sur nous pendant deux cents mètres. Nous arrivâmes au camp tous ensemble, à environ sept heures.

— A quelle distance était situé le kraal ?

— A environ douze ou quinze milles de la rivière Blood.

— Quel était le nombre des Zoulous ?

— D'après les coups tirés, je suppose une cinquantaine. Le caporal Grubb prit le cheval du Prince et le monta, conduisant le sien propre à la main ; je n'ai jamais revu le Prince.

Déposition du caporal Grubb.

Avant d'arriver au kraal, le Prince alla avec le lieutenant Carey, au sommet de la hauteur, faire des esquisses. Nous atteignîmes au second kraal, qui avait une enceinte en pierre pour les bestiaux ; mais nous y trouvâmes deux ou trois chiens et les traces du départ récent des Zoulous. Le gazon autour de nous était de six pieds de haut. Quand le Prince monta en selle, la volée de coups de fusils fut tirée à vingt mètres environ. Les Zoulous criaient :

— Usutis ! voilà les lâches Anglais !

Je me retournai ; je vis les Zoulous et je piquai de l'éperon. Je vis Rogers qui n'avait pu monter, chercher refuge derrière une hutte, et je lui criai de venir. Je le vis viser un Zoulou avec son fusil. Je partis au galop avec Abel.

— Qui commandait alors ?

— Le lieutenant Carey et Cochrane. A quelques mètres du kraal une balle frappa Abel dans le dos. Il était à une demi-longueur devant moi. Entendant les coups de feu, je me couchai sur mon cheval. Letocq passa, disant :

— Pique ton cheval ; le Prince est à bas !!!

Je regardai derrière moi, et je vis le Prince, à quelques longueurs de cheval, se cramponner aux étriers et à la selle de son cheval, puis tomber. Son cheval, autant que je pus voir, le foula aux pieds. Je saisis ma carabine pour tirer sur les Zoulous ; mais au même moment, mon cheval plongea dans la donga, et je tombai sur son cou, perdant ma carabine chargée.

Quand je me remis en place, je vis près de moi le cheval du Prince. Je ne pus m'en emparer, et je continuai ma route avec lui jusqu'au moment où je rejoignis le lieutenant Carey.

Le lieutenant dit :

— Il faut qu'on saisisse le cheval du Prince.

Je laissai mon cheval, et je montai celui du Prince, et le conduisis au camp. Les Zoulous nous attaquèrent, mais nous leur échappâmes.

Ils continuèrent leur poursuite et leur tir jusqu'à ce que nous fûmes entièrement hors de portée.

Nous courûmes jusqu'à l'endroit où nous rencontrâmes le général Wood, le colonel Butler et deux hommes d'infanterie montés.

Nous fîmes notre rapport, et ces messieurs en regardant avec leurs lunettes virent six Zoulous qui emmenaient nos chevaux. Je n'ai plus revu le Prince.

— Quel a été le dernier ordre donné ?

— Le Prince commanda : A cheval ! et je n'ai plus entendu d'autre ordre après celui-là ; mais au bruit de la fusillade, je regardai le lieutenant Carey : nous piquâmes tous les deux et nous partîmes au galop.

— Combien y avait-il de Zoulous ?

— Je pourrais dire qu'il y en avait quarante ou cinquante.

— Avec quelles armes tiraient les Zoulous ?

— D'après la blessure de la balle qui a frappé Abel, j'ai reconnu que c'étaient des fusils Martini Henry.

— Avant de monter à cheval, comment étiez-vous rangés ?

— Nous étions en ligne : le Prince nous faisait face ; nous tournions le dos au kraal.

Déposition du cavalier Cochrane.

Nous avons marché, je crois, vingt milles au delà de la rivière, lorsque, vers dix heures, nous avons rencontré le général Wood à la tête de sa colonne, descendant la colline. Nous fîmes alors un demi-tour à droite, et nous nous dirigeâmes vers un kraal pour voir s'il y avait quelqu'un ; il était abandonné et nous marchâmes environ cinq milles dans un terrain plat.

Le Prince ordonna alors de débrider et de laisser paître les chevaux pendant un quart d'heure.

Nous nous rendîmes alors à un kraal entre la colline et la rivière.

Le Prince nous ordonna de desseller.

Une heure après le Prince commanda de seller les chevaux. Cela fait, le lieutenant Carey fit remarquer qu'il était trois heures et demie, et le premier fit le commandement de se préparer à monter à cheval et ensuite de monter.

J'étais près du Prince. Nous nous mîmes en selle, et je ne le vis pas en faire autant. Il arrangeait quelque chose, je pense, à sa bride. Tout à coup une décharge de mousqueterie éclata contre nous, et des Zoulous jetèrent un cri formidable.

Les chevaux furent effrayés, et nous eûmes de la peine à les maintenir : quelques-uns s'échappèrent. Lorsque j'eus franchi la donga, à environ cinquante yards du kraal, je vis le Prince à pied ; je suivis le lieutenant : il ne donna pas d'ordre. Un quart d'heure après, Grubb et Willis nous rejoignirent et nous dirent qu'Abel, Rogers et le Cafre étaient tués.

— Dans quelle direction courait le Prince ?

— Il courait après nous.

- Quel était le nombre des Zoulous qui le poursuivaient?
- Une douzaine à peu près, je pense.
- A quelle distance étaient-ils de lui?
- A peu près trois mètres : ils avaient tous des fusils et des zagaies.
- A-t-on fait quelques tentatives pour vous rallier, pour vous faire faire halte, ou pour sauver le Prince?
- Non !..., nous n'avions en tout que trois carabines.
- Jusqu'à quelle distance avez-vous galopé ?
- Environ deux milles sans nous arrêter.
- Quelqu'un s'est-il inquiété du Prince ?
- Non : nous étions séparés.

Déposition du cavalier Letocq.

Le kraal, où nous vîmes en dernier lieu, était à cinquante mètres environ au-dessus de la rivière. Là, le Prince nous dit de desseller, et on envoya le Cafre dans la hutte voir s'il n'y avait personne. Puis, nous descendîmes à la rivière chercher de l'eau et nous prîmes le café. Au bout d'une heure, le Prince nous ordonna de seller nos chevaux. Quand nous l'eûmes fait, il demanda :

« Etes-vous tous prêts? », et nous répondîmes : « Oui. » Il dit alors : « A cheval! » et, au moment où nous sautions en selle, une fusillade éclata, partie des herbes, à quinze ou dix-sept mètres. C'est à cette même place que nous avons été prendre nos chevaux. Pendant que nous les sellions, le Cafre, qui avait été à la rivière baigner les chevaux, nous avait dit qu'il venait de voir un Zoulou quitter l'endroit où l'on avait tiré et remonter la rivière. Je laissai tomber ma carabine et je dus descendre. En remontant, je ne pus enfler mes étriers : mon cheval, effrayé, galopait trop fort. Je me couchai en travers de ma selle. Je dépassai le Prince, mais ne pus m'arrêter pour l'attendre, car je ne pouvais rien de mes rênes. En m'échappant du kraal, je dépassai donc le Prince. Il avait saisi la courroie de son étrier et le bout de sa

selle, et il essayait de passer le pied dans l'étrier; mais son cheval allait trop vite. Je lui dis : (1) « Dépêchez-vous, s'il vous plaît, monsieur, et montez votre cheval ». Il ne répondit pas. Il n'avait pu saisir la bride; il ne put retenir le cheval qui, je le vis, le foula aux pieds : et le Prince tomba. Les Zoulous tiraient tout le temps, mais je ne pus plus les voir. Je ne vis plus le Prince. Je suivis le lieutenant Carey. Il tint d'abord la tête, puis plusieurs d'entre nous le dépassèrent. Nous fîmes deux ou trois milles au galop, les Zoulous essayant de nous cerner. Je vis Grubb et Willis qui ne pouvaient nous rattraper et je demandai au lieutenant Carey de les attendre. Il répondit : « Atteignons la colline et nous les attendrons sur la hauteur, de l'autre côté. » Grubb et Willis étaient à 300 mètres derrière nous : car leurs chevaux se trouvaient blessés.

— Y eut-il quelque ordre donné de s'arrêter, de se rallier, d'essayer de sauver le Prince ?

— Non.

— Quelqu'un de vous dit-il un mot du Prince ? Le lieutenant Carey en parla-t-il en rien ?

— Non ; tout ce que j'entendis dire au lieutenant Carey, fut, tout le temps : « Hâtons-nous, dépêchons-nous. »

(1) Cette phrase est en français dans le texte anglais.

LA RECHERCHE DU CORPS

A SON EXCELLENCE LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL
LORD CHELMSFORD K. C. B.

Camp entre les collines d'Incenci et d'Itelezi

Zululand, le 2 Juin 1879.

My Lord,

Conformément à vos intentions, je marchais ce matin avec la patrouille de cavalerie sous le major général Marschall à la recherche du corps de Son Altesse le Prince impérial. Le sergent-major Scott, de l'état-major du quartier général, le lieutenant Bartle, le frère A. D. C. et le domestique de Son Altesse Impériale m'ont accompagné.

La patrouille quitta le camp à sept heures avant midi, et conduite par le lieutenant Carey du 98^e régiment, marcha environ trois milles vers le Nord-Est, puis changea de direction à environ Est-Sud-Est et continua pour cinq milles. Je me suis avancé alors dans la ligne d'éclaireurs, composée de cavalerie de Natal, et guidée par l'un d'eux qui avait été hier avec Son Altesse, j'allais vers le kraal où l'attaque avait eu lieu. Ce kraal est situé à l'Ouest de la jonction des fleuves Iombo Kala et Ityotyzi (tributaires de l'Umvo-lozi blanc) et entre les deux.

Les éclaireurs de la colonne volante sous le général de brigade Wood se sont rejoints à notre gauche, et ensemble nous avons cherché à l'entour du kraal.

Nous fîmes bientôt la découverte des corps des deux soldats de la cavalerie de Natal, et à neuf heures avant midi, le capitaine Cochrane du 32^e régiment de l'Infanterie légère attira mon attention et celle du sergent-major Scott sur un autre cadavre au fond d'une donga, lequel, en l'atteignant, fut découvert être celui de Son Altesse Impériale.

Il se trouvait à 200 yards environ au Nord-Est du kraal et à peu près à un demi-mille au Sud-Sud-Ouest de la jonction des deux rivières.

Le corps était entièrement dépouillé, à l'exception d'une chaîne d'or, avec des médaillons, qui était encore attachée au cou. Son sabre, revolver, casque et habillement n'y étaient pas; mais nous avons découvert dans l'herbe des éperons avec les courroies attachées, et une chaussette marquée N. J'ai tous ces effets avec la chaîne en ma possession.

Le corps avait dix-sept blessures, toutes par devant et les marques sur la terre et sur les éperons que nous avons trouvés indiquaient une résistance désespérée. A dix heures avant midi, un brancard ayant été fait avec des lances et des couvertures de cheval, le corps fut porté de la donga par des officiers en montant la côte vers le camp : le major général Marschall, le capitaine Stewart, major de brigade, le colonel Drury-Lowe et trois officiers du 17^e régiment de lanciers, le sergent-major Scott de l'état-major du quartier général, le lieutenant Bartle frère, Rift brigade A. D. C. et moi-même; M. Deléage, correspondant du *Figaro*, exprima spécialement le désir d'être autorisé à assister, ce qui lui fut immédiatement accordé. A onze heures avant midi, l'ambulance arriva; le corps y fut déposé, et des détachements, commandés par des officiers du Kings Dragoon Guards et du 17^e lanciers, escortaient au camp, auquel nous sommes arrivés à 2 h. 15 après midi.

J'ai, etc.

W. C. F. MOLYNEUX,

capitaine au 22^e régiment et A. D. C.

*Memorandum transmis après la distribution
du Blue-Book.*

Selon mon rapport du 2 juin 1879, à lord Chelmsford, sur le recouvrement du corps de Son Altesse Monseigneur le Prince impérial, je constatai qu'il y avait des indications de résistance, et je fus porté à cette opinion en observant ce qui suit :

Le corps était étendu sur le dos, le bras gauche courbé à travers le corps, comme s'il était en parade, et les blessures là dessus étaient principalement sur l'avant-bras. Le bras droit était à peu près droit, la main à demi fermée, et les blessures, autant que je pouvais voir, en long du bras.

Le terrain autour du kraal était sec, mais le fond de la donga était humide, presque mouillé; l'herbe avait été foulée, et, sans être certain, il me semblait que quelques-unes des traces de pied montrèrent l'empreinte de bottes. Les éperons que je ramassai étaient certainement couverts de boue, avec du sang sur les courroies, et, autant que je puis me rappeler, les molettes étaient courbées aussi bien que le « nick » d'un des éperons. On les a envoyés en Angleterre, tel que je les ai trouvés.

Les indications ci-dessus et le fait que toutes les blessures étaient par devant me portaient à la croyance que, sur le lieu et au moment même, il y a eu lutte, et je ne connais nulle raison, jusqu'à présent, pour changer mon opinion.

Les bottes furent découvertes après, et avec le sabre, ont été récemment envoyés à Sa Majesté l'Impératrice. Il y avait du sang sur les semelles, ce qui aurait été à peine le cas si le Prince n'avait pas été grièvement blessé, et à pied, avant sa mort.

10 Septembre 1879.

W.-C.-F. MOLYNEUX,
Capitaine du 22^e Régiment.

ÉPILOGUE

PRIÈRE DU PRINCE IMPÉRIAL

Trouvée dans son missel par l'Impératrice.

Mon Dieu ! je vous donne mon cœur, mais vous, donnez-moi la foi. Sans la foi, il n'est point d'ardentes prières, et prier est un besoin de mon âme.

Je vous prie, non pour que vous écartiez les obstacles qui s'élèvent sur ma route, mais pour que vous me permettiez de les franchir.

Je vous prie, non point pour que vous désarmiez mes ennemis, mais pour que vous m'aidiez à me vaincre moi-même, et daignez, ô Dieu ! exaucer mes prières.

Conservez à mon affection les gens qui me sont chers. Accordez-leur des jours heureux. Si vous ne voulez répandre sur cette terre qu'une certaine somme de joies, prenez, ô Dieu ! la part qui me revient.

Répartissez-la parmi les plus dignes et que les dignes soient mes amis.

Si vous voulez faire aux hommes des représailles, frappez-moi.

Le malheur est converti en joie par la douce pensée que ceux que l'on aime sont heureux.

Le bonheur est empoisonné par cette pensée amère ; je me réjouis et ceux que je chéris, mille fois plus que moi, sont en train de souffrir. Pour moi, ô Dieu ! plus de bonheur. Je le fuis...

Enlevez-le de ma route.

La joie, je ne puis la trouver que dans l'oubli du passé. Si j'oublie ceux qui ne sont plus, on m'oubliera à mon tour, et quelle triste pensée que celle qui vous fait dire : « Le temps efface tout. »

La seule satisfaction que je recherche, c'est celle qui dure toujours, celle qui donne une conscience tranquille.

O mon Dieu ! montrez-moi toujours où se trouve mon devoir ; donnez-moi la force de l'accomplir en toute occasion.

Arrivé au terme de ma vie, je tournerai, sans crainte, mes regards vers le passé.

Le souvenir n'en sera pas, pour moi, un long remords. Alors, je serai heureux.

Faites, ô mon Dieu ! pénétrer plus avant dans mon cœur la conviction que ceux que j'aime et qui sont morts, sont les témoins de toutes mes actions. Ma vie sera digne d'être vue par eux, et mes pensées les plus intimes ne me feront jamais rougir.



Oraison Funèbre
DU
PRINCE IMPÉRIAL

Prononcée par S. E. le Cardinal Manning
Archevêque de Westminster

Vous ne comprenez pas maintenant
ce que je fais, mais vous le com-
prendrez dans la suite.

(SAINT JEAN, XIII, 7.)

Depuis que la mort est entrée dans le monde, on a emporté les morts hors de leurs demeures, pour les mettre dans la tombe silencieuse et *ceux qui pleurent ont marché par les rues* (1), en les y accompagnant.

Dans la longue succession des douleurs humaines, il s'est élevé des voix de sympathie et de lamentation par le monde ; mais peut-être n'avons-nous jamais rencontré une douleur, une sympathie plus vive, plus générale, que celle qui, hier, entourait ce cercueil. C'était une douleur pleine d'amour, une douleur pure, généreuse, une douleur venant du cœur et de la part de plusieurs peuples, et qui montait au trône de Dieu.

C'est un mystère de la sagesse souveraine de Dieu qu'un jeune homme si noble, si brave, si irréprochable, d'une intelligence si distinguée et si cultivée, aux manières si séduisantes, aux discours si attrayants, si humble dans sa dignité,

(1) Ecclésiaste, XII, 5.

si aimé de tous, soit venu se montrer un instant parmi nous, comme un rayon du soleil d'avril promettant une longue continuité brillante, pour disparaître aussitôt. C'est, dis-je, un mystère de la sagesse souveraine de Dieu! Je ne sais comment l'expliquer, si ce n'est par les paroles de notre Divin Maître, lavant les pieds de ses disciples. Comme Pierre s'y opposait, il lui dit : *Ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant ; mais vous le comprendrez dans la suite.* Le jour viendra, où tout sera éclairci par cette lumière inaccessible, dans laquelle se trouvent voilés les mystères de Dieu. Tout sera manifesté lorsque nous nous trouverons face à face avec lui.

Je ne vous parlerai point aujourd'hui de ce monde, ni de ses événements et de ses tumultes. Il faut que nous élevions nos pensées et nos cœurs vers ce monde de clarté qui est éternel. Quel enseignement y trouverons-nous? A faire la volonté suprême de Dieu. Cette volonté de Dieu, c'est l'amour de Dieu guidé par sa sagesse; un amour parfait et une sagesse parfaite, agissant ensemble comme agissent la lumière et la chaleur qui donnent la vie et le perfectionnement à ce monde.

Nous lisons dans l'évangile de saint Jean que Marie et Marthe, sœurs de Lazare, ayant envoyé dire à Jésus que leur frère se mourait; *Celui que vous aimez est malade*, contrairement à toute attente humaine, Notre Seigneur resta deux jours où il était alors. Ce n'est pas de cette manière que nous aurions agi. Mais le Sauveur savait que par la mort de Lazare Dieu serait glorifié.

Voyons donc ce que nous enseigne cet événement : d'abord comment Dieu agit envers nous, et, ensuite, de quelle manière nous devons y correspondre.

Comment Dieu agit-il envers nous? Il nous cache l'avenir; nous ne savons pas aujourd'hui ce que nous serons, ou ce qui nous arrivera demain, et, même à cette heure, ce que nous serons, ou ce qui nous arrivera l'heure suivante.

Il n'y avait que Jésus, Fils de Dieu, qui pût porter le far-

deau et le poids accablant de la connaissance de ce qui allait arriver. Lui seul, dans sa toute-puissance, revêtu de notre humanité, voyait toute sa vie terrestre de 33 ans, son agonie au jardin des Olives, son angoisse sur la croix : oui, il a tout vu dès le commencement, dès le premier moment de son incarnation, et cependant il se chargea de tout jusqu'à la fin. Près de lui et avec un cœur qui battait à l'unisson du sien, sa mère bénie et immaculée connaissait d'avance la passion de son divin Fils. Mère de douleurs, elle portait cette connaissance sans être ébranlée, s'appuyant sur la force que lui communiquait son Fils adorable. Mais personne autre que cette Mère et ce Fils n'a pu voir d'avance et supporter un tel fardeau et un tel poids sans chanceler et tomber à la renverse.

Dans notre enfance nous ne savons rien de hier et de demain; nous vivons pour le moment. Hier est oublié et n'a pas de remords. Demain n'existe point encore. L'horizon nous barre la vue et nous ne savons pas ce qui va arriver; nous ne connaissons rien du monde, si ce n'est le matin et le soir, le lever et le coucher du soleil, la joie du toit paternel, les voix chéries et les visages gais de ceux qui nous entourent : les joies, les soucis de l'enfance, les voilà.

Après l'enfance arrive la jeunesse et alors, croissant en force nous croissons aussi en confiance en nous-mêmes. Nous connaissons l'énergie de notre volonté, et notre intelligence se précipite en avant. Nous regardons au delà de l'horizon, et nous croyons que là, il y a un Paradis terrestre. Nous n'avons souffert jusqu'ici aucune douleur, aucune épreuve, aucun déplaisir. Nous avons vogué sur une mer calme et tranquille, et il n'y a pas de débris de naufrage sur ses bords. L'espérance domine tout, et la jeunesse, ne sachant pas ce qui doit arriver, est pleine de joie et de confiance. Mais, lorsque nous entrons dans une atmosphère de tempêtes, alors arrivent les premières épreuves, les premières illusions, les premiers châtiments, les premières maladies, les premières morts. La vie commence à se dépouiller de ses splendeurs,

et des ombres viennent les voiler. Quand l'épreuve se présente, la force l'accompagne. Si nous l'avions prévue, nous n'aurions pas pu la supporter.

Repassez toute votre vie. Comptez tous vos malheurs et demandez-vous à vous-mêmes : Si j'avais prévu cela, aurais-je eu la force de le supporter? Aurais-je pu me tenir droit ayant un tel fardeau sur mes épaules? Dieu, dans sa miséricorde, l'a caché à mes yeux parce qu'il savait que je ne pourrais pas le porter. Il me disait sans cesse : *Vous ne comprenez pas maintenant ce que je fais; mais vous le comprendrez dans la suite.*

Dieu nous donne la force d'accomplir nos devoirs. Nul devoir n'est trop dur, nulle croix trop lourde, nulle tentation trop forte, nulle douleur insupportable. Au moment propice, vient la grâce et cette grâce est proportionnée à nos besoins. Et lorsque arrive la douleur, la force l'accompagne. Nous demandons la délivrance, comme l'Apôtre qui a prié trois fois afin de voir cesser ses afflictions; mais il n'eut pas d'autre réponse que celle-ci : *ma grâce vous suffit, car ma puissance éclate dans la faiblesse* (1). Le Divin Sauveur lui-même, notre parfait modèle, dans son agonie au jardin de Gethsemani, sous l'ombre des Oliviers et à la pâle lueur de la lune pascalle, se prosterna par trois fois la face contre terre en s'écriant : *Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi; néanmoins que votre volonté soit faite et non la mienne* (2).

Dieu nous traite de la même manière pour nous apprendre à mettre notre confiance en lui. Lorsque son peuple, dans le désert, n'avait rien à manger, il faisait pleuvoir la Manne du Ciel; mais il ordonna de n'en ramasser qu'une certaine quantité jour par jour et si cette quantité venait à être dépassée, la manne se gâtait. Ainsi, il leur apprenait à mettre leur confiance en lui et non dans leurs propres prévoyances et dans leurs propres forces, par la raison qu'ils ne pouvaient rien faire pour eux-mêmes.

Dans cette prière que Notre Seigneur nous a enseignée :

(1) Cor. XII, 9.

(2) S. Mathieu, XXVI, 39,

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, nous demandons non seulement la nourriture du corps, mais encore celle de l'âme, c'est-à-dire la grâce par laquelle l'âme vit, la grâce de chaque instant par laquelle elle continue de vivre, et la grâce qui lui arrive au moment de la mort. Nous recevons chaque grâce dans sa saison et dans son temps et non par anticipation. La grâce, par laquelle nous vivons nous est donnée pendant la vie ; la grâce, pour la mort, viendra lorsque notre dernière heure aura sonné. Elle ne nous est pas donnée pour amasser ; elle se présentera lorsque nous en aurons besoin ; car notre Père Céleste veut que nous nous confions en lui. Il connaît le nombre des étoiles et les appelle par leur nom et pas un passereau ne tombe sur la terre sans Votre Père : *Ne craignez donc point ; vous valez beaucoup mieux qu'un grand nombre de passereaux* (1). Vous avez été créé à son image, racheté par le sang précieux de son Fils, sanctifié par le Saint-Esprit. Il aime chacun de nous, il veille sur chacun de nous, il enseigne chacun de nous et il apprend à chacun de nous à se confier en lui comme l'enfant se confie à son père.

Voilà le premier enseignement. De quelle manière devons-nous y correspondre ?

Nous y voyons que, avant tout, nous devons n'avoir aucune autre volonté que la sienne, que notre position, fût-elle dans la joie ou dans la tristesse, n'est que la manifestation de la volonté de Dieu envers nous, que tout ce qui nous arrive il l'a ordonné et fait ; nous n'aurions pu que tout gâter. Dieu s'est occupé de notre état avec sagesse et avec amour ; nous défaisons et détruisons par nos contrariétés et par nos rébellions. Ce que la providence de Dieu nous donne, c'est donc la manifestation de la volonté divine à notre égard. Nous devons la recevoir au moins avec patience et sans irritation. Ceux qui s'irritent contre leur position se lient avec des chaînes de fer et de misère. Ils luttent contre l'inévitable, l'impossible, le Tout-Puissant ; car la volonté de Dieu est que

(1) S. Mathieu, X, 31.

vous soyez dans l'épreuve, et la position qu'elle donne ne peut en aucun cas être changée. En conséquence nous devons l'accepter avec patience. Mais cela ne suffit pas ; il faut de plus conformer notre volonté à celle de Dieu, en disant : *Que votre volonté soit faite et non la mienne.*

Je ne sais pas ce qui me serait avantageux. Vous l'avez ordonné. Je l'accepte, et à proportion que notre volonté se conforme à celle de Dieu, les chaînes tomberont, les portes de fer s'ouvriront devant nous et nous sortirons dans la liberté des enfants de Dieu.

La conformité de notre volonté à la volonté de Dieu, change tout en or. Chaque souffrance est un trésor réservé par nous pour l'éternité. Mais bien plus que cela, nous devons non seulement l'accepter, mais encore louer et bénir Dieu pour tout ce qu'il a ordonné : *Je bénirai le Seigneur en tout temps.... en temps de joie et en temps de tristesse, en temps de santé et en temps de maladie, en temps de jouissance et en temps de désolation ; car je sais qu'il a ordonné le tout avec amour et sagesse et qu'il a promis qu'aucune épreuve ne serait trop forte pour être supportée, comme il le dit par son prophète : Quand tu passeras à travers les eaux, je serai avec toi, et les flots ne te couvriront point. Quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras pas brûlé, et les flammes ne te toucheront pas (1).*

Mais il faut que nous apprenions plus encore. Il faut apprendre à avoir pleine confiance en Dieu. Nous connaissons son amour, sa sagesse et sa bonté. Nous savons comment il s'est conduit envers nous au temps passé. Nous connaissons l'ensemble des perfections de Dieu ; nous l'avons expérimenté comme un ami connu depuis longtemps. Dans notre enfance, dans notre jeunesse et jusqu'à ce moment nous l'avons trouvé toujours le même. Lorsque nous nous sommes approchés de lui, il nous a accueilli avec bienveillance. Il n'a jamais refusé ce que nous lui demandions, excepté quand l'obtention de la chose désirée eût été pour notre malheur. Nous le connais-

(1) Isaïe, XLIII, 2.

sons donc, comme dit l'apôtre : *Je sais quel est celui à qui je me suis confié et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me garder mon dépôt jusqu'à ce jour* (1).

Je connais mon divin maître. Je connais son amour, ses perfections infinies et ses rapports avec moi. Je sais de quelle manière il agit envers moi et je suis sûr de la certitude de la Foi et de l'Espérance, parce qu'il est Dieu et tout-puissant, et qu'il en a la volonté parce qu'il est Dieu et conséquence tout amour, qu'il gardera ce que je lui ai confié, mon âme, mon bonheur, mon espérance, mon avenir pour le temps et pour l'éternité, jusqu'au jour où il reviendra. C'est dur de n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu. C'est dur d'apprendre à être indifférent et de n'avoir de prédilection pour rien. Cependant, ceux qui conforment leur volonté à celle de Dieu et qui se confient en lui ne font aucun choix. Ils n'oseraient pas le faire. Ils savent que s'ils pouvaient choisir et arranger leur position, ce serait pour eux leur propre ruine et leur naufrage. Ils regretteraient le joug qui est nécessaire pour les humilier; ils se débarrasseraient de la souffrance sans laquelle ils ne peuvent pas se sanctifier et ils écarteraient loin d'eux, la verge indispensable à leur salut : *Car le Seigneur châtie celui qu'il aime et il frappe de verge tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants et si vous n'êtes pas châtiés, tous les autres l'ayant été, vous n'êtes pas des enfants légitimes* (2).

Nous voyons que tout ce qui nous arrive vient de son amour et de sa sagesse. Nous savons que si nous venions à changer notre position, nous gênerions l'œuvre de Dieu pour notre salut éternel. Et si nous ne sommes pas indifférents, si notre volonté résiste à la sienne, il y aura toujours en nous un tumulte d'impatience. Efforcez-vous d'atteindre le but et laissez à Dieu le choix des moyens. Visez à la vie éternelle et laissez à Dieu le choix du chemin pour y arriver. S'il vous conduit par le chemin de la joie et des splendeurs,

(1) II Tim, I, 12.

(2) Hébreux, XII, 6-8.

que son nom soit béni ; s'il vous conduit par le chemin des tribulations, ce sera plus sûr.

Dieu disposa toute chose pour vous : c'est un médecin d'une sagesse infinie ; c'est un ami d'un amour sans limite. Il est dangereux pour nous de choisir. Ce qu'il y a de mieux, c'est de n'avoir aucune autre volonté que celle de Dieu.

Il y a donc une dernière vérité qui découle de tout ce qui précède. Si vous aviez à choisir, ainsi que le Seigneur l'a proposé à l'un de ses saints, entre une vie de souffrance comme la sienne et une vie de jouissance, laquelle préféreriez-vous ? Si vous pouviez être sûr d'obtenir la vie éternelle, entourés de vos amis et au milieu de l'abondance des biens de ce monde, sans croix et sans afflictions, préféreriez-vous cette vie à une vie de malheurs, à une vie de pauvreté, à une vie de désolation comme la sienne ? Ne voudriez-vous pas, si vous en avez le courage, lui répondre : que ma vie, Seigneur, soit comme la vôtre. Je voudrais faire quelque chose en retour de tout ce que vous avez enduré pour moi. Vous avez souffert des angoisses et l'agonie au Jardin et sur la Croix pour moi. Je vous ai affligé grand nombre de fois et j'ai ajouté aux douleurs de votre âme. Je ne puis vous donner une réparation adéquate ; mais si vous voulez accepter sur la terre une vie de douleurs et de privations, qui est la plus sûre, pouvant avoir la liberté du choix, je l'embrasserais à cause de vous et pour votre amour.

Ces vérités sont très élevées. J'ai dit en commençant qu'il fallait nous transporter dans le monde de la lumière ; *ce que vous ne comprenez pas maintenant, vous le comprendrez dans la suite*. Nous ne pouvons pas lire ces choses ; elles ressemblent aux mots tracés sur les murs du festin par une main inconnue. Alors même que nous pourrions les lire, nous ne les comprendrions pas. Laissons-le donc pour ce monde de lumière où tout sera manifesté.

De même que dans un morceau de musique, le thème revient et que nous finissons par les notes du commencement, de même également, si nous nous sommes éloignés

quelques instants de notre sujet, nous revenons à notre grande et poignante douleur, et nous prions pour ce jeune et noble Prince qui a disparu comme un rayon de lumière et que notre terre ne reverra plus.

J'ai déjà dit que, c'était une douleur à laquelle prenaient part les nations et que, peut-être, il n'y a jamais eu une sympathie plus pure, plus généreuse, plus désintéressée. Jamais en effet peut-être, les nations se sont réunies de cette manière, dans un même sentiment de douleur affectueuse et sympathique pour la pauvre mère restée seule, et de vénération pour le fils gisant dans son tombeau, plein d'honneur et de gloire. Partout où il y a un cœur généreux, là se trouvera la douleur; partout où il y a seulement un cœur chrétien, là pareillement se fera sentir la douleur; partout où il y a un cœur simplement humain, là aussi éclatera la douleur.

Je ne connais rien de plus touchant que la douleur et le respect de ces soldats anglais, ces hommes si forts et si robustes qui le portèrent dans sa tombe, ou celle de ces rudes matelots anglais, mais dont le cœur est si tendre, qui montaient sur les mâts de leurs navires, la tête nue, en signe du plus profond respect pour le cadavre qui passait.

Oui, notre douleur est une noble douleur et j'ajouterai une douleur anglaise. La France pleure, mais l'Angleterre pleure aussi. Il était notre hôte. Il était plus que cela, il nous appartenait. Nous l'avions reçu chez nous; nous l'avions fait l'un de nous, par une hospitalité pleine de simplicité et d'amour. Il était comme l'un de nos princes et parmi les princes d'Angleterre, on pensera à lui et on le regrettera longtemps.

Hier les princes anglais entouraient son cercueil, et l'Angleterre même représentée par sa reine, soutenait la faiblesse de cette pauvre mère isolée dans sa solitude. Toutes les mères d'Angleterre se sont associées à cette douleur et combien parmi elles ont perdu leur propre fils dans cette guerre sauvage et cruelle! La jeunesse d'Angleterre, elle-même, a été profondément émue. Des jeunes gens qui n'avaient jamais

vu ce noble jeune prince, ont été touchés jusqu'aux larmes et son exemple leur a parlé éloquemment. Ses compagnons d'armes, eux-mêmes, s'étonnent de la pureté, de la sainteté et de la dignité de sa jeunesse.

Quant à moi, c'est une joie et une consolation, dans un jour comme celui-ci, de pouvoir venir joindre à tant d'autres ma propre sympathie. Je n'oublierai jamais la première et la dernière fois que j'ai vu le prince.

La première fois, ce fut à l'ouverture d'une nouvelle école pour les petits enfants pauvres de Londres. L'un de nos prêtres vénérables avait eu la hardiesse, je ne sais comment, de l'y inviter. Rayonnant de cette sympathie qui s'allie si bien à la plus haute dignité, et de la douceur de cette véritable humilité qui vient d'un cœur catholique, il s'y transporta. Je le vois au milieu de ces pauvres petits, lui-même si jeune encore ; car il y a de cela quelques années, avec son beau sourire, sa voix si douce, les félicitant de leur jour de fête. Jamais je n'oublierai cette scène touchante. C'était comme une vision ravissante qui s'est profondément gravée dans ma mémoire. Voilà pour la première fois.

Il y a un an que je l'ai vu la dernière fois. Il se trouvait dans une grande assemblée : hommes d'Etat, guerriers, administrateurs principaux de l'Empire de la Grande-Bretagne, pour les affaires de la guerre et pour celles de la paix, savants et littérateurs, tous étaient là. Il se leva au milieu d'eux : ses paroles intelligentes, admirablement choisies dans notre propre langue et la force de son éloquence, les intéressaient à tel point que tous semblaient suspendus à ses lèvres. J'écoutais et je me disais : il y a dans ce jeune homme, quelle que soit sa carrière, une puissance qui entraînera et dominera les masses.

A présent, il est au royaume des cieux et tout ceci n'est qu'une vision terrestre. Lui-même nous a révélé ce que autrement nous n'aurions jamais su. Après sa mort, les mains aimantes de ceux qui relevèrent son corps, ont trouvé sur lui un écrit de sa main. Qu'est-ce que c'est que cet écrit ?

Est-ce une prière à son Père qui est dans les cieux? Est-ce une oblation à son divin Maître? Est-ce le sacrifice de lui-même? Rarement, ai-je vu des paroles plus édifiantes, ou qui montrent plus évidemment que son âme était guidée par l'esprit de Dieu. Cet écrit est plein de sacrifice de lui-même, de dévouement, de réparation. Il s'y offre pour ainsi dire en victime d'expiation : « Châtiez-moi, disait-il, si quelqu'un doit être châtié! Me voici! » En pensant à ces paroles, je me suis dit : « Si jamais il y eût un fils de France, ce fut lui. »

La France est un peuple formé de soldats et de prêtres. Les soldats sont revêtus du caractère sacerdotal, à cause de la foi qu'ils professent; les prêtres sont revêtus de courage martial, qui au lieu de craindre le martyr, le cherche. C'est cet esprit de soldat et de prêtre que l'on reconnaît dans cette prière.

Encore un mot et je vais terminer. J'ai parlé de la douleur des nations, de celle de l'Angleterre, de sa reine, de ses princes et de son peuple! Il est encore une autre douleur. Comment l'aborder!

Quel beau jour que celui de la naissance de ce jeune homme! Quelle joie pour sa mère! Et quelle joie encore plus grande, lorsque le vicaire de Jésus-Christ le prit pour son filleul! Quel bonheur de le voir passer de l'enfance à la jeunesse! Quelle satisfaction! Quelle douceur! Si jamais fils mérita l'amour d'une mère, c'était lui! Si jamais mère aima son fils, c'était elle! Quelle désolation! Toute seule!!! Non, elle n'est pas toute seule; car ceux qui croient ne sont jamais seuls : *Ils se sont approchés de la montagne de Sion, de la ville du Dieu vivant, de la Jérusalem Céleste, d'une troupe innombrable d'anges, de l'Eglise des premiers-nés qui sont écrits dans le ciel, de Dieu qui est le juge de tous, des esprits des justes qui sont dans sa gloire et d'une grande nuée de témoins toujours autour d'eux* (1). La communion des saints, voilà leur demeure, voilà leur patrie.

De même que Marie, lorsque son divin Fils était au tom-

(1) Hébreux, XII, 22, 23, 1.

beau, attendait avec confiance sa glorieuse résurrection, la reconnaissance de l'identité personnelle, la restauration des liens de mère et de fils dans toute la perfection de l'amour filial et maternel, glorifiés dans l'éternité bienheureuse, de même aussi voilà la consolation de cette mère pleine d'angoisses. Dans cette lumière de gloire, le mystère de Dieu se manifestera en lettres claires et brillantes et l'on aura pas besoin d'interprètes : *Ce que je fais, vous ne le comprenez point maintenant; mais vous le comprendrez dans la suite.* Nous n'avons pas longtemps à attendre. Les paroles que Jésus a dites, se répètent toujours : *Un peu de temps et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, vous me reverrez parce que je vais à mon père (1),* et en réalité, la vie la plus longue, n'est-elle pas qu'un tout petit moment!!!

(1) S. Jean, XVI, 16.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROLOGUE. — La présentation au peuple.....	3
PROLOGUE.....	
{ I. — Le baptême du feu.....	17
{ II. — L'exil.....	31
LIVRE PREMIER :	
LA MAJORITÉ..	
{ I. — La réunion de Willis' Room...	61
{ II. — La cérémonie de Camden.....	83
LIVRE SECOND :	
L'AMOUR.....	
{ I. — La rencontre.....	109
{ II. — Le rendez-vous.....	127
LIVRE TROISIÈME :	
LE DÉPART....	
{ I. — La résolution.....	155
{ II. — Le testament.....	177
LIVRE QUATRIÈME :	
LE MARTYRE..	
{ I. — La mort.....	203
{ II. — La recherche du corps.....	223
{ III. — Le retour	241
{ IV. — Les funérailles.....	249
ÉPILOGUE. — L'oraison funèbre.....	281

TABLE DES MATIÈRES

DES PIÈCES JUSTIFICATIVES

	Pages
AVANT-PROLOGUE. — Le retour des troupes d'Italie	293
PROLOGUE. — Rapport officiel du général Frossard sur Saarbruck	299
Dépêches extraites de la correspondance de la famille impériale	303
LIVRE I^{er}. — Circulaire du duc de Broglie	307
Arrêté du Préfet de Seine-et-Oise	309
Lettre inédite sur le 16 Mars	310
Extraits de journaux anglais sur le 16 Mars	312
LIVRE II. — Lettres à Charlotte Watkyns	315
LIVRE III. — Lettre à M. Rouher	319
Lettre à un général	320
Lettre à Conneau (extrait)	321
Lettres à M. Quentin-Bauchart	322
Testament du Prince impérial	325
LIVRE IV. — Rapport du lieutenant Carey	329
Déposition du sergent Wills	331
Déposition du caporal Grubb	332
Déposition du cavalier Cochrane	334
Déposition du cavalier Letocq	335
Rapports du capitaine Molyneux	337
EPILOGUE. — Prière du Prince impérial	341
Oraison funèbre du Prince impérial	345

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE (recto). — Reproduction de la médaille frappée le 16 Mars 1874, en commémoration de la majorité du Prince impérial.

COUVERTURE (verso). — Le petit prince en uniforme de grenadier de la garde. Gravure de l'époque.

FRONTISPICE. — Photographie d'une gravure très rare de l'époque.

TITRE. — Le Prince Impérial enfant. Gravure de l'époque.

DÉDICACE. — Reproduction de la croix commémorative élevée à Chislehurst après la mort du Prince Impérial.

PAGE 7. — Le Retour des troupes d'Italie (1859). Dessin de Janet-Lange, extrait de l'*Illustration* avec autorisation spéciale.

— 14. — Grenadiers du Second Empire. Dessin extrait de l'*Illustration* avec autorisation spéciale.

— 19. — L'Empereur Napoléon III, le Prince Impérial et l'État-Major de l'Armée (1870). Photographie de l'époque.

— 25. — Croquis du Prince Impérial, dessiné à St-Cloud le 17 Juillet 1870, par Jules Lefebvre. L'original se trouve à Arenenberg, et appartient à S. M. l'Impératrice Eugénie.

- PAGE 30. — Attaque de Saarbruck. Croquis de l'époque.
- 33. — Le Prince Impérial en uniforme de sous-lieutenant d'infanterie (1870). Photographie de l'époque. Le cliché original appartient à M. l'abbé Misset.
- 58. — Un zouave de 1870. Croquis de l'époque.
- 63. — Carte d'entrée à la cérémonie du 16 Mars 1874.
- 82. — Napoléon IV. Photographie de propagande de l'époque.
- 85. — Le Prince Impérial prononçant le discours du 16 Mars. Dessin de Marin Baldo, d'après le *Graphic*.
- 93. — Photographie de propagande de l'époque.
- 106. — Photographie de propagande de l'époque.
- 111. — Camden-Place : vue du parc. Photographie de l'auteur.
- 126. — Portrait du Prince Impérial. Photographie de l'époque.
- 129. — Portrait du Prince Impérial. Photographie de l'époque.
- 145. — Portrait du Prince Impérial. Photographie de l'époque.
- 152. — Portrait du Prince Impérial. Photographie de l'époque.
- 157. — Les cèdres du parc de Camden-Place. Photographie de l'auteur.
- 165. — Le Prince Impérial en uniforme anglais. Photographie de l'époque.
- 176. — Photographie de propagande de l'époque.
- 179. — Camden-Place : façade principale. Photographie de l'auteur.

- PAGE 189. — Photographie de propagande de l'époque.
- 200. — Le Prince impérial en uniforme anglais. Photographie de l'époque.
- 205. — Le dernier bivouac. Dessin de Marin Baldo d'après l'*Illustrated London-News*.
- 217. — L'attaque. Dessin de Marin Baldo d'après l'*Illustrated London News*.
- 222. — A mort. Dessin de Marin Baldo, d'après l'*Illustrated London News*.
- 225. — La mort du Prince Impérial. Photographie d'un dessin de l'époque.
- 234. — La recherche du corps. Dessin extrait du *Graphic* avec autorisation spéciale.
- 239. — L'enlèvement du corps. Dessin de Vierge, extrait du *Monde Illustré*, avec autorisation spéciale.
- 243. — Transbordement du cercueil à Spithead. Dessin extrait de l'*Illustration* avec autorisation spéciale.
- 248. — Le retour. Dessin de Marin Baldo, d'après l'*Illustrated London News*.
- 251. — Funérailles du Prince Impérial : la sortie du parc de Camden. Dessin extrait du *Graphic* avec autorisation spéciale.
- 259. — Funérailles du Prince Impérial : le cortège. Dessin extrait de l'*Illustration* avec autorisation spéciale.
- 278. — L'Impératrice Eugénie priant. Dessin extrait du *Monde Illustré*, avec autorisation spéciale.
- 283. — Vue de la chapelle Ste-Mary à Chislehurst. Photographie de l'auteur.

- PAGE 290. — Le prince Impérial mort. Photographie de l'époque.
- 293. — Pièce de cinq francs à l'effigie de Napoléon IV, empereur, frappée en 1874. Collection de M. l'abbé Misset.
- 305. — Photographie de propagande.
- 327. — Signatures autographes du Prince Impérial.
- 343. — Intérieur de l'Eglise Sainte-Mary. Photographie de l'époque.
- 356. — Souvenir du Prince Impérial. Image anglaise de l'époque : l'original est découpé à jour.
-

OUVRAGES CONSULTÉS

- I. — GUERRE D'ITALIE EN 1859. — Tableau historique, politique et militaire par Victor Paulin. — Paris, à la librairie de l'*Illustration* 1859.
- II. — LA GUERRE ILLUSTRÉE ET LE SIÈGE DE PARIS (1870-1871). — Paris, Auguste Marc et C^{ie}, éditeurs, 1871. — (Journal hebdomadaire illustré des événements de 1870-1871).
- III. — LA RÉVOLUTION DE 1870-71, par Jules Claretie. — A la librairie de l'Eclipse, rue du Croissant, 1872.
- IV. — LE PRINCE IMPÉRIAL (NAPOLEÓN IV), par le comte d'Hérisson. — Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1890.
- V. — LE PRINCE IMPÉRIAL (1856-1879), par le comte André Martinet. — Paris, Léon Chailley, éditeur, 1895.
- VI. — LE BONAPARTISME SOUS LA RÉPUBLIQUE, par Jules Richard. — Paris, Rouveyre et Blond, éditeurs, 1883.
- VII. — LE ROMAN DU PRINCE IMPÉRIAL, par Charles de Bré. — Paris, Albert Savine, éditeur, 1887.
- VIII. — LE 16 MARS A CHISLEHURST, par Granier de Casagnac. — Brochure de 35 pages. — Paris, Lachaud et Burdin, éditeurs, 1874.
- IX. — JOURNAL DE DIX ANS (souvenirs d'un impérialiste), par Fidus (Eugène Loudun). — Paris, Fetscherm et Chust, éditeurs, 1886.
- X. — TROIS MOIS CHEZ LES ZOULOUS et les derniers jours du Prince impérial, par Paul Deléage. — Paris, Dentu, éditeur, 1879.
- XI. — LOUIS NAPOLEÓN, PRINCE IMPÉRIAL DE FRANCE, par G. Maze-Sencier. — Extrait du *Carnet* historique et littéraire, n° du 15 juin 1900.

DU MÊME AUTEUR

Sous le pseudonyme de JEAN BERLEUX

Cousine Annette , roman.	1 vol.
Les Passions étranges , nouvelles.	1 vol.
Le Roman de l'Idéal , roman.	1 vol.
Un Cœur d'honnête femme , roman.	1 vol.
La Caricature politique en France pendant la Guerre, le Siègè de Paris et la Commune (1870-71)	1 vol.

THÉÂTRE

Le Théâtre injouable	1 vol.
La Fin de Murat , trois tableaux.	1 broch.
Pour un rien , saynète.	1 broch.
Le Coucher de Mad , saynète.	1 broch.

(Tous ces ouvrages ne peuvent être reproduits que par les journaux et publications ayant un traité avec la Société des Gens de lettres.)

7392. — Paris. — Imp. Hemmerlé et C^{ie}

